

L'Exécuteur [201]

– Hallali à Cincinnati

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



HALLALI À CINCINNATI

par **Don Pendleton**

VALVENARGUES



HUNTER

Don Pendleton

HALLALI À CINCINNATI

L'Exécuteur

Vauvenargues

CHAPITRE PREMIER

Le blitz de Cincinnati démarra un vendredi soir avec une violence si soudaine qu'il fit jaillir la vermine mafieuse des égouts de la cité. En fin d'après-midi, John Cassiopéa avait téléphoné à Mack Bolan depuis Taylor Mill, une banlieue proche de Cincinnati, alors que ce dernier se trouvait en *stand-by* à New York. Le message était succinct, mais clair pour l'Exécuteur : « Ils sont tous là, Digger, Fatty Ripper, Parini et les autres, perds pas de temps, Striker. »

Bolan n'avait assurément pas perdu de temps. Moins de vingt minutes après l'appel de Cass, il avait pris son envol à bord du gros transporteur C-130 piloté par son ami Jack Grimaldi pour un atterrissage, deux heures plus tard, sur l'aéroport de Columbus, la capitale de l'État de l'Ohio.

À présent, il était au volant d'une Corvette de location qu'il conduisait à vive allure sur le Highway 70 en direction de Cincinnati. La nuit était tombée depuis plus d'une heure, piquée d'étoiles, avec une pleine lune blafarde.

Ainsi, les gros cannibales dont il avait perdu la trace sur la côte Est s'étaient donné rendez-vous à Cincinnati... Même les indicateurs du F.B.I. n'avaient pas été capables de les localiser, alors que Cassiopéa, lui, n'avait mis que vingt-quatre heures pour retrouver la piste des gros *amici* et la remonter jusque dans l'Ohio ; mais il fallait admettre que l'ancien G.I. était un expert en la matière.

Que pouvaient magouiller ces grossiums mafieux dans cet État essentiellement centré sur l'agriculture et l'industrie ? Ils ne s'étaient sûrement pas réunis dans ce coin du centre-est des États-Unis sans raison importante.

En attendant, la chasse reprenait. Bolan accéléra à la sortie d'un virage bordant une prairie, à l'approche de Dayton, jeta un regard sur un panneau routier qui lui confirma sa direction. Sa montre affichait 21 h 15. L'air était tiède, empreint de senteurs champêtres. La Corvette se comportait admirablement et l'Exécuteur tirait le meilleur parti de la puissance du moteur.

Il pensait que les trois têtes mafieuses n'étaient peut-être là qu'en

transit et qu'elles pouvaient à n'importe quel moment quitter l'endroit, manière de casser la piste : une tactique coutumière à la mafia. C'était pourquoi l'Exécuteur se hâtait.

Il traversa Dayton en ralentissant à peine, remit très vite les gaz en direction de Middleton, puis freina d'un coup devant l'imprévu. Une silhouette féminine venait d'apparaître dans le faisceau de ses phares, en bordure de la chaussée, et faisait de grands signes. Un peu plus loin, une petite voiture de sport était immobilisée, légèrement de travers, feux de position allumés. Il vit la silhouette boitiller dans sa direction, alors qu'il se rangeait sur le bas-côté de la route. Il actionna la commande électrique de la vitre.

— Panne ou accident ? lança-t-il.

C'était une grande et belle fille blonde, vêtue d'une robe légère, avec des cheveux coiffés en chignon. Elle grimaça un sourire :

— Un peu des deux... Quelque chose doit être cassé dans la direction et ma voiture a heurté le talus. Je crois que je me suis foulé la cheville dans le fossé en descendant.

Bolan lui renvoya son sourire.

— Où alliez-vous ?

— Chez moi, répliqua-t-elle avec un petit mouvement de tête. C'est près de Waynesville, à une dizaine de kilomètres avant Middleton.

— Ça fait longtemps que vous êtes là ?

— Plus d'une demi-heure. Personne n'a voulu s'arrêter.

Il comprenait pourquoi. Les sirènes de la route étaient de plus en plus nombreuses, surtout de nuit, et plus d'un automobiliste s'était fait détrousser, voire assassiner, appâté par d'aguichantes auto-stoppeuses.

Il consulta sa montre tout en débloquent la portière. C'était un contretemps, mais il pouvait difficilement laisser cette fille dans le fossé.

— Montez.

Elle s'installa en retroussant légèrement sa robe, découvrant un début de cuisses bronzées.

— C'est sympa, j'espère que je ne vous mets pas en retard. Vous allez sur Cincinnati ?

— Oui, répliqua laconiquement le Guerrier en embrayant pour reprendre sa route.

Des phares apparurent derrière eux à l'instant où Bolan démarrait. Un klaxon fit entendre les huit premières notes du *Pont de la Rivière Kwaï* et un coupé blanc les doubla à vive allure. Un peu plus tard, la fille lui indiqua une petite route en direction de Waynesville, se cala plus confortablement dans le siège de la Corvette, annonçant :

— Je m'appelle Cathy Sanders, je dirige une agence de mannequins à Columbus et je vais passer le week-end dans mon pavillon de Waynesville. Est-il indiscret de vous demander...

— Pas du tout, mon nom est Stan Mallory et je vends du plomb, rétorqua Bolan sans sourire.

Elle s'esclaffa :

— Vous êtes marchand de plomb ?

— En gros. Ça vous étonne ?

— Avec une Corvette ?

— C'est plus rapide.

Elle eut un sourire en coin mais n'insista pas. Ils échangèrent encore quelques banalités tandis que Bolan s'efforçait de maintenir une vitesse constante sur la chaussée en mauvais état. À la sortie d'une courbe, il dut freiner sèchement pour éviter un chien qui traversait brusquement la chaussée et jeta un regard latéral à sa passagère. Ses pieds étaient en appui sur le plancher de la voiture et elle s'était raidie pour résister à la décélération, mais pas un muscle de son visage ne tressaillit malgré la foulure qui devait la faire souffrir.

— Nous y sommes presque, déclara-t-elle bientôt. Prenez le chemin à droite, là-bas.

Quelques centaines de mètres plus loin, l'Exécuteur s'arrêta devant une grille en fer forgé, serra le frein à main et contourna son véhicule pour ouvrir la portière de sa passagère. Celle-ci s'appuya sur son bras pour sortir, posa prudemment les pieds à terre et alla pousser la grille.

— Ça va mieux, assura-t-elle avec une mimique reconnaissante. Je pense que ce n'était pas une foulure, mais ça m'a fait tellement mal sur le moment... Je vous offre un verre ?

Le Guerrier observa l'espace obscur qui le séparait de la demeure. En fait de pavillon, c'était une belle villa, plantée au milieu d'un petit parc de pins et de massifs fleuris. L'endroit paraissait désert et il s'en dégageait un trouble sentiment de malaise.

— Je vous offre un verre ? réitéra-t-elle en le voyant immobile, scrutant toujours la demeure.

— Une autre fois. J'ai un rendez-vous et je crois que vous pourrez vous débrouiller sans moi.

Sans plus attendre, il se coula au volant tandis qu'elle se penchait vers lui.

— Je ne vous ai même pas remercié... Si vous passez par ici, demain ou un de ces jours...

— Je n'y manquerai pas, lança-t-il avec un sourire bref.

Il fit demi-tour sur place, l'observa un court instant dans le faisceau des phares, tandis qu'elle lui faisait un signe amical de la main.

Qui était vraiment cette fille ? D'évidence, elle lui avait raconté un bobard au sujet de sa cheville foulée. Son invitation à prendre un verre pouvait aussi cacher une tout autre intention...

Il décida d'oublier Cathy Sanders, se concentra sur la conduite du véhicule et trouva rapidement le Highway 75. Il avait à peine parcouru

un kilomètre en direction de Cincinnati quand il nota dans le rétroviseur le reflet de deux phares longue portée qui paraissaient maintenir la distance dans une ligne droite.

D'instinct, il ralentit, s'attendant à ce que le véhicule maintienne son allure et le dépasse, mais il n'en fut rien. La distance restait constante. Il enfonça alors carrément l'accélérateur, négociant quelques virages dans de brefs crissemments de pneus, histoire de se faire une opinion plus précise.

Les phares n'apparaissaient plus. Logiquement, personne ne pouvait savoir qu'il venait de débarquer dans l'Ohio et il imaginait mal de quelle manière on aurait détecté son approche. Et pourtant... moins de vingt secondes plus tard, la lueur des phares longue portée se réinstalla dans son rétroviseur à la même distance, et une quasi-certitude se fit jour dans l'esprit de l'Exécuteur. Son instinct ne l'avait pas trompé. Il avait le choix entre semer la caisse qui lui filait le train, en misant sur les fantastiques performances de la Corvette, ou s'arrêter et attendre l'ennemi pour le neutraliser. Mais rien ne se passa de la sorte.

L'embuscade eut lieu à la sortie d'une courbe serrée. Deux véhicules occupaient la quasi-totalité de la chaussée sur un pont surplombant une route secondaire en contrebas. Dans la lumière de ses phares, Bolan eut le temps d'apercevoir plusieurs hommes positionnés de part et d'autre des deux grosses caisses sombres, distingua les armes braquées dans sa direction. Un autre type était accroupi contre le parapet du pont, une carabine ou une mitraillette tenue à la hanche, et un autre encore faisait signe avec son bras.

L'Exécuteur avait enregistré la scène en une fraction de seconde, mais, brusquement, il ne vit plus rien, ébloui par l'aveuglante lueur répandue depuis les voitures arrêtées. Le temps d'un battement de cœur, il repéra le ravin bordant la voie sur la gauche, juste avant le pont. La seule échappatoire encore possible. Il enfonça le frein qu'il relâcha aussitôt pour accélérer en braquant le volant, amorçant un dérapage qui s'accomplit dans un hurlement de pneus et un tête-à-queue complet. Nouveau freinage, nouvelle accélération, et les roues mordirent le gravier de l'accotement, soulevant un rideau opaque de poussière entre la Corvette et les porte-flingues.

L'Exécuteur savait qu'à cette vitesse il ne pouvait espérer immobiliser son véhicule et repartir en sens inverse pour échapper au traquenard. Tandis que des coups de feu commençaient à claquer, il sentit la Corvette basculer latéralement dans une première secousse, aperçut dans la lumière des phares le début de la ravine qu'il franchit entre deux arbres. Ensuite, il y eut un espace sombre dans lequel il s'engouffra, attrapant à pleines mains le bas du tableau de bord et se couchant sur le siège passager. Un immense choc se répercuta dans toute la carrosserie, un second déclencha un bruit de vitre éclatée. Il

comptait mentalement les tonneaux qu'il décrivait et la chute dans le ravin lui paraissait interminable. Au sixième tonneau, dans un dernier grincement de tôles, il fut projeté vers le bas et le silence s'établit.

Le Guerrier fit fonctionner ses muscles, nota qu'apparemment il n'avait rien de cassé. Un mouvement de reptation l'amena près de ce qui avait été une vitre de portière de verre feuilleté et qui pendait lamentablement dans l'habitacle.

Ce fut l'image de la lune qui lui fit comprendre sa position. Il gisait, recroquevillé sur le dos, contre le toit du véhicule. Tout de suite, il sentit des émanations d'essence, entendit un bruit de liquide se déversant dans l'habitacle. Il pensa au feu, s'aperçut que les phares de la Corvette fonctionnaient toujours. Sans précipitation, il dégagea le verre triplex de la portière, passa un bras à l'extérieur, puis une épaule, et ses mains tâtèrent l'herbe sèche.

Debout, il considéra ce qui aurait pu être son tombeau : un magma de tôles pliées et de verre éclaté. La hauteur de la caisse était réduite de moitié et le toit touchait le moyeu du volant tandis qu'une roue avant tournait encore dans le vide.

Il se passa une main sur le front, ramena un peu de sang qui coulait d'une égratignure. Il se sortait quasiment indemne d'une cascade particulièrement spectaculaire. Il venait d'avoir une sacrée chance, mais n'était pas du tout sorti d'affaire.

Déjà, des bruits de branches brisées se faisaient entendre. Les buteurs venaient aux nouvelles et, éventuellement, lui donner le coup de grâce. Il fila parallèlement au plateau sur lequel la Corvette s'était stabilisée, remonta le ravin une cinquantaine de mètres plus loin. Les voix étaient à mi-pente, au moins deux hommes qui s'interpellaient et juraient. Bolan se dit qu'il ne s'était pas tenu suffisamment sur ses gardes et qu'il avait commis une faute. Mais comment les *amici* avaient-ils pu connaître son trajet pour lui tendre une telle embuscade et, surtout, qui pouvait les avoir prévenus ? Ça, il n'en avait pas la moindre idée !

Il sentit une colère glacée monter en lui. *Big Thunder*, le fantastique AutoMag .44 magnum, vint se loger dans la paume de sa main tandis qu'il continuait de gravir la pente de la ravine. Combien de tueurs avaient participé à l'embuscade : cinq, six ? Sans doute plus. Ça n'avait pas d'importance. Il allait contre-attaquer avec toute la violence et la férocité dont il était capable, sans aucune pitié pour l'adversaire. Le sang puisa plus fort à ses tempes tandis qu'il montait à l'assaut.

CHAPITRE II

Trois hommes en armes étaient restés sur la route, occupée maintenant par un troisième véhicule, un coupé Pontiac blanc qu'il reconnut comme étant celui qui l'avait doublé en klaxonnant, après qu'il eut pris la fille en charge. Il y avait aussi une Buick noire et une Oldsmobile qui avaient obstrué la chaussée, en embuscade.

Quand Mack Bolan atteignit le haut de la ravine, deux buteurs étaient en train de manœuvrer la Buick et l'Oldsmobile pour les garer contre l'accotement du pont. Il s'approcha du groupe en restant sous le couvert des arbres, tout en examinant la situation. Le gros de la troupe était évidemment à sa recherche, en contrebas. S'arrêtant à quelques mètres, il remplaça l'AutoMag dans son étui de ceinture et dégagea le sinistre Beretta silencieux niché jusque-là sous son aisselle gauche.

D'après la dernière image qu'il avait enregistrée avant son plongeon dans l'obscurité, sept à huit hommes participaient au guet-apens et il fallait compter avec le nouvel arrivant.

Bolan commençait à aligner sa première cible lorsqu'une voiture déboucha de la courbe. Instantanément, les armes disparurent. Une Mercedes décapotable avec un couple à bord s'arrêta à leur hauteur, et le conducteur posa une question inquiète. L'Exécuteur entendit le type de la Pontiac répondre qu'il n'y avait pas de blessés, faire une plaisanterie à propos des virages mal signalés et de l'incompétence des services de la voirie. La Mercedes redémarra. Dès que ses feux de position eurent disparu dans le virage, celui qui paraissait être le chef s'approcha du bord de la route et lança un appel auquel répondit une voix étouffée en bas de la pente.

— Prenez pas de risques ! ordonna le type. Foutez le feu à cette caisse de merde et remontez !

Il se tenait à moins de dix mètres de Bolan. Les autres avaient terminé de dégager la voie et venaient vers lui. Ce n'étaient manifestement que des hommes de main, des assassins à la solde de gens plus importants, et il n'était pas utile d'en épargner un dans l'espoir d'obtenir des renseignements.

Le mufle du Beretta se releva. Caressant la détente, l'Exécuteur sentit

l'arme se cabrer dans sa main et un soupir chuinta dans la nuit. Atteint en plein front, le type fit un petit bond en arrière en battant des bras. Les deux autres s'étaient immobilisés, l'un d'eux jetant une imprécation angoissée. Un nouveau chuintement lui coupa la voix en lui faisant exploser la mâchoire tandis que le troisième *mobster* brandissait un .45 à bout de bras, cherchant dans l'obscurité d'où venait le tir meurtrier.

— Putain ! éructa-t-il. Montre-toi, enculé !

La réponse lui vint sous forme d'une ogive silencieuse de 9mm Parabellum qui lui disloqua la tempe, projetant un peu de sa cervelle sur l'asphalte.

Quittant l'ombre, Bolan s'élança sur la chaussée et entreprit de tirer les corps sur le bas-côté, les faisant basculer dans le fossé à l'opposé de la ravine. Puis il s'installa dans la Pontiac, actionna le démarreur et appuya avec insistance sur le Klaxon. Les premières notes du *Pont de la Rivière Kwaï* retentirent dans la nuit, confirmant ses soupçons au sujet de Cathy Sanders. Il se promit de s'occuper d'elle un peu plus tard, porta son attention sur les silhouettes sombres qui venaient de se découper sur l'accotement surplombant le ravin. Calmement, il embraya, dirigea le capot dans leur direction et actionna les phares. Brusquement éblouis, les quatre types levèrent les bras pour se protéger les yeux. Bolan avait troqué le Beretta contre l'AutoMag qui se mit immédiatement à cracher un feu d'enfer. Le tir fut si rapide que les quatre grosses détonations se confondirent presque, semblables à un roulement de tonnerre qui rejeta violemment les tueurs dans l'abîme. Du fond, une lueur rouge montait, s'étirait en volutes d'où jaillissaient des étincelles crépitantes. Le réservoir d'essence de la Corvette n'allait pas tarder à exploser. Avec son petit bolide, il perdait également un fusil d'assaut Heckler & Koch ainsi qu'un lance-grenades M-79, mais ce n'était pas irrémédiable. Des armes, il pouvait s'en procurer facilement et, au besoin, demander à Jack Grimaldi de lui apporter un nouveau matériel de combat parmi les équipements entassés dans une soute du C-130, à Columbus. En attendant, il allait devenir rapidement malsain de se trouver dans le périmètre de l'affrontement, d'autant que les flics n'allaient pas tarder à rappliquer, alertés par l'incendie.

Il embraya et démarra dans un petit giclement de gravier. Le sort de John Cassiopéa l'inquiétait terriblement. C'était là-bas que la jonction s'était opérée avec les grosses têtes mafieuses ; là-bas aussi que le coup vicieux avait été d'évidence concocté.

Il atteignit Hamilton à une allure record, bifurqua sur une route perpendiculaire et se retrouva bientôt sur le Highway 275 qui ceinture la ville de Cincinnati. À la hauteur de Reading, il utilisa son téléphone portable pour appeler Cassiopéa qui ne répondit qu'à la quatrième sonnerie.

— C'est moi, annonça-t-il succinctement.
— Ouais, fit une voix traînante dans l'appareil.
— Cass ?
— Ouais ! C'est pas trop tôt.
— Ça va ?
— Pas de problème, j'en suis à mon quatrième scotch. Tu ferais bien de te magnifier le train. Où es-tu ?

C'était bien la voix de John Cassiopéa, mais les réponses ne collaient pas.

— Je viens de dépasser Kings Mills, répliqua Bolan.
— Merde ! C'est pas le plus court, t'es à près de trois quarts d'heure...
Je voudrais pas que ça se passe comme pour Dakota.

— Tu es toujours au Berkeley's ?
— Ouais.
— Bouge pas, Cass.
— Je risque pas.

Bolan coupa la communication en grimaçant. John Cassiopéa ne buvait jamais de whisky. Fils de mormons, il avait été élevé dans la rigueur et il lui en était resté quelques séquelles, ce qui n'empêchait pas sa gouaille coutumière face au danger. Bolan l'avait rencontré pour la première fois à Philadelphie⁽¹⁾, en compagnie d'autres hommes, anciens G.I. ou mercenaires qui menaient une existence misérable, rejetés par la société qu'ils avaient pourtant défendue au risque de leurs vies. On les appelait alors les Rats de Philly ; ils vivaient dans les égouts de Philadelphie et avaient sauvé l'Exécuteur d'une mort quasi certaine lors de son affrontement contre Augie Marinello Jr., l'aidant ensuite dans son ultime blitz. Bolan leur avait fait cadeau de l'argent qu'il avait dérobé à la mafia, afin qu'ils puissent reprendre une vie décente. Par la suite, il avait revu quelques-uns d'entre eux, notamment Cassiopéa qui, depuis deux ans, bossait pour le compte de la D.E.A., la *Drug Enforcement Administration*, comme élément d'infiltration.

Quant à la référence que Cass avait faite au sujet de Dakota, cela concernait une ancienne taupe fédérale, un ami de l'Exécuteur qui avait été assassiné par *Cosa Nostra* en Pennsylvanie après avoir été torturé par les *amici*. Pour Bolan, cela signifiait que Cassiopéa se trouvait à présent dans une très mauvaise posture.

Lorsque ce dernier l'avait appelé pour le prévenir de sa découverte, il se trouvait dans un bistrot de banlieue, le Berkeley's Bar, et le Guerrier avait éprouvé quelques difficultés à comprendre ce qu'il lui disait dans le brouhaha de l'établissement. Pourtant, cette fois, il n'avait entendu aucun des bruits habituels à un lieu public. Ni conversations, ni fond musical. Par contre, il avait perçu une sorte de chuchotement accompagné d'un bruit de respiration, comme si quelqu'un se tenait

près de Cassiopée pour capter les réponses de son correspondant.

À présent, il n'était plus qu'à quelques kilomètres de sa destination. Il emprunta la State 32 en direction de Cincinnati, fit rouler la Pontiac jusqu'à Norwood, puis la gara sur le parking désert d'un petit supermarché, à moins de deux cents mètres du Berkeley's.

Sous un costume léger en alpaga, il portait sa combinaison de combat noire et était équipé du sinistre Beretta silencieux ainsi que du monstrueux AutoMag accroché à son ceinturon. Pour dissimuler son attirail, il enfila un trench-coat et partit à pied vers son objectif.

C'était un établissement de seconde catégorie à la façade fraîchement repeinte, au-dessus de laquelle clignotait une enseigne multicolore. D'après ses renseignements, il s'agissait d'une sorte de lupanar camouflé en honnête débit de boisson, avec des chambres de passe à l'étage.

Dissimulé dans l'ombre d'une porte cochère, de l'autre côté de la rue, Bolan pouvait observer facilement les lieux. Ce qu'il voyait à l'intérieur du bar, dans la lumière tamisée, était suffisamment édifiant pour qu'il n'ait plus le moindre doute. John Cassiopée était accoudé au comptoir, les mains en évidence. Un verre à moitié rempli d'un liquide ambré était disposé devant lui. Sur son visage, un léger sourire flottait, à la fois ironique et désabusé. Deux hommes à la forte carrure l'encadraient et discutaient entre eux, des verres également posés devant eux sur le comptoir. Le plus proche regarda sa montre, remua les lèvres avec une grimace de mécontentement, et l'agent de la D.E.A. lui adressa en ricanant quelques mots qui parurent le rendre furieux.

Derrière le comptoir, à l'écart, un barman se tenait assis sur un tabouret, figé dans une attitude ennuyée. Pour un passant innocent, la scène aurait pu paraître banale, simple discussion entre intimes de l'établissement. Le regard de Bolan glissa sur une pancarte accrochée sur la porte vitrée : « Fermé. » Voilà qui expliquait l'absence de clients « normaux ».

Une dernière fois, l'Exécuteur s'attacha à observer les deux hommes situés de part et d'autre de Cassiopée. Il sourit froidement en voyant les vestes entrebâillées et les bosses que faisaient les armes portées sous les aisselles. Plus loin, au fond de la salle, une porte mal fermée laissait entrevoir l'amorce d'une autre pièce. Sans doute y avait-il un second comité de réception.

L'Exécuteur n'envisageait pas d'attaquer de front. Vraisemblablement, une arme invisible depuis sa propre position était braquée sur John Cassiopée et une intrusion intempestive de sa part lui eût été fatale. Il fallait provoquer une diversion, orienter l'attention de l'ennemi.

Rejoignant la Pontiac, le Guerrier en ouvrit le coffre. Il y trouva une couverture pliée et un petit jerrycan d'essence. C'était suffisant pour la

diversion. Ensuite, il contourna le bloc d'immeubles pour se retrouver à l'arrière de l'établissement, aboutit dans une cour bordélique dans laquelle des poubelles débordaient de bouteilles vides, et au fond de laquelle une porte délabrée laissait filtrer un peu de lumière.

Tapi dans l'obscurité, il passa ainsi plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'il distingue un mouvement tout au fond de la cour. Un type s'était détaché de la façade et marchait lentement tout en s'efforçant d'atténuer le bruit de ses pas. Lorsqu'il passa devant la porte où filtraient plusieurs rais de lumière, Bolan vit qu'il tenait un riot-gun à bout de bras, le balançant doucement au gré de sa progression. Une sentinelle placée en arrière-garde.

Il savait que la patience constituait son meilleur atout et attendit quatre passages successifs de la sentinelle avant d'entrer en action. D'une détente silencieuse, il atteignit le porte-flingue alors qu'il s'apprêtait à faire demi-tour, lui enserra la gorge dans un étau d'acier en même temps qu'il le débarrassait de son arme, puis le frappa sèchement sous les côtes.

Suffoqué, le *mobster* se ramollit d'un coup, incapable du moindre cri, et son corps s'effondra aux pieds de Bolan. Dans la semi-obscurité de la cour, celui-ci scruta le visage aux traits brutaux, le menton épais, les gros sourcils broussailleux, et traîna sa victime à l'extrémité de la cour.

Il dut attendre une bonne vingtaine de secondes avant que le pourri reprenne contact avec la réalité, l'entendit gémir puis émettre un borborygme.

— Putain ! Qu'est-ce que...

L'amici se tut soudain en sentant un contact froid et dur contre sa tempe, écarquilla les yeux pour tenter de voir son agresseur.

— Reste tranquille, lui conseilla l'Exécuteur d'une Voix de glace.

Il appuya un peu plus fort le silencieux du Beretta sur la tête massive, questionna :

— Combien sont-ils à l'intérieur ?

— Qui... qui êtes-vous ? fit le type encore mal remis de sa mésaventure.

— Je t'ai posé une question : « Combien ? » Tu as trois secondes avant de crever.

— Attendez !... Je... Ouais, on est sept. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Sept avec toi ?

— Ouais. C'est toi que le connard attend ?

— T'as deviné, grogna l'Exécuteur.

— Qu'est-ce que tu crois, que tu vas pouvoir nous descendre tous ?

— Tu sais qui je suis ?

— Qu'est-ce que j'en ai à secouer ?

— Tu ferais mieux d'être réaliste. Il y en a deux sur le devant, où sont les autres ?

— J'te dirai rien, enfoiré, tu peux te coller ton flingue dans le cul, tu m'impressionnes pas.

— Tu as encore deux secondes.

— Va te faire foutre. Tu auras le ventre ouvert avant d'avoir fait trois pas à l'intérieur, ajouta méchamment *l'amici*. C'est comme si t'étais déjà mort.

Bolan pensa qu'il ne tirerait plus rien de la brute. Il ne connaissait que trop cette racaille au service de *Cosa Nostra*, des cervelles imbibées de hargne pour qui le meurtre était monnaie courante. Il logea une balle silencieuse dans la grosse tête pleine de haine, se redressa, puis alla récupérer le jerrycan et la couverture déposés à l'entrée de la cour. Tranquillement, il en répandit le contenu le long de l'immeuble, arrosant copieusement la couverture déposée contre la porte de bois, avant de rejoindre l'entrée de la cour. De là, il tira une ogive silencieuse de 9 mm dans le bas du mur.

Au bruit à peine perceptible du coup de feu correspondit exactement le *woof!* de l'inflammation instantanée de l'essence. Un quart de seconde plus tard, des flammes voraces s'emparèrent du bois de la porte, s'étendant de part et d'autre dans un ronflement sourd.

Déjà, Bolan avait quitté les lieux, partant à grandes foulées silencieuses pour contourner l'immeuble.

CHAPITRE III

Perché sur un haut tabouret de bar, John Cassiopéa considérait d'un air morne un grand cendrier publicitaire rempli de mégots. Machinalement, il saisit le verre de whisky devant lui, en absorba une petite gorgée et, même s'il ne le laissa pas voir, le goût de l'alcool lui parut abominable.

Des deux hommes qui l'encadraient, celui que son comparse avait appelé Lucky fit entendre un petit bruit de bouche agacé et déclara d'un ton hargneux :

— Merde ! Qu'est-ce qu'il fout, ce connard ?

— Il ne viendra pas, affirma Cassiopéa en regardant son verre comme s'il contenait du poison.

— Pourquoi est-ce qu'il ne viendrait pas ?

— Vous croyez au Père Noël ? Je connais à peine ce type et il n'a certainement pas l'intention de faire quelque chose pour moi, je ne représente pour lui qu'un simple contact, un moyen d'information.

— Et mon cul ! C'est pas ce qu'on a compris quand tu lui as parlé...

La taupe de la D.E.A. décroisa ses jambes, prit appui des pieds sur une barre du tabouret et s'enferma dans le mutisme. Il s'était fait piéger vers 5 heures de l'après-midi, après qu'il eut appelé Bolan pour le prévenir qu'il avait retrouvé la trace des *capi*. Il venait de les voir entrer dans le Berkeley's Bar.

Ce dont il ne se doutait pas, c'était qu'il y avait un scanner de détection dans l'immeuble, un système capable d'intercepter les communications sur les fréquences G.S.M. Il ne l'avait compris que trop tard.

Moins de trois minutes après son appel, alors qu'il était en planque à proximité de l'objectif, un type anodin l'avait croisé, s'était brusquement retourné et lui avait collé un flingue dans les reins. On l'avait conduit dans une pièce arrangée en bureau et on lui avait fait entendre la conversation qu'il venait d'avoir. Devant son refus de répondre à des questions posées en rafales, l'un de ses gardiens avait passé un coup de fil, et un nommé Gino s'était annoncé dix minutes plus tard, ce qui confirmait la proximité d'un Q.G. de la mafia et la

validité de ses informations.

Tout de suite, le chef d'équipe avait lancé une série d'appels téléphoniques et des renseignements s'étaient accumulés. Sa couverture tombait et Cassiopéa avait éprouvé une sueur froide en comprenant quel piège ces salauds préparaient. S'ils ne l'avaient pas encore abîmé, c'était qu'il devait leur servir de chèvre, et Mack Bolan allait tomber dans une embuscade par sa faute. C'est pourquoi il avait retenu une exclamation de joie en entendant la voix du Guerrier dans le combiné et s'était efforcé de lui faire comprendre la situation à demi-mot.

Ensuite, on l'avait ramené dans la salle du bar pour la mise en scène. Les quelques clients du bar avaient été virés sans douceur et on avait collé une pancarte « *closed* » sur la porte vitrée, sans pour autant la verrouiller. Deux gorilles l'encadraient, ne le quittant pas des yeux, et il y avait encore un pourri derrière le comptoir qui faisait semblant d'assurer le service.

À l'abri des regards extérieurs, un type s'était assis sur une chaise au fond de la salle, un gros automatique posé sur les genoux. Dans la pièce contiguë, deux porte-flingues constituaient l'arrière-garde.

En étouffant un bâillement, celui qui était assis à sa gauche suggéra :

— Si on mettait un peu de musique ? Ça ferait une ambiance.

— T'es con ? grogna Lucky. Je veux entendre ce mer-deux dès qu'il approchera à moins de dix mètres.

Une tête apparut par l'entrebâillement de la porte :

— Hé, Lucky !

— Ouais.

— Je sais pas ce qui se passe derrière, on dirait qu'il y a un drôle de bruit, comme un ronflement.

Lucky haussa les épaules, ricana :

— Appelle Aldo et vois s'il est pas en train de pioncer !

L'autre lui renvoya son ricanement et disparut. Le silence se réinstalla. Les muscles de Cassiopéa s'étaient soudainement durcis et il s'efforça de contrôler sa respiration. Des secondes passèrent, puis, sans que rien ne l'eût laissé présager, une imprécation se fit entendre à l'arrière de l'établissement en même temps qu'un fracas de porte poussée violemment contre le mur. Les deux tueurs s'étaient dressés et avaient d'instinct posé les mains sur la crosse de leur arme.

À présent, des cris affolés se mêlaient à de nouveaux jurons et quelqu'un lança une phrase hachée, incompréhensible. Puis un homme fit irruption dans la salle, s'égosillant :

— Y a le feu ! Y a le feu à la baraque, putain de merde !

Un type au visage de rapace déboucha soudain d'un escalier et s'écria :

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— La maison est en train de cramer, Gino !

— Et alors, qu'est-ce que vous foutez ? Décrochez un extincteur !

Le nommé Lucky avait sauté de son tabouret, s'adressant au molosse assis à droite de Cassiopéa.

— Toi, tu ne bouges pas ! cracha-t-il, son automatique dégagé du holster.

Une fumée âcre commençait à se répandre dans la salle, déclenchant des quintes de toux.

— Y a rien à faire, Gino, le couloir est en feu ! hurla un homme depuis l'arrière-salle.

Ledit Gino tonitrua pour couvrir le tumulte :

— Vous allez vous bouger le cul, tas de cons ? Qu'est-ce que vous attendez ?

John Cassiopéa était demeuré immobile, mais un frémissement parcourait les muscles de son dos. Imperceptiblement, ses mains se déplacèrent sur le comptoir. Surveillant la rue du coin de l'œil, il eut juste le temps d'entrevoir une forme sombre qui se coulait rapidement sur le trottoir. Dans la seconde qui suivit, la porte vitrée s'ouvrait bruyamment dans un fracas de verre brisé, laissant apparaître une haute silhouette tout de noir vêtue et crachant sans délai un feu d'enfer à travers la salle.

Cass retint sa respiration et plongea au sol pour libérer la ligne de feu. Il vit l'un de ses gardiens s'affaler contre le comptoir, son crâne dégoulinant de sang et de matière cervicale, Lucky partir à la renverse en faisant des moulinets involontaires avec ses bras, et le visage de Gino se transformer en un magma pourpre.

Le mafioso installé au fond de la salle eut tout juste le temps de décoller ses fesses de son siège, cherchant à brandir son automatique. Une balle chuchotante le rejeta en arrière, le front subitement orné d'un troisième œil affreux. Le bruit des coups de feu était tellement infime que l'on entendait le cliquetis métallique d'aller et retour de la culasse du Beretta.

Bolan était entré dans les lieux avec la rapidité et la violence d'une tornade et Cassiopéa le vit traverser la salle avec autant de soudaineté. Comme dans un rêve halluciné, il aperçut un type qui débouchait d'une porte, venant en renfort, un fusil à pompe braqué devant lui, et encaissant aussitôt une énorme ogive de .44 magnum qui lui arracha la moitié de la tête.

Big Thunder, le fantastique AutoMag, venait d'entrer en action, provoquant d'irrémediables dégâts, tandis que des aboiements énormes secouaient les murs depuis l'arrière-salle dans laquelle l'Exécuteur s'était engouffré. Plusieurs autres détonations retentirent encore, à cadence régulière. Quelques coups de grâce afin de terminer le travail.

L'Exécuteur reparut enfin dans l'encadrement de la porte, observant son ami qui se relevait lentement. Une fumée dense flottait dans la pièce, propulsée par le courant d'air de la porte fracassée, tandis que des flammes grondantes commençaient à ronger l'arrière-salle.

— Ça va, Cass ?

— Disons que ça va mieux.

— J'en ai descendu sept. Est-ce que le compte y est ?

— Au complet, oui. J'avais une trouille bleue que tu te fasses cueillir. J'ai joué au con.

— Négatif. C'était bien joué, au contraire. Tu as une caisse ?

— Une Porsche, un peu plus loin dans Summerside.

Ils quittèrent le lupanar par le devant et rejoignirent le parking où Bolan récupéra la Pontiac. Poursuivre avec ce véhicule devenait dangereux et il devait l'abandonner vite fait. Un attroupement s'était formé à un croisement de rues et quelques passants observaient d'un air effaré l'incendie qui, à présent, se propageait à tout l'immeuble. Les coups de feu avaient évidemment été entendus de loin et les flics n'allaient pas tarder.

— Les deux niveaux supérieurs appartiennent aussi à la mafia, commenta Cassiopée alors que l'Exécuteur ralentissait dans une petite voie sombre. Roule encore deux, trois cents mètres... Là, tu y es presque.

L'échange de véhicules se fit rapidement. Deux minutes plus tard, au volant d'une Porsche gris métallisé, l'agent de la D.E.A. se dirigeait vers Forest-ville, traversant Cherry Grove.

— Comment as-tu remonté la piste ? demanda Bolan.

— On avait collé des écoutes partout depuis longtemps, mais on n'a jamais rien pu obtenir de sérieux sur ces gus, ils se méfient de tout, même de leur ombre. Et puis, j'ai eu un coup de bol. Il y a deux jours, j'ai aperçu Fatty Ripper qui sortait d'une de ses boîtes de nuit, à Manhattan, en compagnie de ses gros copains Parini et Digger. J'étais en planque dans une bagnole équipée avec le toutim électronique et j'ai pu entendre une partie de leur conversation avant qu'ils se séparent. Il était question d'un meeting dans l'Ohio, concernant une restructuration des territoires du centre-est.

Depuis quelque temps déjà, Bolan et Cassiopée couraient chacun de leur côté après le même gibier. Chacun à sa façon, bien sûr. Mais la D.E.A. avait jugé qu'une intervention ponctuelle était trop risquée, faute de preuves, et décidé de suspendre l'enquête. En fait, Cass soupçonnait son administration d'être infiltrée par la mafia à divers niveaux. Il avait même reçu des menaces déguisées de la part d'un des responsables des investigations territoriales et s'était vu obligé de suspendre officiellement toute recherche sur cette filière. Aussi, avait-il contacté l'Exécuteur, lui exposant la situation, tout en poursuivant

officieusement ses recherches et, finalement, il l'avait alerté depuis Cincinnati quelques heures plus tôt.

— Il s'agit bien d'une rencontre au sommet, poursuivit-il. J'ai toujours des contacts chez les *amici*, je me suis laissé dire que des représentants des Familles de Milwaukee, Chicago et Cleveland y participeront et que ça rapportera un très, très gros paquet de fric. On parle de milliards de dollars. Bien sûr, c'est Fatty Ripper et ses deux potes qui mènent le jeu. Ils ont convaincu Nick LaRocca de s'associer avec eux en lui faisant miroiter la perspective d'empocher une centaine de millions de dollars simplement en louant son territoire et ses hommes. Ça fait près de dix ans que LaRocca est le *capo* de Cincinnati et, jusqu'ici, il n'avait pas très bien réussi dans le gros business. Pour lui, c'est une sacrée aubaine.

— Pourquoi Cincinnati ? questionna le Guerrier.

— C'est une cité tranquille et confortable. On y fait de grosses affaires légales. De nombreuses start-up fonctionnent déjà à plein régime et le fric coule à flots. On est à peu près sûrs que la mafia a fait des investissements discrets ici, mais il y a autre chose...

Piochant une cigarette, Cassiopée l'alluma et tira une longue bouffée avant de poursuivre :

— Fatty Ripper et ses potes ne sont pas seuls à se pointer, il y en a aussi qui débarquent de la côte Ouest ainsi que du Proche-Orient. En fait de meeting, ça ressemble beaucoup plus à une convention internationale.

— Ça sort largement du cadre de la D.E.A., fit remarquer Bolan.

— Affirmatif, c'est pour ça que je t'avais branché une première fois en début de semaine. J'ai aussi entendu parler de types qui viendraient de Tel-Aviv. Ben Siegelbaum, ce nom te dit quelque chose ?

— Je connais un Siegelbaum qui bosse pour le Mossad.

— C'est le même. Ici, il se fait appeler Walter Davis, mais il ne bosse pas seulement pour le Mossad, il en est l'une des têtes. C'est lui qui coordonne les recherches anti-terroristes hors frontières. Il est entouré d'une équipe d'une douzaine de barbouzes et il aurait reçu un accréditif de la *National Security Agency* pour mener son action aux États-Unis.

— Siegelbaum est en cheville avec *Cashera Nostra*, laissa tomber l'Exécuteur, péremptoire.

Cassiopée haussa les sourcils.

— Tu es sûr de ça ?

— Dix sur dix. À New York, j'ai vu plusieurs fois son nom sur une liste informatisée concernant les préludes aux attentats du 11 septembre 2001(2).

C'était un grand copain du sénateur Simon Weissberg.

— Weissberg a été liquidé à Manhattan, non ?

Bolan hocha imperceptiblement la tête. Il était parfaitement au

courant, puisqu'il lui avait logé une balle dans le crâne au terme d'une sulfureuse discussion à New Bridge. À travers Tony Langella – l'ex-éminence grise de Cosa Nostra à New York –, Siegelbaum et Weissberg avaient négocié l'achat occulte de vingt-cinq mille tonnes d'opium au Moyen-Orient, peu avant les attentats du 11 septembre. Un stock ahurissant, suffisant pour alimenter tous les drogués du pays pendant plus de dix ans, avec un colossal bénéfice à la clé. L'Exécuteur avait fait exploser la montagne d'opium à Oak Bridge, dans le New Jersey, mais une grande partie en avait déjà été acheminée dans de nombreux États pour y être transformée puis commercialisée dans la rue.

En plus de ces vingt-cinq mille tonnes d'opium, quatre mille tonnes d'héroïne avaient été ramenées d'Afghanistan avant le bombardement des territoires talibans par l'armée américaine, et Bolan estimait qu'au moins mille tonnes en avaient été écoulées auparavant. À raison d'un million de dollars le kilo au prix de détail, la somme était astronomique.

Comme s'il avait suivi le cheminement des pensées de son passager, Cassiopée demanda d'un ton soucieux :

— Qu'est-ce que tu as réellement découvert à Manhattan, Mack ?

CHAPITRE IV

Bolan n'avait pas spécialement envie de se laisser entraîner sur ce terrain, mais Cassiopéa, de son côté, n'avait pas hésité à l'avertir dès qu'il avait retrouvé la trace des trois grosses vermines mafieuses.

— Rien qui soit en l'honneur de notre pays, répondit-il. La came afghane a pu arriver aux States avec la complicité de membres de la C.I.A.

Cassiopéa ricana.

— La C.I.A. qui avait déjà formé Oussama Ben Laden et armé ses troupes contre les Russes...

— ... et qui avait également fourni des masses de graines transgéniques d'opium aux Moudjahidins(3).

— C'est tristement marrant. J'ai en effet lu ça dans les journaux, mais il n'y a pas eu de suite. Le black-out complet.

— Un black-out exigé par la Maison Blanche. Ce n'est pas seulement la C.I.A. qui sent mauvais. Quand on sait qu'en Arabie Saoudite la famille de Ben Laden a financé la famille Bush pendant plus de vingt ans, on peut se poser des questions. On s'en pose également au sujet de l'actuel vice-président Dick Cheney. En 1997, une délégation taliban s'est rendue au Texas – État dont Bush était le gouverneur – pour discuter de la construction d'un pipe-line à travers l'Afghanistan. Dick Cheney était le patron de la société désignée pour entreprendre ces travaux. On sait que les négociations étaient toujours en cours en août 2001, quelques semaines avant les attentats, puisque le *deal* a brusquement fait chou blanc pour des raisons que le gouvernement a toujours refusé de donner... Le plus curieux, c'est que deux autres sociétés appartenant au même Dick Cheney, à la même époque, vendaient des pièces et du matériel technique à Saddam Hussein. Malgré l'embargo. À présent, le pays doit faire face à deux fronts de guerre, une nouvelle fois en Irak et bientôt en Corée du Nord. Combien de nos soldats vont encore mourir pour que ceux qui tirent les ficelles dans l'ombre puissent se remplir les poches ?

L'Exécutif demeura un instant silencieux, alluma une cigarette avant de poursuivre :

— Lorsque je me suis engagé dans les Marines, j'étais poussé par le désir de défendre mon pays contre tout ce qui pouvait lui nuire. Ce que l'on peut être naïf à dix-huit ans !

Cassiopéa connaissait dans les grandes lignes le passé militaire de Mack Bolan, ses affrontements contre le Vietcong, puis son job de *sniper* et de spécialiste de l'infiltration en territoire hostile. Il savait aussi pourquoi le Guerrier menait une guerre totale à la mafia qu'il considérait comme un ennemi personnel après qu'elle s'en fut pris à sa famille.

— J'aperçois des gens tout-puissants, reprit le Guerrier, dont le rôle devrait être de conduire notre pays pour que chacun puisse y vivre sans avoir à craindre constamment le lendemain et qui, au contraire, ne pensent qu'à assouvir leur boulimie de fric et à étendre indéfiniment leur pouvoir. Plus je les observe et moins je vois d'excuses à leurs combines monstrueuses. Certains *amici* ne sont que de petits garçons à côté d'eux. Je crains très fort, Cass, que bientôt il n'y ait plus ni espérance, ni foi, ni compassion dans ce monde où la magouille et le crime sont légalisés au nom d'une justice que nos dirigeants ne respectent plus.

L'agent de la D.E.A. affichait une mine sombre. S'appliquant à négocier un virage, il laissa tomber :

— J'ai vu Frank, le mois dernier.

Bolan comprit qu'il parlait de Frank Vitali, une ancienne taupe du F.B.I. que Harold Brognola – le numéro Un du Justice Department – avait sortie in extremis du circuit pour le nommer à la tête de la section 127, les « cas spéciaux ». Cass et Vitali étaient devenus amis, ils échangeaient parfois des informations dans le cadre de leurs enquêtes.

— Il m'a vaguement parlé de ce CD-rom que tu as récupéré à New York.

L'Exécuteur sourit.

— Que t'a dit encore Frank ?

— Il paraîtrait que certains, dans le gouvernement, seraient impliqués dans le drame de *Ground Zéro*.

— Ce n'est pas tout à fait aussi simple. Disons que la N.S.A., la C.I. A. et plusieurs instances gouvernementales étaient au courant de ce qui allait se passer.

— C'est difficile à avaler ! Comment peut-on être sûr de ça ?

— Le CD-rom dont tu parles a été retrouvé par un pompier sur le corps d'un agent de la D.E.A., un certain David Loogham.

— J'ai entendu parler de Loogham. C'était un agent sous couverture, il avait infiltré une des sociétés de Tony Langella.

— Exact. Avant d'atterrir dans les décombres d'une des tours jumelles, Loogham avait été liquidé d'une balle dans la tête. Le mini-disque qu'il avait planqué dans la doublure de sa veste était la

compilation de renseignements transmis à travers Internet, en date du 8 septembre, soit trois jours avant l'attentat. Il y était décrit en détail le plan d'attaque des Twin Towers ainsi que celui du Pentagone.

— Et Tony Langella aurait été informé de cette saloperie ?

— Pas seulement lui. Weissberg aussi était au courant, de même que ton Walter Davis, alias Benjamin Siegelbaum. Leurs noms figuraient dans la liste des destinataires de ces informations.

— Attends, Striker... Ça me paraît un peu gros ! N'importe qui sachant monter sur Internet aurait pu tomber sur ces putains d'informations et...

— N'importe qui, oui, mais personne d'autre que les destinataires n'aurait rien pu en tirer. C'était crypté avec une force de 4096 bytes impossible à faire sauter à moins de connaître la clé de déchiffrement.

— Et tu la connaissais ?

— Je suis au courant de pas mal des petits secrets de la C.I.A., Cass, j'ai accès à leur site confidentiel. J'ai essayé plusieurs de leurs clés jusqu'à ce que ça marche.

— Tu veux dire que ça provenait de... de l'Agence ?

— Je ne vois personne d'autre.

— Merde !

— Comme tu dis, sourit tristement Bolan.

Après un silence, Cassiopée demanda :

— En ce qui concerne Fatty Ripper et ses potes, pourquoi tu leur cavales au train ?

— Ripper a participé à l'achat de l'énorme stock de came en association avec Tony Langella et Simon Weissberg. Les deux autres, Aldo Parini et David Digger, étaient chargés de la revente au détail. Je suis sûr qu'ils ont plusieurs dépôts secondaires et des labos de transformation.

— Ils auraient été de connivence avec les talibans ?

— Ce n'est pas impossible, répondit Bolan, mais je crois surtout qu'ils sont de mèche avec de grosses légumes de l'administration et du gouvernement. Hal a pu retracer l'acheminement du stock. Les navires qui ont servi à ça appartiennent à une société sous contrôle de la C.I.A.

— Donc, selon toi, le fric investi à Cincinnati proviendrait de la revente de la came ?

— Pas seulement de là. Le pognon que les *amici* engrangent dans leurs magouilles revient généralement dans leur escarcelle après avoir été blanchi, et ils n'investissent que parcimonieusement et à titre privé. J'ai eu une discussion avec Hal, voilà quelques jours. En moins d'un mois, plusieurs centaines de millions de dollars ont quitté Manhattan pour l'Ohio, à destination de certaines sociétés d'investissement à Dayton, Columbus, Akron, et bien sûr Cincinnati.

— Mais d'où vient tout ce pognon ?

— Principalement, de transactions financières illégales opérées juste avant les attentats du 11 septembre, notamment en ce qui concerne les compagnies United Airlines et American Airlines. D'après Hal, ça représente près de six milliards de dollars qui ont ensuite été fractionnés et ont navigué pendant plus d'un an sur des comptes étrangers avant de retourner à Manhattan.

— J'ai lu sur Internet un rapport sur cette histoire, répliqua l'agent de la D.E.A. Il est question de spéculations sur la baisse des cours, et de délits d'initiés, comme si effectivement des gens avaient été avertis des attentats. Entre le 6 et le 10 septembre 2001, il y aurait eu des achats massifs d'options de vente sur les titres de ces boîtes, par des anonymes.

— En fait, pas si anonymes que ça, soupira Bolan. Quand on gratte la façade des sociétés qui ont empoché ce pactole, on s'aperçoit qu'il y a des gus comme Fatty Ripper planqués derrière, et bien d'autres encore, de différentes obédiences, dont les gens ne soupçonnent même pas l'existence.

— Ouais... On retrouve partout les mêmes constantes. Depuis pas mal de temps, ça me fait penser à quelque chose qui me fait dresser le poil : c'est comme s'il y avait une secte ultra-confidentielle qui agirait en sourdine sur les leviers de commande de nos sociétés. Quelque chose de bien planqué mais de super-puissant. Tu as déjà entendu parler des *Protocoles des sages de Sion* ?

— J'ai lu ce texte en entier, répondit sombrement l'Exécuteur. On l'a d'abord imputé aux Juifs, puis aux nazis. Certains pensent qu'il est dû à Piotr Ratchovsky qui dirigeait dans les années 1900 la section étrangère de la police du tzar de Russie. D'autres estiment qu'il s'agit d'un plagiat du *Dialogue aux Enfers* entre Machiavel et Montesquieu. Mais il est plus probable que ces textes aient été pondus par les Illuminati.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une secte, comme tu le penses. Une conjuration secrète dont l'origine remonte au XVIIIe siècle et qui aurait été formée par un certain Adam Weissaupt qui se faisait appeler Spartacus. Ces gus voulaient détruire les structures existantes, et rebâtir le monde à leur manière et pour leur seul profit.

Cassiopée eut un petit rire.

— Dis donc, t'es sacrément documenté !

— Je me documente tant que je peux. J'essaie de comprendre de quelle façon les super-salopards s'y prennent pour manipuler la société et les gouvernements.

— Donc, d'après toi, ces textes ne seraient pas un canular des Russes ?

Bolan eut un rictus.

— Je vois mal comment un canular vieux de plus de cent ans se vérifierait point par point dans ce qui se passe actuellement. Apparemment, presque tous les événements qui s'enchaînent depuis la Seconde Guerre mondiale ont été prévus dans ces textes. Quand on y regarde de près, ça s'apparente d'évidence à un programme applicable à long terme.

— Une manipulation occulte ?

— Ça y ressemble, en effet.

— Ce serait le résultat de réflexions mûrement concoctées par des penseurs déments réunis dans une conjuration du chaos.

— Oui, mais pour ces gus le chaos n'est qu'une étape transitoire avant une prise totale du pouvoir.

Le regard de Cassiopée devint étrangement fixe et il récita d'un ton monocorde :

— « Pour parvenir à nos fins, nous emploierons tous les moyens de la violence, de la ruse et de l'hypocrisie... » Premier protocole. Et il est aussi écrit, dans le quinzième : « Nous ne devons pas nous arrêter devant les moyens, ni compter le nombre de victimes devant être sacrifiées à la réalisation de nos intérêts. Ne nous laissons pas arrêter non plus par l'achat des consciences, l'imposture et la trahison, si par eux nous servons notre cause. »

Il tira une bouffée de sa cigarette, puis enchaîna :

— *Cosa Nostra* a la même devise : Prends ce qui te fait envie, au besoin, vole-le, et si tu ne peux le voler sans risque, tue sans crainte car nous avons acheté le juge qui pourrait te condamner. Ces pourris ne reculent devant rien et ils sont de plus en plus nombreux.

— Ça va malheureusement beaucoup plus loin que ça, rectifia Bolan, songeur lui aussi. Les familles de trois mille victimes du 11 septembre en savent quelque chose.

CHAPITRE V

L'Exécuteur changea brusquement de sujet :

— Où nous emmènes-tu, Cass ?

— Au Dark Angel, c'est une boîte de nuit dans Kellog Avenue, pas loin de l'aéroport. Teddy Jackson doit se faire du mouron depuis qu'il n'a plus de nouvelles.

— « Sniper » Jackson est ici ?

— Il bosse avec moi pour les anti-stups. On fait équipe, quoi... Pendant que je filais les trois gros bonnets de la côte Est, il s'est occupé d'obtenir des renseignements sur l'Organisation à Cincinnati.

— C'est pas son genre de jouer les enquêteurs, fit remarquer Bolan.

— On se fait à tout. J'avoue qu'il est assez doué pour ça.

L'Exécuteur avait connu Teddy « Sniper » Jackson à Philadelphie, en même temps que Cassiopéa. C'était un grand Noir aux étranges yeux bleus, qui avait servi dans le corps des Marines comme éclaireur, puis comme tireur d'élite.

Sans s'attarder sur ce sujet, Bolan s'enquit :

— Comment est la situation ici ?

— C'est le gros business légal qui prédomine, en tout cas en apparence. Je t'ai parlé des start-up qui commencent à ronfler plein pot, mais personne en haut lieu ne se soucie de savoir d'où provient le fric investi. Un des dirigeants de la chambre de commerce m'a affirmé que tout était parfaitement *clean*, et que le gouverneur veillait lui-même à ce qu'il n'y ait pas la moindre irrégularité. Ça ne colle pas du tout avec mes informations.

— Du baratin bien lénifiant...

— Plutôt ! En fait, on a répertorié au moins une vingtaine de sociétés dont les fonds de base n'ont jamais été identifiés officiellement. Dans ces boîtes, et pas des moindres, on a localisé plusieurs *amici* de la côte Est qui tiennent les ficelles financières. Ils sont là sous de faux noms, bien sûr, et les autorités locales ne sont pas trop regardantes quand il s'agit d'investissements dans leur État. Pour te résumer la situation, ils ont tissé une toile qui s'étend sur tout le sud de l'Ohio, de Columbus à Cincinnati, en passant par Dayton, Kettering et Middleton. Ça a

commencé en sourdine l'année dernière. Ils ont d'abord pris le contrôle de quelques cabarets, surtout des lupanars, puis ont pénétré des secteurs de haute technologie tels que réseaux de télécommunications, usines pharmaceutiques et chimiques. Ils ont même réussi à infiltrer le centre administratif de contrôle pour l'alimentation et les drogues... Le comble !

— À travers des complicités politiques...

— Évidemment. C'est quand j'ai finalement déballé ça à un responsable de la D.E.A. que tout a commencé à faire vilain pour moi. Arrêt de l'enquête pour des raisons obscures, menace de mise à pied quand j'ai dit que je n'étais pas d'accord, et mise sous scellés du dossier, soi-disant dans l'attente d'éléments de preuves plus convaincants. Heureusement, j'avais fait des photocopies de tous mes rapports. J'ai fait semblant de me résigner, j'ai pris quinze jours de vacances et j'ai continué en douce. Teddy, lui, est censé planquer quelque part du côté de Newark pour surveiller une bande de dealers à la sauvette.

— Tu prends des risques, dit Bolan.

Cassiopéea rigola.

— J'veux pas qu'on me retire le pain de la bouche !

— Je parlais de ta couverture locale.

— Ouais ! eh bien... D'accord, elle a sauté, mais j'en ai rien à foutre. Ras le bol de respecter les ordres venant de mecs vendus au Veau d'or. Tu te souviens du boulot qu'on avait fait ensemble à Philadelphie ?

— Les temps ont changé.

— Mais pas moi. Pourquoi crois-tu que je t'ai appelé, Striker ?

— Je roule seulement pour moi, Cass. Pas question d'une équipe.

— Merde, mec ! Teddy et moi, on connaît bien la situation. Il vas avoir besoin de nous.

Bolan ne répondit pas. La Porsche roulait depuis quelques instants dans Kellog Avenue et l'agent de la D.E.A. vira bientôt dans une rue secondaire, arrêta le véhicule contre un trottoir, une trentaine de mètres avant une enseigne lumineuse clignotante où on lisait : « Dark Angel Delices. »

À pied, ils s'approchèrent d'une façade peinte de couleur criarde au milieu de laquelle des panneaux vitrés montraient des photos de filles nues dans des positions aguichantes. Ils entrèrent par une porte capitonnée surmontée d'un ange noir ouvrant ses bras dans un signe d'invite, et gardée par un rabatteur en tenue d'amiral.

Au sous-sol, quatre musiciens jouaient mollement un air de blues sur un petit podium. La clientèle se résumait à une quinzaine d'hommes dont certains discutaient avec les mains en compagnie d'hôteses, dans une atmosphère passablement tabagique. Teddy Jackson était assis à une table noyée dans la pénombre et pelotait une métisse vêtue d'une

robe diaphane aimablement coincée contre lui. Il portait une chemisette blanche ornée de motifs jaunes et rouges et fumait un volumineux cigare. Sans arrêter son investigation corporelle, il leva la tête vers les nouveaux arrivants et afficha un sourire qui lui découvrit les dents :

— Ça fait un sacré bout de temps !

Bolan s'installa dans le fauteuil le plus proche, imité par Cassiopéa.

— Ça va, la drague ? demanda ce dernier.

— Ben, c'est du facile, tu vois... Cette créature me demande deux cents dollars pour coucher avec moi.

La fille se pencha contre Jackson et lui parla à l'oreille. Il rigola, en expliquant :

— Elle propose que deux de ses amies viennent à notre table, elle dit que nous pourrions avoir un prix de groupe.

Bolan alluma une cigarette, souffla sa fumée en considérant son vis-à-vis d'un regard glacial.

— Renvoie-la, Teddy. On a à discuter.

Jackson prit un air navré, repoussa sa compagne et lui envoya une petite tape sur les fesses.

— Champagne ! fit-il. On est en conférence.

Elle s'éclipsa avec une moue de déception. Une fois seuls, les trois hommes observèrent un instant de silence.

— Cass t'a mis au courant ? se renseigna enfin Jackson.

— Nous sommes déjà au contact, précisa Bolan. Cass s'est fait piéger en m'attendant.

— Et merde !

Cassiopéa lui fit un résumé et ajouta :

— J'ai pas fait suffisamment gaffe. Par contre, ces mecs sont sur le pied de guerre et en état d'alerte. Ils tiennent à leur gros gâteau.

Une serveuse apporta une bouteille de champagne, des verres, et versa du liquide pétillant avant de s'éclipser. Bolan questionna :

— Combien de fois vous êtes-vous rencontrés ici ?

— C'est la première fois, répondit Jackson. T'inquiète pas, on donne pas dans la routine facile.

— Striker veut dire qu'on a toutes les chances de se faire retracer. J'ai été un peu trop confiant et je sais ce que ça a failli me coûter.

Le regard d'acier de l'Exécuteur se fixa sur le grand Noir.

— Dites-vous qu'à partir de maintenant, vous n'avez plus aucune marge d'erreur. Vous pouvez être certains que des appels téléphoniques sillonnent la région tous azimuts, que l'adversaire est déjà en train d'alerter tous les indicateurs possibles et de lancer des troupes dans la nature.

— Des chasseurs de scalps, ajouta Cassiopéa.

— Ce n'est pas sûr qu'ils nous aient identifiés, objecta Jackson.

— Ne te fais pas d'illusions ! rétorqua Bolan.
Jackson lampa d'un trait la moitié de sa coupe de champagne.
— Comment as-tu compris pour Cass ? demanda-t-il.
— Quand je l'ai appelé, il était soi-disant en train de siffler une bouteille de scotch, il m'a parlé aussi de ce qui était arrivé à Dakota.
— Pas con du tout, pour un putain de fils de mormons, rigola Jackson.
— Écrase un peu, Teddy. Tu sais ce que te dit le putain de fils de mormons ?

L'*ex-sniper* leva les mains en s'esclaffant.

— O.K. ! Pas de problème, *bwana* ! Je dirai plus que t'es un putain de fils de...

Cassiopéa lui envoya une bourrade dans l'épaule et il rigola de plus belle. Bolan les retrouvait comme à Philadelphie, capables de plaisanter même dans les moments les plus critiques. C'était leur façon d'exorciser les situations à risques.

— Bon, quel est ton avis, Striker ? interrogea Jackson.

— Il est évident que ces types sont en état d'alerte, répliqua Bolan, et capables de bouger très vite, mais ça n'explique pas qu'ils aient déployé des moyens aussi importants au pied levé sur la simple découverte d'un gars en train de fouiller dans leurs poubelles. Cass, rappelle-toi ce que tu m'as annoncé au téléphone, avant que je rapplique.

— Facile. Je t'ai dit que j'avais retrouvé les trois grosses légumes à Cincinnati et que je les avais filées jusqu'au Berkeley's Bar. J'ai ajouté : Ils sont tous là, Digger, Fatty Ripper, Parini et les autres.

— C'était suffisant pour te faire ramasser, mais ça n'explique pas qu'ils aient mis sept buteurs sur le coup. Ça n'explique pas non plus qu'ils aient mis le paquet pour m'intercepter sur la route.

— Tu ne m'avais pas parlé de ça, s'exclama l'agent des anti-stups. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Une caisse m'avait pris en chasse à la hauteur de Middleton et deux autres se tenaient en embuscade un peu plus loin. Huit gus qui n'avaient pas l'intention de me prendre vivant. Ça m'a coûté une Corvette.

— Merde ! Qu'est-ce que tu as fait de ces mecs ? s'enquit Jackson.

L'Exécuteur haussa imperceptiblement les épaules et ce fut tout.

— Bon, ça fait une quinzaine *d'amici* sur le carreau, commenta Jackson. Pas mal pour un début !

— Tu peux dire que ça fait beaucoup trop de monde en si peu de temps, rectifia Bolan. Ils étaient forcément renseignés.

— Renseignés par qui ?

— Tu n'en as aucune idée ?

— Je vois ce que tu veux dire, répondit Cassiopéa. Tu penses à un mouchard. Mais en ce qui me concerne, je n'ai plus la moindre liaison

avec la D.E.A. depuis plus d'une semaine. Officiellement, je me suis mis au vert.

— Peut-être qu'ils n'ont pas cru à ton baratin, objecta Jackson.

— Possible. On peut admettre que j'aie été filé sans que je m'en aperçoive. Peut-être qu'ils m'ont canalisé gentiment jusqu'au Berkeley's Bar où ils avaient un scanner d'écoute.

— Dans cette hypothèse, Fatty Ripper et ses potes étaient au courant que tu t'étais accroché à leurs basques.

— Ouais. J'ai joué ce coup comme un amateur !

Bolan envisageait une autre possibilité. Durant les trois jours précédant sa venue à Cincinnati, il avait eu plusieurs conversations téléphoniques avec Harold Brognola, à Washington. De même que l'Exécuteur, le numéro Un du *Justice Department* utilisait un portable équipé d'un *scrambler*, un dispositif de brouillage, mais les services secrets avaient la possibilité d'en faire sauter la sécurité. Ça s'était déjà produit par le passé et les enregistrements opérés en douce avaient alors occasionné des fuites colossales au sein du F.B.I. Et, en l'occurrence, les services secrets collaboraient un peu trop avec le Crime Organisé.

— Je pense que Striker a raison, conclut Cassiopée, la mine soucieuse. J'ai été balancé par quelqu'un qui est parfaitement au courant de mes déplacements. Et ça ne remonte sûrement pas à aujourd'hui.

CHAPITRE VI

Teddy Jackson pianota avec ses doigts sur la table, les yeux à demi clos.

— Ça revient à dire que nos services sont infiltrés, mais ce n'est pas une nouveauté.

— Non, mais ça va sans doute plus loin que la D.E.A., renvoya Bolan. L'Ohio est en plein marécage. Quoi de neuf de ton côté ?

— Un peu dé tout, notamment que les *amici* semblent avoir contaminé plusieurs gradés de la base aérienne de Wright Patterson.

— Qu'est-ce qu'ils pourraient faire d'une base militaire ? s'étonna Cassiopéa.

— Toutes sortes de trafics, bien sûr, rétorqua l'Exécuteur. L'Administration n'a aucun contrôle sur les vols militaires. Si les cannibales ont acheté des responsables de Wright Patterson, on peut s'attendre à tout, même à des transports de came ou de pognon noir sous couvert du secret défense.

— Il y a aussi une histoire de camp paramilitaire où des types venus d'un peu partout sont entraînés par d'anciens G.I. et des barbouzes, paraît-il.

— Ça pourrait confirmer certains renseignements qu'on m'a refilés, intervint Cassiopéa. Les *amici* ont monté un piège à cons, à Taylors Creek, une baraque où des gus importants se rendent régulièrement pour se faire reluire en compagnie de filles sous le contrôle de *Cosa Nostra*. Il y a aussi des flics de la Préfecture qui y sont invités, c'est une boîte à partouzes luxueusement aménagée pour recevoir les hôtes de marque. Il paraît que la plupart des nanas sont des mannequins ou des actrices de cinéma qui viennent arrondir leurs fins de mois.

— Qui t'a filé le tuyau ? demanda le grand Noir.

— Phaéton 23.

— Ce mec...

Se tournant vers le Guerrier, il expliqua :

— C'est le nom de code d'un indic de la D.E.A., une taupe assez haut placée dans la mafia locale.

— Tu l'as vu personnellement ?

— Non. Personne ne le voit jamais. Ça s'est déroulé au téléphone, avec une connexion sécurisée.

Bolan l'observa, préoccupé.

— Répète-moi ce que tu as dit au sujet d'un camp paramilitaire, Ted.

— C'est l'information la plus fragile que j'ai eue. Il paraît que des gars s'entraînent au maniement de nouvelles armes tactiques. Impossible d'avoir même une approximation de l'endroit où ça se passe.

— Quelle relation avec les cannibales ?

— Apparemment aucune, sinon que les fonds qui alimentent ce camp semblent provenir de banques privées plus ou moins sous contrôle de la mafia.

— Plus ou moins, c'est-à-dire ?

— On n'a pas voulu m'en dire plus. Pourtant, le type qui m'en a parlé semblait bien renseigné. C'est un contact de Phaéton 23, mais je crois qu'il marche sur des œufs et qu'il a la trouille. En tout cas, on n'a jamais vu des banques financer des troupes régulières. Si tu veux mon avis, ça sent la saloperie politique.

— C'est ce qu'on m'a laissé entendre, confirma Cassiopéa. C'est comme s'il y avait une barrière infranchissable. On entend toutes sortes de choses mais, quand on veut aller plus loin, les bouches se ferment et ça sent la trouille. Avant-hier, j'ai rencontré un flic que j'ai connu à Philadelphie. Ça fait trois ans qu'il est en poste ici. C'est un dur. Dans le Milieu, on l'appelle Mad Max. Et pourtant, il est plus inquiet au sujet de ce qui se passe dans sa circonscription. J'ai été obligé de faire sauter ma couverture et de lui dire que je bosse aux anti-stups pour espérer obtenir des tuyaux et... Bref, il m'a conseillé de ne pas mettre mon nez dans les affaires de Cincinnati. D'après lui, il y aurait des huiles politiques dans le coup et des barbouzes parmi les pires. Enfin... il m'a quand même suggéré de gratter du côté de Waynesville.

— Waynesville, près de Middleton ? s'enquit Bolan.

— Ouais, à une cinquantaine de kilomètres d'ici.

Un coup de projecteur inattendu venait éclairer de tout récents événements.

— C'est à partir de Waynesville que j'ai été pris en chasse, laissa-t-il tomber. Et peu de temps après, je suis tombé sur l'embuscade.

— Bon, tout se recoupe, hein ! Je suis allé fouiner par là-bas et j'ai vu une baraque dont Mad Max m'avait parlé, ça s'appelle « The sunny pines ».

— Information confirmée, sourit Bolan.

Il revoyait en pensée la plaque en laiton fixée sur l'un des piliers d'une grille d'entrée, là où il avait déposé son « auto-stoppeuse ».

Cassiopéa poursuivit :

— C'est une grande propriété d'au moins quatre hectares qui

appartient à un ancien secrétaire d'État. Il y vient souvent en compagnie d'une nana qui passe pour être sa fille, mais les gens du coin ricanent dans son dos tout en lui faisant officiellement des courbettes. Il paraît qu'on les a vus en voiture se peloter. Tout ça ne serait que de la brouille, s'il n'y avait pas des allées et venues continuelles de véhicules dans cette propriété. Il ne s'agit certainement pas des réunions de l'amicale des anciens combattants ou de la S.P.A. Les visiteurs ressemblent plutôt à des gorilles. D'ailleurs, ils débarquent comme chez eux dans la villa, même pendant les absences du vieux... Et puis, il y a eu cette histoire troublante voilà environ trois mois. Des coups de feu ont été tirés en pleine nuit et des riverains ont entendu des cris dans le parc. D'autres ont prétendu qu'au moins deux voitures avaient quitté la maison quelques minutes après. Au petit matin, on a trouvé un cadavre dans un fossé sur la route de Germantown, à une vingtaine de kilomètres de là, avec trois balles dans le buffet... Le mort était un habitué des lieux et il était fiché comme pourvoyeur de *hard drug*. Il sortait de taule après avoir purgé six ans.

— Qu'est-ce que l'enquête a donné ?

— Rien. Deux jours plus tard, des flics locaux ont rendu visite à l'ancien secrétaire d'État. Il s'appelle Edward Gould... Il a tout simplement déclaré qu'effectivement il avait tiré pendant la nuit sur un chien sauvage avec son fusil de chasse. Ça aurait dû sembler un peu gros, mais, curieusement, l'enquête n'a eu aucune suite, comme si des consignes avaient été données en haut lieu d'étouffer l'affaire.

— Ton Mad Max pourrait-il nous fournir des renseignements sur la prétendue fille de Gould ? intervint Bolan.

Cassiopée fit claquer sa langue après avoir vidé la moitié de sa coupe, puis rétorqua :

— Ça m'étonnerait. Il ne cherche pas à s'attirer des salades, déjà qu'il n'est pas bien dans ses souliers. Gould paraît bénéficier de hautes protections... Pourquoi tiens-tu à fouiller du côté de cette fille, Striker ?

— Parce que, sauf erreur, c'est elle que j'ai ramassée sur le bord de la route et qui a assuré une liaison téléphonique avec les équipes de l'embuscade. Une bonne femme capable de faire ça n'est pas une simple pute et, si elle vit avec ce politicard, elle est forcément renseignée et bénéficie d'une position privilégiée. Avant de faire rôtir les pieds de Gould, il serait peut-être bon de mettre la main sur cette Cathy Sanders.

Le Guerrier considéra tour à tour ses deux amis.

— O.K., lâcha-t-il. On a suffisamment fait le point pour comprendre que l'Ohio est devenu le nouveau territoire de chasse des *amici*. Ce n'est pas seulement un terrain de repli, ils veulent probablement en faire un tremplin.

— Pour larguer leur came ?
— Surtout pour l'aboutissement de leur grand projet. Ils veulent le monde entier, Cass. Ils en ont déjà accaparé une grande partie, mais ce n'est pas suffisant, ils sont insaisissables. Ils ne s'arrêteront pas tant qu'ils n'auront pas obtenu le jackpot.

Jackson grogna :

— D'accord, ces mecs sont partout, mais ils n'ont quand même pas le pouvoir d'agir systématiquement sur des gouvernements entiers...

— Tu te trompes. Réfléchis... Qu'est-ce qui a suivi les attentats du 11 septembre ?

— Les représailles, le bombardement de l'Afghanistan. Militairement parlant, c'était une riposte logique.

— Une logique plus que spécieuse. Tu trouves normal que pour éliminer un seul homme, même s'il est le plus grand criminel de tous les temps, on lâche des millions de tonnes de bombes sur un seul pays ? Il y a eu des milliers de victimes parmi les civils, Ted. Trouves-tu logique, aussi, le pilonnage de l'Irak, sous le prétexte d'abattre Saddam Hussein, alors même que les enquêteurs de l'ONU sur place n'ont rien découvert de suspect ?

— La Maison Blanche affirme qu'il a toujours su planquer ses armes de destruction massive. C'est un mec vachement retors.

— Bien sûr. Nous savons ce qu'il est capable de faire. Je pense seulement à la population irakienne dont la vie est un enfer depuis la guerre du Golfe en 1991, et qui n'est en rien responsable des agissements de son leader. N'oublions pas non plus que Saddam Hussein a été placé au pouvoir par notre gouvernement qui l'a ensuite incité à envahir le Koweït. Le plan d'invasion a été paramétré deux ans auparavant par la C.I.A., et la Maison Blanche était déjà au courant, assurant à l'Irak que notre armée n'interviendrait pas. Résultat : deux cent mille morts lors des bombardements, surtout des civils, deux millions ensuite par la famine et l'irradiation causée par les milliers de tonnes de bombes déversées, des ogives durcies au plutonium et à l'uranium 238. Plus de dix mille de nos soldats touchés également par la radio-activité. Et tout ça pour en arriver à quoi ?

Se ménageant une pause, Bolan alluma une cigarette tandis que Cassiopée haussait les épaules :

— Ouais. Le pétrole, évidemment. L'Irak compte parmi les trois premiers pays producteurs.

— L'explication n'est pas concluante, mecs. Posez-vous donc cette question : qui manipule nos structures gouvernementales et jusqu'où sont-elles contaminées ?

— O.K., fit Jackson, tu as raison. Personne n'a jamais bombardé l'Arabie Saoudite ni le Koweït qui sont pourtant les plus gros fournisseurs de pétrole de la planète !

— Ces deux pays sont déjà entre les mains des gros prédateurs. Pour eux, la manip s'est déroulée en souplesse.

— On ne peut pas accuser les *amici* d'être responsables de toutes les saloperies qui se passent dans le monde.

— Non. *Cosa Nostra* n'est qu'une composante du problème, Ted.

— Alors, qui sont les autres ? Je voudrais bien savoir qui sont ces gros mecs planqués dans l'ombre. On en parle périodiquement à mots couverts, certains prétendent sur Internet que ce sont des reptiles déguisés en humains, comme dans « V », ou des trucs encore plus tordus.

— Des créatures venues de Ganymède, rigola Cassiopéa. Ou des bouffeurs de viande humaine, dont l'âme est aussi noire que la couleur de leur peau, surenchérit Cassiopéa en fixant le grand Black avec une grimace féroce.

— Bon, on arrête les conneries, sourit ce dernier. Qu'est-ce que tu en dis, Striker ?

— Je pense que ce que vous trouvez sur Internet est le plus souvent de la désinformation. Plus sérieusement, je crois que lorsqu'un pays est gangrené par la corruption, il devient automatiquement un terrain d'élection pour la pègre internationale de haute volée. Imaginez un holding de banquiers véreux, de politiciens sans état d'âme, de marchands de canons, de satrapes de l'économie, et vous aurez vos vampires de mèche avec les gangs mafieux. L'ensemble représente une fantastique machine à engloutir la planète.

— Le syndrome de Gargantua, gloussa Jackson. Par quoi commençons-nous, Striker ? Bon Dieu, ça me ferait sacrément plaisir de bosser en équipe avec toi.

— Je n'engage pas, grogna Bolan.

— Tu crois peut-être qu'on va te regarder pendant que tu iras au casse-pipes ?

— Vous assurerez les arrières. J'en aurai besoin.

L'Exécuteur se souvenait de la *Death Squad*, l'équipe de la mort, composée de mercenaires qu'il avait réunis au début de sa guerre contre la mafia. Dix anciens commandos que la société américaine avait rejetés après leur retour à la vie civile. Dix hommes d'une trempe exceptionnelle qui avaient presque tous péri à Beverly Hills dans un sanglant affrontement contre les troupes nombreuses de la mafia. Seuls deux d'entre eux s'en étaient tirés, Herman « Gadgets » Schwarz et Rosario « Politicien » Blancanales(4).

Il ne voulait pas qu'une telle chose se reproduise.

Schwarz et Blancanales, par la suite, avaient revu l'Exécuteur et l'avaient secondé dans de nombreux blitz, mais toujours en arrière-plan, le Guerrier ne leur laissant à charge que les problèmes logistiques et techniques pour lesquels ils excellaient.

Il en irait de même avec Cassiopéa et Jackson. Pas question, grands dieux, de les laisser se jeter dans la gueule béante des cannibales.

— Tu vas larguer la Porsche, dit-il à Cassiopéa, elle a sûrement été repérée. Sniper et toi vous allez louer deux autres caisses.

— D'accord, l'agence de l'aéroport est ouverte jusqu'à 4 heures du mat'.

— De mon côté, je vais me faire apporter un complément d'armement.

L'Exécuteur pensait à Jack Grimaldi, le pilote du C-130 dans lequel il avait un stock d'équipement.

— Tu t'es posé avec ton gros taxi ?

— Oui.

— Ce n'est pas la porte à côté. Je connais dans le coin un gars qui peut te procurer tout l'armement complémentaire que tu voudras, intervint Jackson.

— Sans risque qu'il bavarde ?

— Tu ne le connais pas, mais il a fait partie des Rats de Philly, c'est un vétéran. Cass et moi, on en répond.

— D'accord. Il me faudrait un équipement d'assaut : P-M., grenades, explosifs avec détonateurs radio, et munitions. Du 9 mm et du .44 magnum, et, si possible, un lance-roquettes. Faisable ?

— Sans problème. Ensuite ?

— *Stand-by* jusqu'à demain matin. On étalera les cartes et on choisira les premières cibles. Quelque chose à ajouter ?

— Ça me va, dit le fils de mormons.

Les lèvres de Jackson s'étirèrent dans un large sourire.

— Donne-nous les cartes, Striker, et je te garantis qu'on jouera notre partie.

CHAPITRE VII

Bâtie à trente kilomètres à l'est de Cincinnati, entre le fleuve Ohio et River Road, la demeure mise à la disposition de Walter Davis ressemblait à un grand bunker de la Seconde Guerre mondiale. Sa laideur n'était pourtant qu'apparente. À l'intérieur, Davis disposait de douze pièces luxueusement aménagées, dont une vaste salle équipée d'une piscine climatisée. À travers une cloison vitrée à l'épreuve des balles, on avait vue sur un parc gazonné et planté de beaux arbres, le tout ceint d'un mur de trois mètres de hauteur.

Deux filles aux formes aguichantes étaient allongées sur des transats, des boissons rafraîchissantes disposées à portée de leurs mains. Le décor des lieux était ostensiblement d'inspiration orientale et l'on aurait pu se croire dans le palais d'un prince arabe ou d'un nabab, tant qu'on ne franchissait pas l'énorme grille en fer forgé donnant sur l'extérieur.

En tenue de bain, installé de l'autre côté de la piscine dans un fauteuil de relaxation, en face d'un homme replet, Walter Davis tenait contre sa joue un téléphone G.S.M. et grimaçait en écoutant son correspondant. De sa main libre, il s'empara d'un verre qu'il porta à ses lèvres, but une gorgée, puis fit entendre un petit bruit de bouche agacé.

— Je veux bien croire que tu fais tout le nécessaire, Nick, acquiesça-t-il, mais les résultats sont négatifs. On ne parle que de cela depuis ce matin. Quinze types foutus en l'air dans tes effectifs et...

Il soupira en laissant passer une réplique.

— Ouais, mon téléphone est sûr. Écoute, ne change pas de sujet et ne me prends pas pour un imbécile, je sais exactement ce qu'il en est. Cet enfoiré s'amène ici alors que nous sommes prévenus de son arrivée et tout ce que tes hommes réussissent, c'est de se faire ramasser comme des gamins ! On imaginait que tu étais capable d'arranger ça proprement, Nick ! On savait par où il allait débarquer et tu aurais pu t'en occuper sans faire autant de bruit. En plus, Gould est grillé... Ouais, d'accord, tu mets le paquet... Dans quel délai comptes-tu résoudre le problème ? Tu sais à quel point la situation est tendue...

Davis, de son vrai nom Benjamin Siegelbaum, se renversa dans son

fauteuil, posa ses jambes sur la tablette placée devant lui. Il enregistra une réponse puis déclara d'un ton froid :

— Entendu, Nick, tu as encore notre confiance, mais fais vite. Si jamais ce fumier réussit à aller plus loin, il va tous nous exposer. Tu sais comment il opère... O.K., j'attends de tes nouvelles...

Il raccrocha avec une moue dégoûtée, considéra pensivement son vis-à-vis dont le regard errait sur les courbes gracieuses des filles étendues hors de portée d'écoute.

— C'est si ennuyeux que ça ? questionna l'homme gras et flasque assis devant lui.

— Tu parles ! Nick s'y est pris comme un crétin. Au lieu de confier l'affaire à des types capables, il paye des minables et se croit encore au temps de la guerre des gangs. Pauvre con !

— Nick LaRocca est vieux et il est entouré d'un tas de jeunes qui ont reçu une bonne éducation et sortent des universités. Ils se foutent de lui en douce. Peut-être que, par réaction, il veut leur prouver que les vieilles méthodes sont toujours les meilleures.

— Je vais te dire, Gaby... Pour moi, il va continuer à déconner et nous amener la merde.

— Parce qu'il se sent mortifié ?

— Évidemment. Sa fierté va le conduire à une escalade. D'ici à ce qu'il transforme la ville en champ de bataille pour retrouver la grande pute...

— On peut dire que Bolan ne l'a pas attendu pour ça !

Siegelbaum haussa ses lourdes épaules.

— Peux-tu arranger quelque chose, avec tes amis de l'Agence, par exemple ?

L'homme replet répondit sans enthousiasme :

— Difficile, et dangereux. On ne peut pas contrôler tout le monde. Heureusement, ceux qui ne marchent pas dans notre sens se tirent dans les pattes ou s'espionnent mutuellement. C'est pareil dans tous les milieux. La grande confusion, quoi...

Il émit un rire de chèvre :

— C'est bien là-dessus que nous comptons pour réussir nos affaires !

— Et du côté des flics ? insista Siegelbaum.

— Peut-être. Enfin, je vais voir si je peux arranger quelque chose sans provoquer des retombées officielles. Bon, j'ai une réunion à 2 heures à la Préfecture et je ne peux pas être en retard.

Il s'extirpa difficilement du fauteuil, eut un regard en direction des corps féminins allongés près de la piscine.

— Tiens-moi au courant, fit Siegelbaum. Dès que tout sera réglé, je t'organiserai une petite séance avec les nouvelles...

Il avait suivi le regard concupiscent de son hôte et souriait d'un air entendu.

— Elles sont formidables et la blonde a une putain de spécialité !

De nouveau, l'être replet et veule lâcha un rire chevrotant, fit un signe de la main et s'éloigna vers la sortie de la grande salle luxueuse, immédiatement pris en charge par un gorille de service.

Siegelbaum demeura quelques instants songeur, observant négligemment le départ du haut fonctionnaire corrompu. Il eut une hésitation, appuya finalement sur la touche d'un intercom posé à côté du téléphone :

— Nat ?

Une réponse filtra de l'appareil, obséquieuse :

— Oui, monsieur.

— Sors le dossier rouge 123 et passe-le à Sam. Qu'il vienne immédiatement.

— Oui, monsieur, tout de suite.

Le poitrail velu de Siegelbaum se gonfla dans une profonde inspiration. Il ferma les yeux, s'étira et parut s'endormir tandis que la voiture de son visiteur s'éloignait dans l'allée pour rejoindre la route qui longeait la propriété. L'une des filles piqua une tête dans la piscine, projetant des gouttelettes d'eau qui atterrirent aux pieds du maître des lieux.

Un bruit à peine perceptible lui fit lever les paupières et il vit à deux mètres de lui un homme de grande taille à la musculature puissante, vêtu simplement d'un short et d'une chemisette largement ouverte sur son torse. Une cicatrice horizontale striait son cou au-dessous d'une mâchoire carrée, et ses yeux d'un bleu très pâle paraissaient ne rien voir, comme les yeux d'un aveugle. En mission, il se faisait appeler Carl Staub, mais son véritable patronyme était Samuel Seymour. Il ne possédait pas d'autre statut que celui de tueur professionnel pour le compte du Mossad.

Seymour n'avait pas d'âge apparent. On pouvait lui donner vingt ou trente ans. En fait, il en avait quarante-cinq. Cette surprenante caractéristique provenait des nombreuses opérations de chirurgie esthétique qu'il subissait aux termes des opérations confiées par ses employeurs ainsi qu'aux séances de massage auxquelles il s'adonnait durant ses longues périodes de repos.

Seymour avait entamé très précocement son métier d'assassin. À seize ans, alors qu'il fréquentait un collège de Munich, il avait ôté la vie à un de ses camarades à coups de couteau sur le simple motif d'une insulte relative à ses mœurs. En vérité, il se livrait à des plaisirs très particuliers avec des pensionnaires de l'établissement et certains d'entre eux avaient porté plainte. Les mots sodomie et violence s'étaient propagés dans le collège, mais l'oncle du petit Seymour, notaire plus craint que respecté, avait usé de ses relations pour obtenir l'étouffement de l'affaire.

Un tribunal de mineurs l'avait pourtant jugé et condamné à trois années de détention dans un pénitencier pour adolescents. Sa peine accomplie, après avoir côtoyé les fleurs naissantes de la pègre professionnelle, il s'était apparemment refait une virginité en se faisant engager dans une usine de tissage comme aide-comptable.

Six mois plus tard, il tuait un gardien de l'établissement en empochant la paye des ouvriers et disparaissait de Munich comme s'il n'avait jamais existé. Aucune recherche policière n'aboutit et le dossier fut classé au terme du délai légal.

Mais Seymour avait entamé une carrière des plus sanglantes dans le milieu du gangstérisme où il s'était infiltré et, sous le parrainage de magnats du crime dont il avait conquis l'admiration, il avait poursuivi une brillante ascension qui l'avait conduit à rencontrer un membre du Bétar, le groupement paramilitaire sioniste en Europe. Fort de ses origines juives et de ses aptitudes criminelles, Seymour s'y était fait très vite une place de choix qui pourtant lui avait paru bientôt insuffisante. Mais, du Bétar au Mossad, il n'y avait que quelques enjambées qui furent rapidement franchies, et c'est en territoire palestinien occupé qu'il fit la connaissance de Ben Siegelbaum dont il tomba sous la dépendance complète.

Ses nouveaux employeurs avaient su reconnaître ses indéniables qualités tout en contrôlant l'instabilité de son caractère et sa propension à la violence. On lui avait fait suivre des stages techniques, on l'avait initié au maniement des armes tactiques et au combat à mains nues. Bref, il s'était stabilisé et les importantes sommes qu'il percevait pour chaque meurtre constituaient une garantie de sa fidélité.

À présent, Samuel Seymour jouissait d'une tranquille assurance propre à ceux qui ont réussi. Il tenait aussi une comptabilité précise de ses agissements criminels et le chiffre de soixante-seize meurtres ne troublait nullement ses nuits.

Siegelbaum l'observa pendant quelques secondes à travers ses paupières plissées, se dit qu'il voyait une parfaite mécanique aux rouages méticuleusement entretenus, et un rictus étira ses lèvres grasses.

— Es-tu prêt, Sam ?

— Je suis toujours prêt, répondit le tueur avec une soumission calculée.

Le boss l'invita à s'asseoir à côté de lui, désigna la chemise cartonnée tenue par Seymour et poursuivit :

— Ouvre ce document, Sam. Que vois-tu ?

L'autre concentra son attention sur des feuilles remplies de texte rédigé sous forme de phrases courtes, s'attarda sur un portrait-robot.

— C'est lui la cible ?

— C'est bien lui. Tu le connais ?

— Le dessin n'est pas très bon, mais les yeux sont bien les siens, déclara-t-il sans presque remuer ses lèvres minces. J'ai croisé sa route à New York et je sais qu'il m'a vu lui aussi. Quelques secondes seulement.

— Crois-tu qu'il soit plus fort et plus rapide que toi ?

Une lueur fugace passa dans le regard délavé du tueur.

— Je n'en sais rien, Walt.

Il n'utilisait jamais que le diminutif d'emprunt de Siegelbaum, par sécurité et par habitude. Il ajouta :

— Pour le savoir, il faudrait que je me mesure à lui.

— Il s'agit d'un contrat, Sam.

— C'est vous qui décidez. Quand dois-je m'en occuper ?

— Tu devrais déjà être en route, ricana l'agent du Mossad. Auparavant, prends connaissance de la totalité de ce dossier et étudie chaque information, analyse le plus petit détail. Tu n'auras pas droit à un second essai. *Tu* comprends ?

— Parfaitement.

— Bolan est plus dangereux qu'un cobra. Imagine la foudre. Il apparaît exactement à l'instant où personne ne s'y attend, tue un max de monde en quelques secondes et disparaît aussi vite.

— Je sais. Le blitz.

— Oui, c'est ça... Le blitz.

— Je peux te poser une question ?

— Vas-y.

— Qu'est-ce que Bolan représente de dangereux pour nous ? Ça me paraît dépasser largement notre cadre.

— Ne t'occupe pas de ça, rétorqua sèchement Siegelbaum. Ça ne te regarde pas.

Puis, un temps plus tard, il parut se raviser, esquissa un sourire et enchaîna :

— Pour qui travailles-tu, Sam ?

— Pour toi, bien sûr.

— Rien que pour moi ?

— Évidemment.

— Alors, oublie le Mossad. Il y a en jeu des puissances que tu n'as pas à connaître. Moi-même, je ne suis qu'un pion sur l'échiquier. Tu comprends ?

— Je comprends, Walt.

— En ce qui concerne ta cible, tu devras être constamment sur tes gardes. Certains ont un grand respect pour lui, ils l'appellent Bolan la Mort. Ceux qui n'ont pas compris le nomment la grande pute ou le grand fumier. Habituellement, ce sont ceux-là qui y passent en premier.

Seymour eut un sourire sinistre.

— On peut respecter quelqu'un pour mieux l'abattre.

— Je ne t'ai pas parlé d'un duel, siffla le maître des lieux. Tu devras le guetter dans l'ombre, ne jamais apparaître et l'éliminer de la manière la plus facile et la plus efficace. À distance, c'est comme ça que tu t'y prendras... Notre ami Nick a lancé des effectifs contre lui, mais il n'a pas la bonne technique, Bolan est trop au courant de leurs méthodes pour se laisser piéger. Par contre, je suis certain que les hommes de Nick vont retrouver sa trace et le cerner. C'est un premier point... Ensuite, la cible va briser leur cercle, pas d'illusion à se faire. Ton rôle consistera à te trouver au bon endroit sur son trajet de repli et ensuite... Tu vois ce que je veux dire ?

— Je vois. Je me tiendrai hors de portée.

— C'est exactement ça qu'il faudra faire. Ne lui laisse aucune chance, sinon il te tuera avant que tu t'aperçoives du danger... Pour Nick, on va lui dire que tu participes à l'opération comme observateur et ainsi tu seras au courant du mouvement de ses troupes. Tiens-toi auprès de lui, prêt à intervenir dès qu'il l'aura ciblé.

Saisissant son verre, Siegelbaum porta un toast, affichant un sourire cruel.

— À ta réussite, Sam. Je compte sur toi.

Il but, ajouta :

— Pas de problème quant aux moyens techniques, tu peux même utiliser l'hélicoptère, le pilote sera prévenu. Et ta prime est doublée, tu palperas cent mille dollars dès que ce sera fini. Pas d'autres questions ?

— Non, Walt, je vais me préparer. J'espère que ton ami Nick retrouvera vite cette piste.

Le regard étrangement fixe de Seymour devint encore plus pâle et ses lèvres minces s'étirèrent tandis qu'il prenait congé.

CHAPITRE VIII

Alors que se tramait la mise à mort de l'Exécuteur près des berges du fleuve Ohio, celui-ci lançait un appel téléphonique longue distance à destination de E-Street à Washington, siège du F.B.I. Il obtint immédiatement son correspondant sur sa ligne personnelle et annonça sans préambule :

— Striker. Je passe en mode sécurisé.

— O.K., fit laconiquement Harold Brognola, le numéro Un du *Justice Department*.

Branchant le *scrambler* de cryptage sur son portable, Bolan entendit d'abord une courte série de bruits électroniques avant que la communication devienne audible :

— Quoi de neuf, Striker ?

— Ça va. Il fait beau à Washington ?

— Tu parles ! Il tombe des cordes. J'ai eu un écho des événements. Tu as eu de la casse ?

— À peine. Mais il y a une sacrée fuite au réservoir.

Brognola marque un court silence, puis :

— Tu penses que ça pourrait venir de chez moi ?

— C'est une possibilité.

— J'ai fait vérifier mes lignes, tout est O.K.

— Sauf que l'on ne peut rien contre le réseau Échelon, Hal.

— Je le sais, hélas.

— Ça pourrait aussi provenir des anti-stups.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— J'ai eu une discussion avec quelqu'un de chez eux, les *amici* étaient prévenus de mon arrivée.

— Merde. C'est ce que je craignais le plus. Laisse tout tomber et tire-toi, Striker.

— Négatif.

— Bon sang ! Tu tiens à déclencher une guerre dans l'Ohio ?

— Les cannibales pourraient bien la déclencher, cette guerre, sans que j'y sois pour quelque chose. Et pas seulement dans l'Ohio.

— Tu parles de quoi ?

— Ils entraînent des troupes.
— Quel genre de troupes ?
— Un peu de tout, apparemment. Ça pourrait ressembler à une préparation d'équipes de sabotage. Une sorte de melting-pot terroriste.
— Qu'est-ce qui te faire croire ça ?
— Tout ce que j'ai appris en débarquant ici coïncide avec cette idée. Il ne s'agit certainement pas de petites milices privées qui s'entraînent à tirer le dimanche sur des canettes de bière. Il y a autre chose, mais je n'ai pas le temps de t'en parler. Je voudrais que tu m'arranges une rencontre avec un flic local, un gars connu sous le pseudo de Mad Max.
— Je n'ai jamais entendu parler de ce gus.
— Renseigne-toi, Hal.
— Je vais voir ce que je peux faire. Sous quel nom dois-je t'annoncer ?

— Comme tu voudras.
— John Phoenix, par exemple ?
— Va pour John Phoenix.
— Bon, je...
— Attends. Il faudrait aussi que tu te renseignes au sujet d'un certain Phaéton 23.

Brognola ricana.
— On tourne un feuilleton, là-bas ?
— On dirait, oui. C'est une taupe de la D.E.A. Tuyaute-toi sans faire de vagues, c'est un cas épineux.
— Tu le soupçonnes de quoi ?
— De tout et de rien. Je comprendrai mieux quel rôle il joue quand tu m'auras informé sur lui.
— O.K., je te rappelle au plus vite.
— Dans une heure au plus tard, Hal.
— Vas-y doucement, conseilla le super-flic de Washington.
— Bien sûr, Hal, comme toujours, rétorqua Bolan avec un mince sourire carnassier.

Puis il coupa la communication et appela John Cassiopéa au Clarion Hôtel où il avait loué des chambres pour la nuit, lui fixa un rendez-vous. Ensuite, il lança le moteur de son véhicule, un coupé Camaro bleu nuit loué à l'aéroport.

Il n'était encore que 8 heures du matin. « Sniper » Jackson l'attendait au fond d'un café où ils eurent une conversation discrète.

— J'ai acheté le matériel, déclara l'ancien commando. Le gars me fait confiance, ça va coûter un peu plus de cinq mille dollars en cash, mais c'est de la bonne camelote. C'est planqué dans une camionnette que le gars m'a prêtée.

Bolan se fouilla, tendit discrètement une grosse liasse de billets verts que son compagnon glissa dans sa poche.

— Dix mille dollars. Tu gardes le reste, une partie pour tes frais, l'autre en prime. Il y en a autant pour Cass.

— C'était pas la peine, tu sais bien que je marche à fond avec toi, même s'il n'y a pas de fric à la clé.

— Ça va, vieux, on ne fait pas une guerre sans argent et j'ai une bonne réserve. Tu sais d'où ça vient...

Jackson savait. Chaque fois que l'Exécuteur en avait la possibilité, il dépouillait les *amici* pour subventionner sa guerre personnelle.

— Je t'ai dit que je connais bien ce gars. Il m'a refilé un renseignement intéressant. Depuis quelque temps, son chiffre d'affaires a grimpé en flèche. Un gus vient régulièrement lui acheter ce genre de matériel, surtout des P-M et des explosifs, le tout en grosses quantités. La première commande portait sur une cinquantaine d'automatiques, des Beretta et des CZ. Ensuite, une autre de cent trente H & K à silencieux incorporé, et ainsi de suite. Il a failli ne pas pouvoir assurer la demande. C'est à croire qu'une véritable armée est en train de se monter quelque part.

— D'où provient son stock ? demanda Bolan, méfiant.

— Cette fois, c'est un de ses copains de New York qui a mis la main sur une cargaison d'armes et de munitions que la C.I.A. expédiait en douce en Irak. C'était destiné aux Kurdes pour monter des attentats contre le gouvernement irakien. Les caisses étaient en attente sur les docks, une occasion trop belle pour être négligée.

Le grand Noir eut un petit rire avant de continuer :

— C'est pas tout... Vu l'importance de ces commandes, il a voulu savoir où ça allait. Il a fait suivre la marchandise par un de ses potes et il a appris un drôle de truc. Sur la route d'Hamilton, les caisses ont été débarquées et transférées dans un camion militaire qui s'est ensuite rendu dans un entrepôt à Sugar Valley, au nord de Camden, une sorte de camp entouré de grillage avec des gardes habillés comme des troufions. Mais il n'a pas pu en apprendre davantage, ça lui semblait dangereux d'aller plus loin. Bizarre, quand même, que l'armée achète du matériel au noir !... Ça me fait penser à ce camp paramilitaire dont on nous a parlé.

— Ton Phaéton ?

— Oui. Dommage qu'il n'ait pas voulu s'étendre sur le sujet.

Jackson laissa passer quelques secondes avant de demander :

— Quel est le programme, Striker ?

— J'attends une réponse de Washington. J'espère qu'un certain flic va nous permettre de voir plus clair dans ce marécage.

— Mad Max ?

Bolan acquiesça d'un hochement de tête.

— À ta place, je ferais quand même gaffe. C'est avant tout un flic. Et ça fait quelques années que Cass et moi ne l'avons pas revu. Je me suis

même demandé si ce n'était pas lui qui l'aurait balancé aux *amici*.

— On ne va pas tarder à le savoir, dit Bolan sombrement.

CHAPITRE IX

À 8 h 45, l'Exécuteur reçut un coup de fil de Frank Vitali, du département fédéral 127.

— Hal m'a demandé de te rappeler. Au sujet de Max, c'est arrangé, tu peux le joindre sur son portable, sous le nom prévu. Je te file le numéro.

L'Exécuteur nota les dix chiffres puis questionna :

— Et l'autre ?

Il voulait parler de Phaéton 23.

— Ça n'a pas été facile, mais on a eu des informations par le sommet de la pyramide. C'est bien un agent des stupés sous couverture, mais il a un problème. Personne ne peut donner cher de sa peau.

— Il est grillé ?

— Apparemment, non, ce n'est pas là que se situe le problème. Cliniquement, il lui reste un an à vivre au maximum. Une infection tumorale irréversible.

— Quelle est sa cote de sûreté ?

— Avant qu'on connaisse sa maladie, elle était bonne, sans plus. On n'a jamais un vrai contrôle sur ces gars qui passent le plus clair de leur temps dans le Milieu.

— Tu es pourtant passé par là sans jamais te laisser bouffer.

Bolan rappelait à Frank Vitali son passé de taupe fédérale au sein de la *Commissione* à New York. Mais Vitali était d'une autre trempe.

— J'ai quand même failli y laisser plus que des plumes, ricana ce dernier. Et je n'étais pas atteint d'une tumeur au cerveau.

— Autrement dit, le bonhomme pourrait avoir choisi de profiter au maximum de l'année qui lui reste ?

— C'est ce que je pense. Il y a eu un peu trop de failles dans ses rapports, ces derniers temps. Mais on n'a aucune certitude.

— Un malade ou une planche pourrie.

— Tu as résumé. Qu'est-ce que tu as l'intention de faire avec ce gus ? Suppose que ce soit bien lui la mouche à merde...

Bolan eut un rire bref.

— On peut lui faire renifler autre chose.

— Je vois... Heu, Hal dit que tu dois faire attention où tu mets les pieds, Striker. D'après des informations toutes fraîches, il y a des pontes de la politiques mouillés jusqu'au nez dans de grosses affaires, là-bas.

— Je l'avais compris.

— Une précision... Ce qui se passe pourrait être en relation avec la sécurité extérieure. Presque tous nos porte-avions croisent actuellement en Méditerranée et des troupes nombreuses sont en alerte dans ces secteurs.

— Il n'y a rien de nouveau. Dis à Hal qu'il ne se fasse pas de mouron, je ne vais pas m'éterniser dans le coin. *Ciao*, Frank.

Bolan raccrocha et regarda ses amis. Cassiopée était assis au pied du lit de la chambre d'hôtel et Teddy Jackson avait posé une fesse sur l'accoudoir d'un fauteuil. En quelques mots, il leur résuma les informations communiquées par l'agent fédéral et Cass hocha la tête :

— Si la situation locale est aussi pourrie, je ne vois pas ce qu'on va pouvoir y faire.

— Tout dépend de la manière dont les cannibales sont structurés. C'est au cerveau qu'il va falloir viser et j'ai l'impression qu'il n'est pas hors de portée.

— Tu l'as dit toi-même, c'est une hydre. Il y a plusieurs têtes à faire sauter.

À travers la fenêtre, l'Exécuteur porta son attention sur l'avenue en contrebas.

— Elles sauteront, Teddy, rétorqua-t-il. Notre avantage est la mobilité alors que ces gens sont trop enracinés dans leur territoire. En plus de ça, ils ont tendance à croire à leur invulnérabilité, ils se sentent forts et protégés, aussi bien par la politique que par la puissance de leur fric. Et je ne crois pas que nous ayons beaucoup de mal à les trouver.

Les yeux braqués sur la chaussée, il examinait les mouvements de véhicules, se concentrant sur les changements qui pouvaient intervenir, et son visage se figea soudain.

— C'est eux qui nous ont trouvés, gronda-t-il, les mâchoires soudées.

D'un même élan, ses deux compagnons s'approchèrent de la baie. Après un bref temps d'observation, Jackson s'exclama :

— Ces deux bagnoles n'étaient pas là à mon dernier contrôle.

Du côté opposé de l'avenue, deux longs véhicules sombres stationnaient, l'un en double file, l'autre dans un emplacement réservé aux autobus.

— C'est bourré de types là-dedans ! Au moins six dans chaque bagnole.

Bolan ramassa sur un guéridon une paire de mini-jumelles qu'il plaça devant ses yeux pour plonger à l'intérieur des imposantes

carrosseries, inspecta ensuite la file de voitures en arrêt dont la plupart étaient inoccupées.

Plus haut dans l'avenue, une imposante Oldsmobile gris métallisé glissait au milieu du flot d'autres véhicules, ralentissait en parvenant à hauteur de l'hôtel. À côté du conducteur, un homme parlait dans une radio. Le même manège s'accomplissait à l'intérieur des voitures en stationnement.

— Deux Buick, une Caddie et une Oldsmobile, commenta Jackson. Ça fait au moins quinze buteurs.

Une ombre de sourire se dessina sur les lèvres de Bolan.

— Comptes-en quatre ou cinq de plus dans la caisse qui vient de prendre position au carrefour. Une Econoline beige.

— Ouais. T'as raison, ils ont une antenne HF sur le toit... C'est un débarquement !

— Ils veulent refaire Fort Alamo, plaisanta Cassiopéa. Ils ont dû lancer un maximum d'équipes pour ratisser tous les hôtels de la ville. Ça signifie sans doute une bonne centaine de gars.

Bolan resta silencieux, réfléchissant froidement tout en surveillant les deux occupants visibles sur la banquette avant de l'Econoline. Ceux-ci s'affairaient à assembler deux cylindres noirs dont l'un était terminé par un boîtier rectangulaire d'où partaient ce qui semblait être des fils électriques.

— Ils montent un IRAS, commenta-t-il.

— Un quoi ? fit Jackson.

— Un canon acoustique à infrarouges. Dès qu'ils auront braqué ce truc sur notre fenêtre, ils entendront le moindre chuchotement dans la pièce.

— Merde ! jeta Jackson. Ils sont mieux équipés que les barbouzes de la C.I.A.

Aussitôt après avoir aperçu les premiers véhicules de la mafia, Bolan s'en était voulu d'avoir accepté la présence de ses amis dans sa proximité. Le seul fait de les exposer au danger de sa guerre personnelle le faisait frémir. Ce qu'il venait de comprendre, pourtant, lui ôtait ses appréhensions. L'engagement ne serait pas immédiat. Les chasseurs de scalps, d'évidence, avaient « logé » leur cible, mais ils tenaient à confirmer leurs informations avant d'investir les lieux et verrouiller la situation. L'Exécuteur bénéficiait donc d'un court répit.

En contrebas, un homme venait de sortir de l'hôtel. D'une allure ostensiblement dégagée, il traversa l'avenue en louvoyant entre les véhicules en mouvement, pénétra dans la Cadillac de tête. Celui-là était allé aux renseignements. Une dizaine de secondes plus tard, une portière s'ouvrit de nouveau, libérant deux individus en costumes clairs qui s'avancèrent rapidement vers l'hôtel, jetant autour d'eux des regards méfiants.

Entre-temps, l'Oldsmobile avait disparu du champ visuel. Bolan vérifia le chargement de son Beretta au bout duquel il verrouilla un silencieux, replaça l'arme dans son holster d'épaule et passa une veste.

— On va jouer la partie en souplesse, grogna-t-il. Cass, surveille l'Econoline et avertis-nous dès qu'ils braqueront leur bidule par ici.

Il désigna le poste téléphonique à la tête du lit.

— Sniper, tu décrocheras à la première sonnerie et tu éviteras d'être discret.

— Un coup d'intox ?

— Oui. Sois suffisamment explicite. Compte ensuite soixante secondes avant de descendre avec Cass. Vous prendrez l'impala, direction Hooven par les berges. Ne forcez pas l'allure, j'ai besoin d'un délai. Dernier point : dans le vide-poches, vous trouverez un transmetteur, branchez-le en écoute permanente. O.K. ?

— O.K. Ensuite ?

— On va leur faire une boîte.

— Comme à Philadelphie ?

— C'est ça, comme à Philadelphie.

Bolan avait déjà la main sur la poignée de la porte. Il enregistra le mouvement de Cassiopée qui mimait la mise en position opérationnelle du canon acoustique, depuis l'Econoline. Après leur avoir adressé un clin d'œil, il quitta silencieusement la chambre et s'avança dans le couloir.

Un peu plus loin, une porte était ouverte, dans l'attente qu'on y fasse le ménage. Il s'y introduisit à l'instant où l'ascenseur s'arrêtait à l'étage et perçut le chuintement des portes à glissières. Puis des pas ouatés sur la moquette annoncèrent une présence en approche. Il attendit que l'arrivant ait dépassé son niveau pour entrebâiller le battant, vit une silhouette massive s'engager dans la galerie jusqu'à son extrémité.

Il eut un mince sourire. L'hôtel était en état de siège. La technique habituelle des mafieux : un observateur à l'étage, un second dans le hall de la réception, en bas, puis une équipe de porte-flingues en attente devant la façade principale et une autre par l'arrière. Un verrouillage technique. Le premier type qu'il avait vu quitter l'hôtel était manifestement venu en repérage.

Refermant la porte, il appela la réception de l'hôtel sur son portable, demanda la chambre 226 et n'eut qu'un bref moment d'attente avant que la voix de Jackson se manifeste.

— C'est moi, dit Bolan. Ted est avec toi ?...

— Ça fait un bout de temps qu'on attend, ricana le grand Noir.

— Rappliquez immédiatement.

— T'as eu le renseignement ?

— Sans problème.

— Alors, c'est dans la poche ?

- Un peu, ouais.
 - Où es-tu, Bo... heu, Malloy ?
 - Au point convenu. Tu y es ?
 - On commençait à plus y croire. Attends...
- Bolan l'entendit lancer dans la chambre :
- C'est lui. Il nous demande de le retrouver là-bas.
- Cassiopéa donna la réplique :
- Dis-lui qu'on y sera dans moins d'une demi-heure.
- Jackson transmit puis ajouta :
- O.K. Ici, tout est calme. On décroche et on arrive.
 - *Ciao !* grommela Bolan en raccrochant.

Il alla entrebâiller la porte, juste à temps pour apercevoir la silhouette massive du gorille disparaissant dans l'ascenseur au bout du couloir. Le type allait faire son rapport.

Cinq secondes plus tard, il empruntait l'escalier de service et dévalait deux étages en souplesse. Au rez-de-chaussée, au lieu de se diriger vers le hall de la réception, il s'enfonça dans un corridor de service qui l'amena dans une buanderie donnant sur la cour intérieure de l'hôtel.

Il ne s'était pas trompé dans ses estimations. Une première arrière-garde bloquait l'issue. L'homme était adossé contre un pan de mur et fumait nonchalamment un cigarillo. À travers un store vénitien masquant une porte-fenêtre, Bolan pouvait distinguer la crosse de l'automatique dépassant de sa veste. Ouvrant naturellement le battant, il fit deux pas dans la cour à la rencontre de la sentinelle qui le regarda d'abord d'un air détaché avant de froncer brusquement les sourcils et de projeter sa main vers son arme.

Le Beretta émit une petite toux sèche et le front du *mobster* s'agrémenta d'un coup d'une vilaine fleur pourpre.

Bolan arriva à temps près du corps sans vie pour le repousser entre deux poubelles, continua d'avancer sous un grand corridor débouchant dans un porche sombre, et s'immobilisa le long d'une rangée de boîtes aux lettres.

Patientant, il aperçut finalement un second guetteur qui déambulait en un va-et-vient faussement décontracté sur le trottoir. Quelques pas de côté amenèrent le Guerrier contre la grande porte cochère dont un battant était ouvert sur la rue. Il frappa à deux reprises. Il ne fallut que quelques secondes avant qu'une grosse tête brune apparaisse prudemment dans le chambranle du porche, écarquillant les yeux pour scruter la pénombre. La main gauche de Bolan jaillit tel un éclair, se crispa sur une tignasse épaisse qu'il tira à lui en même temps qu'il caressait la détente du Beretta. Un flot de sang jaillit de la face épaisse tandis que l'Exécuteur continuait de tirer le gorille à l'intérieur du porche, déposant ensuite son cadavre derrière un container à ordures.

Un apprentis bordait la cour sur la gauche. Il l'escalada facilement,

longea une corniche qui lui donna accès à une seconde cour desservant l'immeuble voisin. De là, il longea un couloir qui l'amena à une autre porte cochère semblable à celle de l'hôtel, dont il n'eut qu'à pousser un battant pour se retrouver dans la rue. Un faible temps d'observation lui suffit. Moteur au ralenti, une grosse Ford grise était immobilisée à moins de vingt mètres, à cheval sur le trottoir et capot pointé dans la direction opposée. Un homme de forte carrure se tenait au volant.

D'une démarche décontractée, l'Exécuteur traversa la chaussée, se mêla aux passants et longea le trottoir. Les *amici* péchaient par excès de confiance. Ils étaient nombreux et se sentaient forts, comptant visiblement les uns sur les autres pour assurer leur sécurité mutuelle.

Sans modifier l'expression de son visage, l'Exécuteur s'approcha de la Ford, ouvrit la portière arrière et se laissa naturellement tomber sur la banquette. L'occupant n'avait pas bronché. La tête penchée, il écoutait attentivement des consignes distillées à travers un talkie-walkie :

— Ouvrez l'œil, ils ne devraient pas tarder à descendre...

Puis il grogna, sans même jeter un regard derrière lui :

— Qu'est-ce que tu fous, Gio ? On t'avait dit de rester en place.

— ... et la voiture 4 suivra en couverture, continuait de nasiller la radio. Personne ne bouge avant le signal. Accusez réception.

— Bien compris pour voiture 4, fit l'homme au volant.

Subitement, Bolan vit son regard se lever dans le rétroviseur. Deux yeux se fixèrent sur lui avec ahurissement et l'homme sursauta en plongeant la main dans l'échancrure de son blouson.

Bolan lui expédia deux balles silencieuses dans le dos à travers l'épaisseur du siège et son corps s'inclina doucement, tandis que des passants poursuivaient leur chemin sur le trottoir, sans la moindre conscience de ce qui venait de se passer.

Enjambant le dossier, l'Exécuteur repoussa le conducteur sur la place passager, tassant ensuite son corps sous le tableau de bord, puis il engagea doucement la grosse Ford sur la chaussée, priant le dieu de la guerre pour que ses deux amis aient eu autant de chance que lui.

CHAPITRE X

Cassiopéa et Jackson avaient quitté sans problème la chambre 226 et s'éloignaient en direction de l'ascenseur. Une fois dans la cabine, Jackson chuchota :

— T'as une idée de ce que magouille Striker ?

— Un renversement de situation. On file gentiment, et il suivra la meute lancée à nos basques. Tu peux lui faire confiance. Rappelle-toi comment il a manœuvré les équipes de pourris à Philly.

— Oui, c'était un sacré carrousel. Seulement, nous étions six à l'épauler. Et Cincinnati, ce n'est pas exactement le même terrain. Suppose qu'en arrivant en bas, ces gus nous flinguent purement et simplement ?

— Arrête tes conneries, Jackson, ne nous porte pas la poisse !

La cabine stoppa. Les portes coulissantes s'ouvrirent sur la réception. Des touristes circulaient dans le vestibule, une femme seule discutait avec le concierge, debout à côté de ses bagages. Assis derrière un guéridon, un homme qui paraissait plongé dans la lecture d'un quotidien leur coula un regard appuyé et ils le virent manipuler quelque chose dans la poche de sa veste.

— Radio H.F., murmura Cassiopéa. Il transmet notre passage.

Dehors, ils virent les deux Buick toujours en stationnement illégal de l'autre côté de l'avenue, puis la Caddie occupant un emplacement prévu pour les taxis, et ils marchèrent tranquillement jusqu'à la Chevrolet Impala parquée sur l'aire de stationnement de l'hôtel. Cassiopéa vérifia que les morceaux de scotch adhésif qu'il avait fixés en bas des portières étaient toujours en place et s'installa au volant tandis que son compagnon s'asseyait à côté de lui.

— Ça a l'air de se passer comme prévu, commenta Cassiopéa.

Jackson grogna :

— C'est un peu trop facile. À leur place, j'aurais piégé cette voiture avec un bon paquet d'explosif et boum ! On serait en train de jouer de la harpe dans la stratosphère.

— En nous cartonnant, ils ne feraient que cisailer la piste. S'ils ont correctement capté ce qu'on a raconté dans la piaule, ils pensent que

nous allons les mener tout droit à leur ennemi numéro Un.

— Et si leur connerie électronique n'avait pas fonctionné ?

— Pour ça, tu peux leur faire confiance, répondit Cassiopéa en lançant le moteur de l'impala. Branche le transeiver sur écoute, on ne devrait plus tarder à avoir des nouvelles.

Embrayant, il sortit du parking de l'hôtel et s'orienta pour rejoindre River Road.

Moins d'une minute plus tard, un étrange convoi progressait le long de la berge de l'Ohio. Les deux Buick roulaient à une distance d'une cinquantaine de mètres entre elles, laissant à l'impala une avance équivalente, et la Caddie venait en arrière-garde. La circulation était relativement dense, mais le flot de véhicules s'écoulait sans heurts.

L'Exécuteur venait d'arrêter la Ford piquée à la mafia sur le parking d'un petit supermarché, contre un 4 x 4 Cherokee à la peinture défraîchie. Le véhicule abritait le stock d'armes acheté clandestinement par Jackson. Son copain n'avait pas lésiné, il y avait là de quoi armer tout un commando.

Il déverrouilla le portillon arrière et entreprit d'en transborder le contenu dans le coffre de la Ford, ne conservant dans la cabine qu'un fusil d'assaut Heckler & Koch à silencieux incorporé, avec plusieurs chargeurs, et trois grenades offensives. Posant le tout sur le siège passager qu'il recouvrit d'un plaid, il redémarra, empruntant une route parallèle à River Road.

La fonction chrono qu'il avait déclenchée sur sa montre à quartz indiquait un peu plus de sept minutes depuis son appel téléphonique.

Alors qu'il rejoignait la berge, le talkie-walkie des *amici* émit un appel :

— Voiture 4 !

— Ouais ! répondit-il laconiquement, imitant la voix traînante du défunt conducteur.

— Qu'est-ce que tu branles, merde ! Ça fait trois minutes qu'on te relance !

— On a eu des parasites, y a un groupe-compresseur en marche dans la rue.

— Oui, bon, éructa la radio, récupère les gars en planque et amenez-vous, on est sur River Road derrière les deux connards.

— À quelle hauteur ?

— On vient de dépasser Anderson Ferry. Reste derrière la Caddie de Johnny.

— O.K, O.K.

Quelques secondes plus tard, la même voix lança :

— Voiture 2, vous les avez toujours en vue ?

Une réponse filtra de la radio :

— Pas de problème ! On laisse quelques bagnoles devant nous pour

faire écran.

— Faites gaffe de pas les paumer !

— T'inquiète pas, on tient à palper la prime.

Bolan estima qu'il n'était plus qu'à sept ou huit cents mètres du convoi. Il accéléra pour réduire l'écart, dépassant rapidement les files de véhicules.

La Cadillac en arrière-garde apparut moins d'une minute plus tard dans son champ de vision. Elle venait de doubler deux autres voitures pour se rapprocher des deux Buick. Saisissant son mini-transceiver, l'Exécuteur enfonça la touche d'émission. La fréquence était cryptée.

— Cass !

La réponse lui arriva immédiatement :

— Content de t'entendre, Striker ! Ça va pour toi ?

— Ça roule. Vous traînez trois « colle-aux-fesses » et je suis juste derrière.

— On a déjà repéré deux Buick qui jouent à saute-mouton.

— Continuez comme ça et *stand-by* radio jusqu'à ce que je rappelle.

— *Roger !*

La circulation était devenue plus fluide et plus rapide. Bolan avait choisi cet axe routier qu'il connaissait suffisamment pour entreprendre l'exécution d'un plan bâti au pied levé. Il avait parcouru près de quinze kilomètres depuis le début de la chasse quand la radio de la mafia crachota un nouveau message :

— Voiture 3, ralentissez, on vous remplace.

— Banco ! renvoya une voix grinçante.

— La 4, vous suivez ?

— Ouais, ouais ! On est là, grogna Bolan qui s'empara ensuite du second transceiver. Cass ! appela-t-il.

— Je t'écoute, renvoya le fils de mormons.

— Ça va être pour bientôt. Encore deux, trois kilomètres et tu verras l'embranchement pour Clayton.

— *Roger*. On le prend ?

— Affirmatif. Poursuivez et attendez mon appel.

Trois minutes s'écoulèrent encore avant que l'Exécuteur aperçoive lui-même l'embranchement signalé à ses amis. Il s'y engagea, ne doutant pas un instant que les trois caisses mafieuses avaient suivi le train. La chaussée était de mauvaise qualité, avec des trous et des bosses, et, d'évidence, le convoi avait dû ralentir malgré le peu de véhicules en mouvement sur cette route secondaire.

L'accrochage était proche. Quelques instants plus tard, il aperçut le coffre arrière de la Buick qui avait permuté avec la Cadillac. Après avoir abaissé sa vitre, il se brancha sur la fréquence des *amici*, lança d'un ton écœuré :

— Ici la 4. Où est-ce qu'on va sur cette route pourrie ?

La même voix sèche crépita :

— Ferme ta gueule, Ted ! Dis-moi plutôt où tu es.

— J'arrive juste derrière.

— Bon, tu vas remplacer la 3 et ensuite tu serreras sur nous. T'as pigé ?

— Ouais, pas de problème.

— Les deux connards ont un peu trop vu nos calandres. La 2 et la 3, faites gaffe, j'ai l'impression qu'ils nous ont repérés.

— Compris, on assure !

Un petit rictus déforma les lèvres de Bolan tandis qu'il se rapprochait de la Buick fermant le convoi. À plus de quatre cents mètres au-delà, la Cadillac filait bon train sur une ligne droite, ralentissant ensuite pour aborder une courbe qui l'absorba rapidement.

Se collant derrière le coffre massif, il donna deux petits coups de Klaxon, déboîtant aussitôt et forçant le passage par la droite. Le talkie-walkie posé sur le siège cracha aussitôt :

— Merde ! Qu'est-ce que tu fous, Ted ?

Une grenade dégoupillée serrée entre ses cuisses, l'Exécuteur donna encore un petit coup d'accélérateur pour se placer en parallèle avec la Buick dont les vitres latérales étaient baissées, laissant voir les six hommes entassés dans l'habitacle. Le passager avant s'égosillait dans sa radio :

— Putain, mais t'es con ou quoi ?

Subitement, il se figea. Les yeux exorbités, il ouvrit la bouche pour pousser un cri tout en cherchant son arme. Un coup de volant sec positionna les deux véhicules caisse contre caisse et, sous le choc, le flingue lui échappa des mains.

Froidement, Bolan saisit la grenade dont la cuillère se releva en claquant, puis il laissa filer deux secondes tandis que l'affolement succédait brutalement à la stupeur à l'intérieur de la Buick. Au bout de trois secondes, l'engin de mort atterrit brutalement sur les genoux du passager avant, rebondit et se perdit sur le plancher du véhicule alors que l'Exécuteur enfonçait l'accélérateur pour se dégager.

Il s'était à peine éloigné d'une dizaine de mètres quand une explosion fracassante retentit derrière lui. Le rétroviseur lui renvoya l'image d'un amas de tôles difformes tanguant sur l'asphalte pour finalement se planter dans le talus en bordure de route. Ensuite, une deuxième explosion plus sourde annonça que les flammes avaient atteint le réservoir d'essence.

Il longeait un bois de pins dont une partie était en coupe. Les occupants de la Cadillac devaient avoir également entendu la double déflagration, bien qu'ils fussent encore hors de portée visuelle. Bolan prit les devants :

— Ici voiture 4. Vous avez entendu ?

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea une voix inquiète.
— Des mecs font sauter des souches d'arbres.
— Bon, Où en es-tu ?
— Pas loin de vous, on vient de doubler la 3. Hé ! Ça ne vous paraît pas bizarre ?

— Quoi ?
— On dirait qu'ils nous jouent du violon.
— Pourquoi tu dis ça ?
— Ce n'est pas possible qu'ils ne nous aient pas repérés.
— T'as peut-être raison.
— Je crois qu'on ferait bien de serrer.
— D'accord, passe devant, Ted. Dis-moi, je vous vois pas dans le rétro, Gio et Tony sont avec toi ?

Bolan ricana :

— « — T'es con, renvoya l'autre sur le même ton. Alors, tu nous doubles, oui ou merde ?

— Oui, mais laisse-moi un peu de place sur cette putain de route, fit l'Exécuteur en accélérant.

Ils n'avaient pas croisé ni doublé le moindre véhicule étranger depuis plus de cinq minutes et Bolan calcula que le moment était venu de passer à la phase finale.

Il allait appeler l'impala lorsque la voix de Jackson retentit dans la radio :

— Nous ne sommes plus très loin de Clayton. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On va tirer le rideau, répondit-il. Ils commencent à renâcler. Comment ça se présente devant vous ?

— On traverse un bois. Une route pas très large avec des virages et quelques rares portions droites.

— Ça ira. Prenez un max de distance et stoppez après une courbe. Giclez tout de suite et planquez-vous. O.K. ?

— O.K. On pourra faire un tir de barrage.

— Négatif ! cracha l'Exécuteur. Je vous veux au sol et pas dans ma ligne de tir.

Après un court silence, il entendit la voix de Cassiopéa :

— D'accord, Striker. On se tiendra pénards.

— Donnez-moi un top quand vous commencerez la manip.

— *Roger !* On termine une ligne droite, ça va être pour bientôt.

La radio se tut. La Cadillac n'était plus qu'à une centaine de mètres devant la Ford et se serrait sur la droite pour libérer un passage. L'affaire se présentait plutôt bien.

À la sortie d'un virage, Bolan aperçut la seconde Buick à environ cinquante mètres devant la Caddie, roulant à moins de 100 km/h, mais l'impala n'apparaissait plus dans la longue ligne droite qui s'étalait devant le convoi.

— On y est presque ! fit Cassiopéa à travers le transceiver. Virage à cinquante mètres. Dix... Neuf...

L'Exécuteur raccourcit encore la distance et déboîta comme s'il s'apprêtait à dépasser la Cadillac.

— Trois... Deux... Attention... Top !

Un crissement de pneus jaillit du petit transmetteur. Puis :

— Banco ! À toi de jouer...

Bolan entama un second compte à rebours tandis que le sang puisait plus vite et plus fort à ses tempes. Il n'était plus qu'à quelques secondes du dernier virage, à moins de vingt mètres de la Caddie, quand une voix jaillit nerveusement du talkie-walkie :

— Putain de merde ! Qu'est-ce qu'ils...

Puis la voix précipitée se tut, faisant place à un hurlement de pneus, tandis que la Cadillac freinait brutalement à son tour, tanguant dangereusement sur la chaussée. En sortie de virage, l'Exécuteur engloba en une fraction de seconde la scène qui s'accomplissait à une allure démentielle. Le chauffeur de la Buick avait dû freiner à mort pour éviter de percuter de plein fouet la grosse Impala arrêtée en travers de la route et le véhicule s'était planté contre un énorme tronc d'arbre après avoir violemment dérapé.

CHAPITRE XI

La Caddie avait réussi à stopper de justesse, deux de ses roues mordant l'accotement et, déjà, plusieurs *soldati* en jaillissaient dans un concert de vociférations, brandissant leurs armes. Deux gorilles s'extirpaient aussi de la Buick, encore sonnés par l'impact contre le tronc d'arbre.

Bolan immobilisa la Ford une quinzaine de mètres derrière la Caddie, mit pied à terre, le H & K à la hanche, alors que des coups de feu commençaient à claquer. Il vit deux flingueurs tirer nerveusement en direction de l'impala, répondant à des détonations qui semblaient provenir des sous-bois. Trois autres tentaient de se déployer et quatre encore se repliaient vers la Ford, jetant des regards paniqués derrière eux.

Froidement, Bolan les abattit d'une rafale chuintante, leur lâchant la moitié du chargeur de 9 mm Parabellum, puis se déplaça de quelques mètres pour englober le champ de bataille, se dissimulant à moitié contre un arbre. Des coups de feu claquaient de toutes parts, tirés avec précipitation sur des cibles hypothétiques. Un mafieux s'effondra près de la Buick, atteint par un projectile tiré depuis le couvert de la forêt.

Une seconde rafale du H & K découpa en pointillés trois autres buteurs qui refluaient vers l'Exécuteur ; le reste du chargeur crépita aux pieds du seul mafioso encore debout et qui largua son arme, levant immédiatement les bras au-dessus de sa tête.

Le silence s'était brutalement appesanti sur les lieux et une odeur piquante de poudre brûlée contaminait l'air.

Une silhouette se démasqua prudemment du sous-bois, s'avança jusqu'à la chaussée tachée de traînées sanglantes. Une autre apparut, à l'opposé de la route. Cassiopée et Jackson s'immobilisèrent, tenant chacun un pistolet à bout de bras.

— Ça va comme ça ! leur dit sèchement Bolan en plaçant un nouveau chargeur sous la culasse du fusil d'assaut.

Puis, fixant le rescapé :

— Garde la position, tu vivras encore un peu.

Le *soldato*, d'évidence, n'avait pas envie de mourir. Le P-M qu'il avait

précipitamment lâché était tombé presque à ses pieds et il s'en écarta ostensiblement.

— On devrait peut-être se casser d'ici, suggéra Jackson.

Bolan lui adressa un regard furieux et il baissa les yeux, gêné. Le prisonnier demeurait immobile, les mains jointes sur la tête. Il pouvait avoir vingt-cinq, vingt-sept ans et déjà de nombreuses saloperies à son actif.

— Tu as un nom ?

— Oui. Vince...

— Vince comment ?

— Ragazzo.

— Bon, recule, va t'asseoir dans la Caddie. Surveille-le, Cass.

L'homme obtempéra, poussé dans le dos par Cassiopéa, pendant que Bolan manœuvrait la Ford pour la placer tout contre l'impala. Aidé de Jackson, il transborda son armement, puis le grand Black déclara :

— Si tu as quelque chose à nous reprocher, crache le morceau, Striker. Ça fait chier que tu fasses la gueule.

Bolan le regarda froidement.

— Je vous avais dit de planquer vos fesses, pas de jouer les kamikazes.

— On voulait juste avoir un rôle dans la partie. Merde ! On a quand même dézingué deux de ces ordures...

— Mais vous étiez dans ma ligne de feu. Tu comprends ce que ça veut dire ?

Jackson baissa les yeux.

— Ouais, je m'en suis rendu compte trop tard. C'est vrai qu'on est plus tellement entraînés.

— L'objectif numéro un, c'est de rester en vie.

— O.K., l'ami. On évitera de jouer les cow-boys. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Embarque dans la Ford avec Cass et filez-moi le train, répliqua Bolan.

Lui-même prit place au volant de l'impala dont il lança le moteur, démarra aussitôt, conduisant le véhicule de location dans l'axe de Clayton. Il ne franchit pourtant pas le village, bifurqua quelques kilomètres avant, dans un chemin de terre qui remontait vers le nord.

Un quart d'heure plus tard, les deux voitures franchissaient la Highway 74 et roulaient en direction de New Baltimore sur une petite route bordée de prairies. Enfin, l'Exécuteur vira dans un chemin forestier et stoppa l'impala dans une clairière.

Le mafioso fut poussé hors de la Cadillac. Il n'en menait pas large, s'imaginant d'évidence que son trajet allait se terminer de façon définitive dans ce coin invisible depuis la route. C'était d'ailleurs le sort que réservaient habituellement les *amici* à ceux qui avaient manqué ou

trahi. Une balade sans retour.

Bolan ne fit rien pour détromper la petite gouape au visage en lame de couteau et au regard vicieux. S'appuyant contre le capot-moteur de l'impala, il saisit à deux mains l'énorme AutoMag .44 qui parut hypnotiser le mafioso.

— Le moment est venu, lui dit-il d'une voix glacée.

L'autre tressaillit. Son teint était cireux et ses lèvres tremblaient.

— On pourrait peut-être s'arranger, lâcha-t-il d'une voix rauque.

— Je ne m'arrange jamais avec les types de ton espèce, Vince. Je les liquide.

— Putain ! Je ne faisais qu'obéir aux ordres.

— De qui ?

— Geo Vizzi. C'est lui qui dirigeait les opérations, dans la Caddie. Moi, j'étais dans la seconde Buick.

— Qui est le grand boss ?

— J'en sais rien. Moi, vous savez, je suis rien qu'un pion de merde, je fais simplement ce qu'on me dit.

La crosse de l'AutoMag décrivit un arc de cercle fulgurant et le heurta à la mâchoire d'où gicla instantanément un peu de sang.

— Dis adieu à ta cervelle, cracha Bolan en lui plaçant le museau du monstrueux automatique contre le front.

Très vite, la réponse jaillit des lèvres sèches :

— Vito... Vito Arrighi ! C'est lui qui donne les ordres à tout le monde, même à Geo.

— Tu es sûr ?

— J'vous jure que c'est vrai, Bo... Bolan ! Dans ma situation, j'ai pas vraiment envie de vous raconter des bobards.

— Ça correspond, intervint Teddy Jackson. Vito Arrighi est le principal lieutenant de LaRocca.

— Le vieux Nick LaRocca ?

— Oui.

Le regard de Bolan devint encore plus froid.

— Dis-moi, Vince, quelles sont les relations de LaRocca avec Walter Davis ?

— Davis ? J'ai jamais entendu parler de ce mec...

— Dommage pour toi.

Le canon de l'AutoMag revint se plaquer sur la joue du mafioso qui sursauta et sembla se rapetisser.

— D'accord, gémit-il. Il y a un bruit qui court à son sujet, c'est une combine importante. Je crois bien que c'est politique, mais j'en sais pas plus. J'ai entendu dire que Davis, ce n'est pas son vrai nom et qu'il fait partie d'un service secret de Tel-Aviv.

— Siegelbaum, ça te dit quelque chose ?

— Vaguement. Oui, je crois que c'est ce que j'ai entendu.

— Où le trouve-t-on ?

Vince Ragazzo émit un soupir saccadé en louchant sur l'énorme automatique collé contre sa joue et répondit tout d'un bloc :

— Il crèche pour l'instant dans une espèce de blockhaus sur les *banks*.

— Un blockhaus ?

— Enfin... Paraît que ça y ressemble, mais qu'à l'intérieur ce serait plutôt un palace, avec des putes de luxe, des larbins et des gardes du corps. Geo dit souvent que ça lui fait mal au cœur de savoir que ce connard se prélassé comme ça, alors qu'on nous envoie faire la sale besogne.

— Les berges, hein ? Essaie de préciser.

— C'est pas loin de la frontière avec le Kentucky et l'Indiana.

— Ça pourrait être près de Greendale, intervint Jackson. Il y a là-bas plusieurs baraques qui ont été rachetées l'année dernière par LaRocca, en sous-main, bien sûr.

Le mafioso respira un grand coup quand le canon de l'AutoMag se décolla de sa peau, y laissant une marque rouge.

— Bon, qu'est-ce que vous allez faire de moi, maintenant ? J'ai été coopératif, non ?

Au début de l'interrogatoire, Bolan ne pensait pas que le petit buteur en connaissait autant. Il avait de bonnes oreilles et savait s'en servir.

— Tu vas l'être un peu plus, lui dit-il. Où est le Q.G. de LaRocca ?

— Hé, merde ! Ne me demandez pas ça. Nick ne me le pardonnera jamais et...

— Ne me parle pas de *l'Omerta*. Pour toi, c'est dépassé.

— Pas pour Nick. Il bosse avec les vieilles méthodes. S'il apprend que je me suis déboutonné à son sujet, je suis mort.

— Tu préfères y passer tout de suite ?

De nouveau, l'énorme flingue s'appuya douloureusement sur la joue tuméfiée :

— Dommage pour toi, Vince, je n'aime pas me répéter. Tu as cinq secondes. Tu parles et je te fabrique une excuse que LaRocca saura comprendre. Au-delà, tu n'existes plus. Quatre... Trois...

— Non !..., s'écria le mafioso au bord de l'asphyxie. Bon Dieu, j'ai pas envie de crever, et puis... merde !... Vous pouvez retirer ce calibre ?

— Quand tu auras vidé ton sac. Je t'écoute, Vince.

Et Ragazzo parla. D'un débit rapide, il donna des indications, communiqua des précisions sur le quartier général de Nick LaRocca et dévoila les effectifs probables sur place.

Quand il en eut terminé, il donna l'impression d'avoir vieilli de plusieurs années en quelques minutes. Des cernes étaient apparus sous ses yeux qui n'avaient plus rien d'arrogant, et sa mâchoire pendait.

— Du gâteau ! ricana Cassiopéa en fixant l'Exécuteur d'un air

sombre. Comment comptes-tu liquider une trentaine de types barricadés dans une forteresse ?

— Le petit va nous aider, dit Bolan avec un demi-sourire sinistre. On va bricoler la Caddie et il rentrera sagement à l'écurie.

Puis, s'adressant à Jackson sans que le pourri puisse entendre :

— Sors les charges et piège cette caisse, équipe le tout avec des détonateurs radiocommandés. Ensuite, on expliquera à Vince comment va se jouer la suite de la partie.

CHAPITRE XII

À soixante ans, Nick LaRocca en paraissait dix de plus. Il était physiquement usé par le boulot, bien que cela ne l'empêchât pas d'être aussi malin et mauvais qu'à ses débuts à Chicago, où il avait fait ses classes avant de mériter son premier titre de *soto-capo*.

Installé dans son fauteuil, derrière un grand bureau en acajou, il buvait par petits coups une *grappa* importée du vieux continent, tout en remâchant des idées maussades. Depuis que tous ces parvenus arrivés de la côte Est s'étaient installés sur son territoire, quelque temps avant le débarquement de la mafia juive, il se sentait à l'étroit chez lui. À l'étroit et avec le sentiment très net qu'on était en train de le déposséder de ses biens. On lui avait forcé la main, bien sûr. La *Commissione* de New York avait fait pression sur lui pour qu'il accepte le deal, et il n'avait pas été en mesure de refuser. Bientôt, on l'éjecterait purement et simplement.

Il fit pivoter son fauteuil pour se retrouver face à la baie vitrée panoramique donnant sur le parc. Une grande pelouse plantée d'arbres descendait en pente douce jusqu'à un grand lac alimenté par la Great Miami River. Amarré à un ponton de bois, un *cabin-cruiser* blanc supportait sur son roof plusieurs filles en maillot de bain qui se laissaient dorer au soleil de l'Ohio. Il faisait chaud. Trop chaud pour Nick qui ne supportait plus les températures au-delà de 25 degrés. Il bénéficiait heureusement d'une climatisation, mais il arrivait souvent que quelqu'un la tripote pour régler la température à une hauteur incompatible avec son état de santé.

Le vieux *capo* avait dit à Vito Arrighi de venir dans son bureau et Vito tardait. Il s'apprêtait à le relancer par l'interphone lorsqu'il entra dans la pièce après avoir frappé trois coups rapides contre la porte.

Un rictus amer sur sa bouche sèche, Nick fixait une fille à demi nue qui courait à travers le parc, poursuivie par un homme en slip de bain. Délaissant le spectacle, il fit lentement pivoter le fauteuil pour faire face à son lieutenant.

— Va dire à ces abrutis qu'ils fassent moins de bruit, Vito, cette maison est en train de se transformer en bordel.

Vito était immense, près de deux mètres de haut avec une carrure en conséquence. Paradoxalement, il possédait une tête de petite dimension trouée de deux minces fentes correspondant à ses yeux. Un nez en bec d'aigle surmontait ce qui ressemblait difficilement à une bouche : un double bourrelet de chair rose coupé en son milieu par une cicatrice étrangement tortillée, souvenir d'un coup de couteau qui avait failli mettre fin à ses jours.

Il haussa ses énormes épaules :

— Les hommes sont à cran, Nick. Tout le monde est nerveux depuis hier soir.

— Je ne veux plus voir ces putes, Vito. Fous-les dehors.

— Si c'est ce que vous voulez...

— C'est ce que je veux. Tu sais combien me coûte chacune d'elles ? Au lieu de tapiner en ville, elles passent leur temps à se faire ramoner par les hommes. C'est mauvais, Vito. Ils se ramollissent et bientôt ils ne pourront même plus tenir un fusil convenablement.

— Je m'en occupe tout de suite, répondit Arrighi.

— Attends ! coupa le *capo* de Cincinnati. A-t-on des nouvelles des équipes en chasse ?

— Pas un seul appel depuis plus d'une demi-heure. Je voulais justement vous en parler.

— Tu veux me parler de nouvelles que tu n'as pas reçues ? railla LaRocca. J'attends autre chose, Vito. Du concret, pas des excuses.

— Mais, Don...

— Tais-toi, petit, ne m'appelle pas comme ça, c'est démodé et il y en a qui voudraient se payer ma tête en t'entendant dire ça.

Étendant une main maigre vers un coffret en or, il piocha un cigare qu'il plaça lentement entre ses lèvres décolorées, attendant que son lieutenant fasse craquer une allumette. Puis il souffla une bouffée qui empesta aussitôt la pièce.

— Je me fais des soucis, Vito. Bolan nous a déjà causé beaucoup de dégâts et je pensais que tu t'étais arrangé pour résoudre ce problème. As-tu quelque chose à me dire à ce sujet ?

— Eh bien... Je ne comprends pas pourquoi ils ne répondent plus. Au dernier message, ils pistaient toujours les deux types qui allaient rejoindre ce fumier. Je suis sûr qu'ils vont bientôt appeler. Ils ont peut-être eu une panne de radio...

— Pourquoi est-ce que tu me racontes des conneries ? Ils ont des portables.

Nick LaRocca envoya en l'air une nouvelle bouffée pestilentielle, reprit :

— Je viens d'avoir encore un coup de fil de Siegelbaum.

— Ah ! fit seulement Arrighi.

— Il insiste pour que nous laissions agir Seymour sur notre territoire.

Dis-moi ce que tu en penses.

— Il n'est pas de chez nous, Nick. Si vous le laissez faire, vous n'aurez plus d'autorité sur personne.

Un rire chevrotant agita la maigre carcasse.

— Mais ces petits cons ont besoin de nous. Pourquoi crois-tu qu'ils veuillent nous envoyer Seymour ?

— Ils veulent que nos hommes servent de rabatteurs. Je me suis renseigné sur Seymour. Ici, il se fait appeler Carl Staub mais c'est un hit-man des barbouzes israéliennes.

— Je sais, je sais.

— Envoyez-les se faire foutre.

— Ce ne serait pas une solution, le Conseil est favorable à une coopération avec Siegelbaum. Alors, on ne s'y oppose pas et on le laisse fouiner... Seulement, il faudra agir avant Seymour. Tu me comprends, petit ?

Vito se fendit d'un sourire qui transforma son visage en gargouille.

— J'aime mieux ça, Nick. On ne lui laissera pas le temps de se faire une gloire sur notre dos. Je suis sûr que nos gars n'ont pas lâché la piste et qu'ils vont bientôt appeler. On pendra le grand fumier par les couilles et vous pourrez dire à Siegelbaum qu'il rappelle son clébard. Faites confiance à nos hommes, ce sont de bons gars qui ne se laisseront pas couillonner.

LaRocca émit un soupir et tэта son cigare. Puis il essaya de former quelques ronds de fumée, jura sourdement devant son insuccès et s'enferma dans un silence pensif. Tandis que son premier lieutenant quittait le salon, il se tourna vers la baie panoramique pour observer le parc. L'homme en slip de bain avait rejoint la fille et s'employait à la besogner avec ardeur dans l'ombre de la pinède. Plus loin, un type gras et une grande blonde avec les seins à l'air se dirigeaient vers la maison en rigolant. Un spectacle affligeant. Ces cons ne pensaient qu'à s'envoyer en l'air, se foutant complètement du travail.

Du temps passa. De la musique parvenait jusqu'au bureau de Nick malgré l'épaisseur des cloisons. La plupart des *soldati* continuaient de s'amuser avec les putains de l'Organisation ; certains devaient même se soûler et se shooter avec des saloperies chimiques. Où était passé le temps des vrais hommes ?

Alors que le *capo* de Cincinnati fichait entre ses lèvres fripées un nouveau cigare, l'interphone vibra devant lui. Un doigt noueux cerclé d'or appuya sur la touche de connexion. C'était encore Vito.

— Vince vient d'appeler sur son portable, il dit qu'il arrive tout de suite.

— Vince Ragazzo ?

— Oui.

— Et les autres ?

- Aucune idée, il a coupé aussitôt. Il avait une drôle de voix.
- Fais ouvrir la grille et qu'on me l'amène. Rassemble tes soldats, Vito, et tiens-toi prêt. Fais évacuer les pouffiasses.
- On les entasse sur le bateau ?
- Oui ! Je ne veux plus en voir une seule ici.
- D'accord. Lorry va s'en occuper et je rassemble les hommes.

LaRocca relâcha la touche de l'appareil. Il écrasa le bout de son cigare dans un cendrier de cristal et s'achemina jusqu'à la porte d'entrée de la grande bâtisse. Après la fraîcheur de l'air conditionné, la chaleur du dehors le fit violemment tousser quand il s'engagea sur la terrasse.

Une trentaine de mètres au-delà, plusieurs gardes étaient immobiles près de la grille d'entrée, fixant un point noir en approche sur la chaussée. Un talkie-walkie à la main, Lorenzo Lippi s'approcha du *capo* avec déférence :

— J'ai essayé un contact par radio, mais il ne répond pas. Ça semble louche. Est-ce qu'on ouvre ?

— J'ai dit qu'on lui ouvrait, répliqua sèchement LaRocca. Qu'est-ce que tu attends ?

Le second lieutenant manipula fébrilement sa radio et transmet la consigne aux gardes de l'entrée. À présent, la voiture devenait parfaitement visible, et Vito qui avait rejoint le groupe commenta :

— C'est la Caddie, la numéro Un. Hé ! Dites... Vince est seul au volant.

— C'est pas normal, observa Lorenzo Lippi. Il roule doucement comme s'il avait des ennuis mécaniques.

— Vito ! Appelle dix hommes et fais-leur prendre position autour du parc. Que dix autres sortent de la propriété pour former une ligne de protection. Le reste se tiendra à l'intérieur de la maison. *Subito* !

Tandis qu'une grande agitation s'emparait des lieux, la Cadillac abordait la grille d'entrée à faible allure, s'insinuait dans l'allée de gravier conduisant à la demeure. Elle s'arrêta enfin avec une extrême lenteur contre la terrasse et ils virent le conducteur faire des signes avec son bras par la vitre baissée.

— Va voir ! dit Vito à Lorenzo Lippi.

Lippi s'approcha avec méfiance du véhicule, vit le visage crispé de Ragazzo et lâcha :

— Qu'est-ce que t'as, Vince ?

— T'approche pas, fit le conducteur d'une voix pâle.

— Qu'est-ce qu'il y a, merde ?

— La bagnole... Gaffe.

Le petit mafieux était blême. Une pellicule de sueur mouillait son visage, ruisselait dans son cou et il s'essuyait lentement les mains sur son pantalon, l'une après l'autre, comme s'il ne voulait pas lâcher le

volant.

D'une voix à peine audible, il bégaya :

— Ce n'est pas ma faute, putain ! Ce type... Il... Il a...

— Il a quoi ? grinça le *capo* qui s'était approché, derrière son premier lieutenant.

— Il... Il... La grande pute... N'approchez pas ! N'approchez pas, merde ! La Cad est piégée...

Le *capo* fit un bond en arrière en gueulant :

— Quoi ? Tu te fous de nous !

— Bon Dieu, non ! Bougez pas ! Il a dit qu'il ferait tout sauter au moindre mouvement, il a une radio spéciale pour déclencher des explosifs dans la bagnole.

Les petits yeux de Vito laissaient percer une incrédulité nuancée d'indignation :

— Et tu es venu jusqu'ici avec cette saleté, petit salaud ! Je vais te foutre une balle dans le ventre !

— J'aurais voulu t'y voir ! Bon Dieu, j'avais vraiment pas le choix.

— Ça suffit, grinça Nick. Vince, où est ce fumier ?

— Je ne sais pas, Don. Pas loin, en tout cas. Il m'a dit qu'il me surveillerait toujours, qu'il serait constamment à portée de vue et que si je ne faisais pas exactement ce qu'il voulait, il me ferait sauter en cours de route.

— Bordel de merde ! fit Vito. Bon... il peut sans doute nous voir mais il ne doit pas nous entendre. Lorenzo, alerte les hommes en couverture à l'extérieur. Passe-leur la consigne de remonter parallèlement à la route et de ratisser tout le coin. Je veux la peau de cette ordure.

— Et moi ? dit Vince sur un ton misérable. Il a piégé aussi les portières, il m'a dit que si j'ouvrais, tout partirait en fumée.

Lorenzo se pencha pour inspecter le bas de caisse, se releva ensuite lentement en hochant doucement la tête.

— Y a des fils sous les portières. L'enfoiré !

— Sors par la fenêtre, dit Vito à Ragazzo. Doucement... Attends...

Se retournant, il plaça ses énormes pognes en avant :

— Il ne faut pas rester là, Nick. Vous êtes encore trop près et on sait pas ce qui peut se passer. Avec ce salaud...

Les yeux réduits à deux minces fentes, LaRocca hocha doucement la tête.

— Fais ce que tu dois faire, Vito. Je veux que tous les hommes se tiennent en alerte.

Lorsque le *capo* se fut éloigné, Arrighi fit dégager les *soldati*, ne gardant avec lui que Lorenzo Lippi et un de ses hommes.

— Sors doucement, Vince. Fais pas le con.

Avec d'innombrables précautions, Ragazzo commença à sortir son buste par le haut de la portière, soutenu et tiré par Lippi et le soldat. Une

affreuse grimace crispait son visage d'où la sueur coulait à grosses gouttes. Il fallut une vingtaine de secondes pour l'extraire complètement de l'habacle et, lorsqu'on le posa à terre, ses jambes avaient du mal à le porter.

CHAPITRE XIII

— Tu as vu les charges ? questionna Arrighi.

Ragazzo soupira.

— J'ai vu un de ses copains installer plusieurs boîtes kaki. Des espèces de containers.

Lippi commenta :

— Ça doit être du C-4. Si ça nous pète à la gueule, on est tous bons dans un rayon de cinquante mètres. Il y en avait combien ?

— Je sais pas trop. Au moins deux.

Il eut un regard vers la maison, de l'autre côté de la terrasse, ajouta :

— On devrait pousser cette guindé pour l'éloigner.

— Personne n'y touche, décréta Arrighi. On va simplement créer un écran pour le cas où ça tournerait vilain.

Désignant du doigt un fourgon au fond de la propriété, il donna des consignes pour qu'il soit placé entre la Cadillac et la façade de la maison. Le véhicule servait pour l'approvisionnement, ses flancs étaient en tôle et il était suffisamment haut pour servir de bouclier.

Puis il fit dégager tout le monde, distribua des ordres dans sa radio pour assurer un cordon de protection autour des lieux et entraîna Lippi et Ragazzo derrière la villa.

— Tu as dit qu'il était avec des copains ?

— J'ai vu deux mecs avec lui, un grand blond et un Black. D'après moi, c'est ceux qu'on filait au départ de l'hôtel, dans l'impala.

— Ils seraient donc trois, compta Lippi. Bizarre, j'ai toujours entendu dire que Bolan travaillait seul.

Arrighi haussa ses épaules massives.

— Pas toujours. Mais ça nous avance pas de discuter là-dessus. D'après toi, Lorry, pourquoi est-ce qu'il nous a envoyé un colis piégé ?

— Peut-être pour nous faire tous sortir ?

— Peut-être. Mais rien ne s'est passé. Peut-être aussi que cette histoire de C-4, c'est rien que du bluff.

— Ça voudrait dire quoi, alors ? s'énerva Lippi.

— Regarde tous ces gars éparpillés autour de la propriété, Lorry. Tu ne crois pas qu'ils font de bonnes cibles ?

— Ouais. D'où pourrait-on nous canarder ?

Arrighi désigna de la main plusieurs collines, à l'opposé du lac, puis une forêt de pins à bonne distance.

Lippi grimaca.

— Ces collines sont au moins à cinq cents mètres, et presque autant jusqu'aux arbres.

— C'est pas ça qui peut gêner Bolan, il paraît qu'il est capable de descendre un mec en pleine course à un kilomètre, avec une bonne carabine.

— Personne peut faire ça, c'est de la connerie.

— Crois-le et tu risques de le regretter. Et il y a les berges du lac. Un tireur pourrait se placer n'importe où et nous canarder comme des lapins. Alors, tu vas faire rentrer tous ces gars et les placer à l'intérieur de la propriété, le long des murs et de la clôture.

— Tu crois vraiment qu'il s'attaquerait à près de cinquante mecs armés ?

— Il a déjà fait mieux. Ce fumier est une équipe de commandos à lui tout seul. Et s'il débarque avec des copains, tu peux imaginer ce que ça donnera.

— Ouais... Et pour la Caddie, qu'est-ce qu'on fait ?

— Dès que possible, on fera venir un spécialiste pour voir comment elle a été piégée.

Les trois hommes levèrent en même temps la tête en entendant un bourdonnement saccadé. Le bruit s'amplifia rapidement, puis ils virent la silhouette d'un hélicoptère débouchant au-dessus des collines. Trente secondes plus tard, l'appareil se stabilisa à une centaine de mètres de la propriété et le walkie-talkie accroché à la ceinture d'Arrighi lança un appel :

— De Blue Tooth – 2... On va se poser.

Arrighi jura sourdement.

— On avait bien besoin de ce sale con !

Puis, il cracha dans la radio :

— OK ! posez-vous.

Il y avait un espace prévu à l'ouest de la propriété, signalé par un grand cercle blanc.

— Qui est-ce ? demanda Lippi.

— Seymour.

L'hélico décrivit un arc de cercle avant de descendre, atterrissant sur la pelouse. Alors que les pales tournaient encore, une grande silhouette jaillit de la carlingue, légèrement courbée, et s'avança vers la maison. Ce fut à cet instant qu'Arrighi vit l'un des *soldati* tituber en portant les mains à sa poitrine d'où giclait brusquement le sang. Un autre émit un râle bref et s'affala en pivotant, à quelques mètres de lui. Deux grosses détonations fracassantes se firent entendre avec un léger décalage, puis

d'autres silhouettes s'effondrèrent dans des flots de sang.

Teddy Jackson avait tiré quatre projectiles et il lui restait encore sept cartouches dans le gros chargeur du M-82 braqué sur le fortin de la mafia. Allongé sur la pente d'une colline, dissimulé sous le couvert d'un bosquet, il avait pu suivre la trajectoire de l'hélicoptère jusqu'à son atterrissage dans la propriété. Mesurée au télémètre, la distance de cinq cent cinquante mètres qui le séparait du camp ennemi convenait parfaitement pour un tir balistique et l'absence de vent n'impliquait qu'une correction horizontale minime.

Cassiopée était en position sur une colline à plus de huit cents mètres de là, équipé d'un lance-grenades XM-174, une arme automatique capable de tirer douze projectiles en six secondes, pour une portée de mille mètres. Bolan lui avait assigné la responsabilité d'effectuer un tir de barrage contre une éventuelle sortie des *soldati*. Les deux compagnons de l'Exécuteur avaient reçu une consigne formelle, ils n'étaient là qu'en appui tactique et devaient immédiatement se replier en cas d'échec, rallier l'impala dissimulée près d'une petite route longeant l'arrière des collines, et disparaître purement et simplement.

À travers la lunette télescopique équipant le gros M-82, Jackson pouvait observer dans le détail les troupes ennemies, étudier un visage en resserrant le zoom ou, à l'inverse, englober plusieurs silhouettes à la fois. Le M-82 tirait d'énormes ogives de 12,7 mm à la vitesse de 850 m/s, avec une précision extrême et un maximum d'effet de destruction. Cinq chargeurs contenant chacun onze cartouches étaient disposés sur le sol, à portée de main, ainsi qu'un transceiver radio qui lui avait donné le signal quelques secondes plus tôt :

— Sniper !

— Je suis prêt, avait répondu brièvement Jackson. La vue est magnifique.

— O.K., balance le coup d'envoi.

— Roger !

Modifiant sa ligne de visée de quelques millimètres, il centra les réticules du télescope sur la poitrine d'un des *soldati* près de la maison, prit une nouvelle inspiration, bloqua son souffle et exerça une légère pression sur la queue de détente. Il y eut un nouveau coup de tonnerre, mais la grosse pièce tressauta à peine, l'absorbeur de recul faisant son effet.

Dans l'optique de visée, il vit nettement le mafioso reculer de plus d'un mètre sous le monstrueux impact, aligna immédiatement l'arme sur une autre cible vers laquelle fila un nouveau projectile. Un coup de tonnerre déchira encore l'atmosphère.

Là-bas, la vermine mafieuse avait largement compris. Des silhouettes refluaient précipitamment vers la maison, se bousculaient en tentant

d'échapper à la mitraille qui leur tombait régulièrement dessus.

Il y avait longtemps que Jackson n'avait pas tenu une telle arme, mais il ne se sentait nullement diminué. Il pilonnait les *amici* comme s'il était à l'entraînement, méthodiquement, ayant conscience que chaque coup au but donnerait à Mack Bolan un peu de diversion pour réussir sa pénétration. Ses chances étaient minimes, Jackson le savait, et il adressait au ciel une muette prière pour ce sacré fou qui était en train de se jeter tout droit dans la gueule du monstre.

CHAPITRE XIV

L'Exécuteur avait atteint la pinède bordant le lac, à quelques dizaines de mètres de la maison. Les premiers instants de panique déclenchée par le tir de la M-82 lui avaient facilité une progression rapide entre les arbres. Un blouson ample dissimulait le Beretta silencieux logé sous son aisselle gauche et l'imposant .44 Magnum pendu à son ceinturon, ainsi qu'un mini-transceiver. Il portait sur son dos un sac militaire contenant un complément d'armement individuel ainsi que des grenades et des charges de C-4 à déclenchement radiocommandé.

Alors qu'il venait de déposer le sac au pied d'un arbre, il surprit le mouvement d'une sentinelle qui arrivait dans sa direction en courant. Le gars ne l'avait pas vu, il cherchait simplement à se mettre à couvert. Bolan le laissa atteindre la première ligne de pins et le descendit froidement, reportant ensuite son attention sur l'espace gazonné qui s'étendait entre la grande villa et le ponton contre lequel le *cabin-cruiser* était toujours amarré, moteur tournant au ralenti.

Un homme en bras de chemise, revolver à la ceinture, haranguait une dizaine de filles, la plupart en maillots de bain, les poussant sans ménagement vers l'embarcation. L'Exécuteur devait traverser cet espace pour pénétrer dans la maison. Il avait accompli la moitié du trajet quand le type se retourna et, ne comprenant pas ce que faisait ce gus sans arme au milieu de la bataille, il l'interpella :

— Qu'est-ce que tu branles ici, connard ?

Bolan lui jeta à peine un regard. Le Beretta était déjà dans sa main et crachait une pastille de 9 mm qui atteignit le mafioso en pleine tête. Le corps bascula du ponton dans un éclaboussement d'eau, tandis que deux *soldati* débouchaient à un angle de la bâtisse, marchant en crabe et guettant un danger sur leurs arrières. Ces deux-là n'eurent pas le temps de comprendre qu'ils tournaient le dos à leur mort et pirouettèrent disgracieusement avant de s'affaler sur la pelouse.

Les filles, à présent, avaient pris place à bord du *cabin-cruiser* et considéraient avec effroi les corps étendus, dont un perdait de la cervelle par l'arrière de son crâne. Deux d'entre elles, au bord de la crise nerveuse, paraissaient prêtes à sauter sur l'appontement. Une

autre ouvrit la bouche pour hurler en apercevant la silhouette rapide convergeant vers le bateau.

— *Calmos !* fit Bolan en sautant sur la plage arrière.

Une grande rouquine à la poitrine agressive le toisa :

— Qu'est-ce que vous nous voulez ?

Elle sursauta en entendant un nouveau grondement de tonnerre venu de la colline et voulut se mettre en travers de la route du Guerrier. Il dut la repousser fermement pour accéder au poste de commande, poussa la manette des gaz à fond et attrapa la rousse par un bras.

— Prenez la barre et piquez droit devant ! Les autres, allongez-vous.

Puis il sauta sur le ponton tandis que les énormes détonations continuaient de se faire entendre régulièrement, largua l'amarré et le *cabin-cruiser* démarra dans un gros bouillonnement d'écume.

Sans plus prêter d'attention à l'embarcation qui prenait de la vitesse en s'éloignant sur le lac, il s'avancait à allure rapide vers la pinède quand il eut conscience d'une course précipitée derrière lui. Instinctivement, il pivota, le Beretta prêt à cracher son mortel venin. La fille s'arrêta net et faillit rater un pas. C'était une blonde splendide aux longs cheveux attachés en queue-de-cheval. Pour tout vêtement, elle portait un maillot de bain deux-pièces et était chaussée de sandales. Sa poitrine palpitait au rythme de sa respiration saccadée, mais elle n'avait pas l'air particulièrement effrayé. Elle lâcha en grimaçant :

— J'ai... j'ai sauté au dernier moment.

— Je vois, gronda Bolan. Je vais devoir vous balancer à l'eau.

— Vous ne ferez pas ça, assura-t-elle, le défiant du regard.

Elle avait raison, Bolan n'avait pas de temps à lui consacrer. Il poursuivit vers la pinède sans rencontrer d'opposition. C'était ce qu'il avait espéré. Les *amici*, d'évidence, s'étaient planqués sur l'avant de la grande baraque, derrière tous les abris possibles pour échapper au bombardement. Certains tiraient sporadiquement des coups de feu inutiles en direction des collines, d'autres faisaient crépiter des P-M, croyant sans doute intimider l'invisible adversaire. Des cris gutturaux retentissaient, des ordres s'entrecroisaient et se contredisaient dans la pagaille.

La fille s'était mise à trotter derrière lui, le souffle un peu court.

— Attendez-moi, bon sang !

Il lui lança sans se retourner :

— Foutez le camp si vous voulez vivre. Cassez-vous !

— Bon sang ! Je sais qui vous êtes... On ne parle que de vous, ici.

Il s'arrêta à l'endroit où il avait déposé son sac, le replaça sur son dos après en avoir extrait un court fusil d'assaut H & K à silencieux incorporé.

Comme il se redressait, elle s'accrocha à lui.

— Écoutez-moi, Bolan ! Je vais vous donner un nom, peut-être que ça vous fera changer d'avis.

Feignant de ne pas l'avoir entendue, il s'élança à grands pas vers l'aile gauche de la maison, s'accroupit pour placer une première charge explosive dans le chambranle d'une porte de service. Il venait d'y intégrer un détonateur quand il la sentit tout contre lui.

— Un nom, murmura-t-elle. Est-ce que vous m'écoutez ?

N'obtenant aucune réponse, elle lâcha d'une voix rauque :

— Dakota.

Bolan se figea le temps d'une milliseconde. Il avait craint quelque chose de ce genre. Une vieille douleur se réveilla, en un éclair il eut la vision d'un corps mutilé sur une photo de presse.

— Vous avez besoin de moi pour entrer dans cette maison, jeta-t-elle précipitamment.

— Je n'ai pas l'intention d'y entrer, répliqua-t-il.

— Faux. Je suis avec vous, que ça vous plaise ou non.

Le temps s'écoulait trop vite et Bolan ne voulait surtout pas se laisser ralentir.

— Rendez-moi service, restez au large ! grinça-t-il.

La plantant là, il s'élançant vers une porte vitrée donnant accès à l'aile gauche de la villa. Après un bref regard à l'intérieur, il s'y lança de tout son poids dans un éclaboussement de verre brisé et atterrit dans un salon où se tenaient deux hommes en costumes sombres. Il les reconnut instantanément : Aldo Parini et David Digger, deux ordures importantes venues de la côte Est pour participer au festin de Cincinnati.

Parini avait à la main un Colt Cobra nickelé qu'il brandit pour tirer sur la grande silhouette qui venait de faire irruption devant lui. Bolan ne lui laissa aucune chance, faisant feu immédiatement et atteignant le gros bonnet de la mafia à la mâchoire. Dans la foulée, un second projectile Parabellum le frappa en plein front un quart de seconde plus tard et Parini rendit son âme au diable dans un giclement de matière cervicale.

David Digger, lui, venait de lever sagement les bras au-dessus de sa tête.

— Faites pas ça, Bolan, nous pouvons nous arranger !

— Pas d'arrangement ! cracha l'Exécuteur en lui expédiant une balle dans le nez.

L'instant suivant, il avait bondi dans un couloir contigu au bout duquel venait de déboucher un mafioso armé d'un riot-gun. Sans ralentir, il le liquida de deux balles dans la poitrine et poursuivit son chemin jusqu'à l'amorce d'une grande salle dont les baies ouvertes donnaient sur l'avant de la propriété. Trois *amici* accroupis le long des ouvertures tiraillaient en direction des collines avec des armes

diverses. Bolan dégoupilla une grenade à fragmentation qu'il leur balança en cadeau d'adieu avant de continuer sa pénétration dans les lieux. L'engin de mort explosa en pulvérisant toutes les vitres de la salle, projetant des débris humains à travers la porte.

Le H & K pendait sur sa poitrine, retenu par la bretelle qu'il avait passée autour de son cou, et quatre chargeurs de trente cartouches chacun étaient clippés à son ceinturon, en compagnie de cinq grenades.

Il avait atteint l'entrée d'un vaste salon dans lequel avaient pris place plusieurs flingueurs massés près des fenêtres. Sans doute mû par son instinct de tueur, l'un d'eux se retourna, poussa une sorte d'aboïement et tira hâtivement une balle qui s'enfonça dans le mur à plus d'un mètre de l'Exécuteur. La riposte lui arriva sous forme d'une giclée continue de plomb en furie vomie par le H & K qui balaya dans la foulée les autres défenseurs de la place.

Dehors, c'était la pagaille la plus complète. Des coups de feu pétaradaient presque sans discontinuer, tirés par des armes de divers calibres, dominés de temps en temps par les énormes détonations du M-82 depuis la colline. Il y eut aussi le bruit caractéristique d'une grenade de 40 mm qui péta quelque part hors du parc. Puis une autre. Cassiopée venait d'entrer en scène pour dissuader sans doute une attaque visant la colline tenue par « Sniper » Jackson.

Bolan estimait qu'il ne devait plus y avoir grand monde à l'intérieur de la villa, à part le vieux Nick LaRocca et quelques-uns de ses lieutenants ainsi que des gardes du corps. Peut-être ceux-ci essayaient-ils d'échafauder un plan de secours ou de contre-attaque pendant que les *soldati* encaissaient du plomb brûlant au-dehors pour assurer une défense illusoire.

Il se pouvait aussi que le *capo* tente de se tirer du guêpier en s'embarquant dans l'hélico. L'Exécuteur avait brièvement aperçu l'homme qui en était sorti pour se lancer vivement vers la maison. La silhouette ne lui était pas inconnue. Était-ce LaRocca qui avait fait venir ce type ?

Quelques porte-flingues occupaient encore la bâtisse. Au bout d'une course, il en vit trois qui refluaient vers l'intérieur de la maison, après qu'un projectile de 12,7 mm eut à moitié détruit un véhicule derrière lequel ils s'étaient retranchés. L'un d'eux tenait un petit R-M. Uzi dans sa main droite, le bras gauche pendant le long de son corps et dégoulinant de sang. Les deux autres étaient armés de revolvers. Paradoxalement, ce fut le blessé qui réagit le premier en apercevant la haute silhouette au débouché du couloir.

Une haine féroce dans les yeux, il releva l'Uzi en même temps que le H & K lui crachait une courte rafale silencieuse dans la tête, suivie aussitôt par une salve prolongée qui cisaila ses comparses.

D'après l'estimation de l'Exécuteur, il y avait encore au moins vingt à

vingt-cinq tireurs répartis un peu partout à l'extérieur. C'était encore beaucoup trop, mais il lui fallait trouver sans délai le maître des lieux, la vieille pourriture qui avait loué son territoire à la racaille venue de l'Est pour y mettre au point leur génial projet. Il lui fallait des informations plus précises sur ce qui se tramait dans l'Ohio.

Disposant ses dernières charges explosives en divers points sensibles, il visita ensuite une pièce luxueusement aménagée en bureau, devant laquelle il n'avait fait que passer rapidement, mais celle-ci était vide. Où s'était donc réfugié Nicky le renard ?

Après quelques pas dans le couloir, il se retourna d'un bloc, le H & K prêt à cracher la mort, en percevant le léger grincement d'une porte.

— Hé ! Faites gaffe ! s'exclama la blonde, apparaissant brusquement devant lui.

Elle avait passé sur ses épaules un blouson de cuir léger, tenait fermement un revolver de calibre .38 et ses yeux reflétaient une volonté farouche.

— Je... J'ai emprunté le blouson et le calibre, expliqua-t-elle dans un sourire.

Bolan étouffa un juron, puis il lui adressa une grimace qui se voulait aimable. Au point où il en était, elle pouvait lui être utile. Il se dit aussi que les *amici* ne lui feraient pas de cadeau s'ils s'emparaient de sa charmante personne.

— C'est Nick que vous cherchez ? fit-elle.

Il hocha la tête.

— Il est dans son bureau blindé, au sous-sol. Je l'ai vu y descendre avec Vito Arrighi.

— Son chien de garde ?

— Oui. Tout seul, vous n'avez aucune chance d'y entrer.

Il n'hésita qu'une seconde.

— Indiquez-moi le chemin, miss Dakota. Mais restez derrière moi et tâchez de ne pas me tirer dans le pied avec ce calibre.

— Je sais parfaitement m'en servir ! rétorqua-t-elle.

Jusqu'à mi-hauteur d'un escalier qui s'enfonçait en sous-sol, l'air était empreint de l'odeur de la poudre et du sang, un mélange à la fois piquant et fade. En bas, pourtant, ils longèrent un couloir dont l'atmosphère semblait aseptisée et maintenue à une température relativement basse. De la lumière était régulièrement diffusée par des globes au plafond.

L'endroit ressemblait à la coursive d'un navire, avec des portes métalliques tous les quatre ou cinq mètres. Un peu plus loin, le couloir tournait à angle droit.

— C'est tout au fond, chuchota-t-elle. Faites gaffe à Vito. Cent trente kilos et une toute petite tête, mais il est rapide malgré les apparences, et pas idiot.

— Restez ici, lui ordonna Bolan avant de s'engager dans le tournant.

Si Nick LaRocca s'était enfermé dans une pièce blindée, il ne restait que la solution d'en faire sauter la porte au C-4 avec la dernière charge dont il disposait. En effet, tout au fond du couloir, il y avait un panneau d'acier comportant un Interphone.

Une porte était entrebâillée sur la gauche de la coursière, une dizaine de mètres avant le battant blindé. Un coup d'œil dans l'interstice renseigne Bolan. D'après la description faite par la fille, l'homme qu'il voyait de dos ne pouvait être que Vito Arrighi, le lieutenant de LaRocca.

Il poussa la porte et le mastodonte se retourna vivement, fixa l'arrivant de ses petits yeux porcins.

— Qu'est-ce que tu veux ? lâcha-t-il comme s'il ne faisait que s'étonner d'une présence inattendue.

L'Exécuteur, pourtant, était sûr qu'il avait compris. Il portait un Colt .45 ACP dans un étui à sa ceinture et un pistolet-mitrailleur Ingram était posé sur une table à portée de main. Mais il ne fit aucun geste vers ces armes, se contentant de fixer l'intrus sans sourciller.

— Je viens chercher Nick, lui dit calmement Bolan.

— Il est occupé, répondit l'autre sur le même ton.

— Va lui dire que c'est terminé.

— Personne ne peut le déranger.

Brusquement, Vito lança son énorme masse en avant avec une rapidité inattendue pour son poids, les mains tendues, visant la gorge de son adversaire. Bolan lui non plus ne toucha pas à ses armes. Il fit seulement un pas de côté en esquivant l'assaut de l'armoire à glaces, frappant dans la foulée les vertèbres cervicales et les reins.

Vito s'effondra contre le mur en émettant un bruit de soufflet de forge, glissa au sol en cherchant son souffle.

Bolan l'obligea à se relever, lui tordant un bras dans le dos, un genou en appui sur la cage thoracique. À la limite de la rupture des ligaments, l'omoplate du gorille fit entendre un vilain craquement tandis qu'il grimaçait sous la douleur.

— On va le déranger, affirma Bolan tout contre son oreille.

Le poussant dans le couloir, il l'obligea à marcher jusqu'à la porte blindée.

— Envoie le sésame, Vito. Joue au con et tu crèves tout de suite. Vas-y.

CHAPITRE XV

LaRocca pianotait fébrilement sur son portable. Deux fois, déjà, il avait essayé de joindre Siegelbaum, mais la communication ne passait pas. Les antennes de ré-émission étaient trop éloignées de la propriété et, surtout, c'était la situation de son refuge, en sous-sol, qui devait bloquer ces putains d'ondes radio.

Ça lui tordait l'estomac d'avoir à demander du secours à ce salaud, mais il ne voyait pas d'autre solution. Seymour était dans la place, il l'avait vu se radiner juste avant que le chaos ne s'abatte sur la propriété. Et il tombait bien, ce connard, car le *capo* n'entrevoyait que l'hélicoptère comme moyen de se tirer d'affaire.

La grande pute avait osé s'en prendre à lui, malgré tous les hommes chargés d'assurer la sécurité des lieux, et il n'arrêtait pas de les canarder avec ses potes, bien planqués à distance. L'enfoiré !

Au quatrième échec de communication, il rangea l'appareil dans sa poche tout en jurant en sicilien. Il ne restait plus qu'à appeler Arrighi pour qu'il protège sa sortie à travers la mitraille qui pleuvait à l'extérieur. L'hélico restait la dernière chance d'échapper au désastre et il faudrait bien que le connard de pilote accepte de l'éloigner du danger. Que Seymour aille se faire foutre ! Et où était-il, d'ailleurs, ce soi-disant *hit-man* que Siegelbaum lui collait dans les pattes ? Qu'est-ce qu'il foutait, ce sale con, nom de Dieu !

LaRocca avait sorti tous les papiers importants de son coffre, ainsi que deux millions de dollars en espèces qu'il conservait en permanence à portée de la main. Il avait entassé le tout dans une grosse serviette en cuir noir et il était prêt à prendre le large.

Un timbre sonore fit dévier son regard vers la porte et il alla appuyer sur le bouton de l'interphone.

— Ouais !

— C'est Vito.

— Comment ça se passe là-haut ?

— Plutôt bien. On a pris un mec. Vous m'ouvrez ?

— Quel mec ?

— Un des copains de l'ordure.

LaRocca libéra la gâche de la grosse porte. Puis, mû par un instinct atavique, il ouvrit un tiroir et en retira un vieux .38. C'était une arme qui n'avait pas servi depuis plus de dix ans mais dont le barillet était toujours garni de cartouches soigneusement graissées.

Un rictus accroché à ses lèvres ridées, il glissa le .38 dans la ceinture de son pantalon tandis que son premier lieutenant apparaissait dans l'ouverture.

— Alors, on a fait un prisonnier ?

Puis il prit conscience d'une seconde présence derrière Arrighi et se figea. Bolan déboîta de deux pas, s'arrêta en observant froidement le *capo*.

— Tu allais faire tes courses, Nick ?

Le visage de LaRocca se creusa de nouvelles rides et les coins de sa bouche s'incurvèrent. Pendant quelques secondes, il parut au bord de l'apoplexie, puis il pointa un bras vers son lieutenant et débita d'une voix qui lui sortait du ventre :

— Putain ! Tu te souviens quand tu as prêté serment, *figlio* ? C'est moi qui t'ai parrainé, je t'ai fait réciter *l'Omerta* et je t'ai donné le pain et le vin. Pourquoi tu as fait ça ? Pourquoi est-ce que tu as laissé entrer cette ordure chez moi ?

D'un geste inattendu et trop rapide pour un vieillard, Nick empoigna le .38 qu'il brandit devant lui et fit feu à trois reprises sur son lieutenant. Une fraction de seconde plus tard, Bolan lui fit sauter l'arme de la main d'une balle précise.

Le vieux *capo* considéra stupidement ses doigts ensanglantés et ses yeux s'exorbitèrent. Il secoua son sang en direction du corps de Vito, caquetant hystériquement :

— Sale petite merde ! Couille molle ! Doux Jésus ! C'est ça que j'ai nourri... C'est pour des enculés comme lui que je me suis battu toute ma vie ! Regarde-le, Bolan ! Toi, tu es un salaud, mais tu ne m'aurais jamais fait ça, hein ? Dis-le, pourri ! Dis-le-moi, merde !...

— Ça va, Nick. Ton numéro est terminé.

Par terre, Vito répandait son sang comme un cochon égorgé. Une ouverture béante dans son ventre laissait passer ses viscères et une humeur jaune suintait à la base de son estomac. Mais il y avait encore une étincelle de lucidité en lui.

Bolan lui tira une balle dans la tête pour mettre fin à sa souffrance et repoussa LaRocca dans un fauteuil pivotant qui décrivit un cercle presque complet sous la charge brutale. Il jeta ensuite un regard dans la grosse serviette et sifflota ostensiblement.

— Maintenant, on va parler, Nick. Quelle est la combine et quel rôle jouent Siegelbaum et ses associés ?

Le vieillard ricana :

— Tu crois que tu peux me faire dire tout ça ? T'es vraiment con !

Il hoqueta lorsque le Beretta s'appuya sur son cou décharné, émit une sorte de hennissement.

— Vas-y, tire ! Tu es tout petit devant l'Organisation et on finira bien par t'avoir. Qu'est-ce que tu attends ?

— Je veux d'abord te faire écouter quelque chose.

Il lui montra le boîtier électronique commandant la mise à feu des charges de C-4, dégagea un cran de sûreté et appuya sur une touche numérotée. Aussitôt, une déflagration secoua les murs de la maison, se répercutant dans le sous-sol.

— Ça, c'est la moitié de l'aile gauche de ta baraque qui n'existe plus, commenta-t-il. Et ça...

Un bref appui sur une seconde touche déclencha une explosion encore plus forte et un verre que le *capo* avait déposé sur le bord du bureau se déplaça sur une dizaine de centimètres avant d'aller se briser au sol. Le grondement secoua les fondations comme si les vibrations ne devaient pas s'arrêter.

— ... c'était ton garage et ta Rolls.

Un filet de bave coulait des lèvres de LaRocca qui secoua lentement la tête.

— Tu perds ton temps, Bolan ! Fais péter ma maison et tue-moi, c'est tout ce que tu pourras prendre.

— Et si je prenais aussi ton honneur, Nick ?

— Je vois pas comment tu pourrais faire ça.

— C'est facile. Je vais m'arranger pour qu'on sache à Manhattan que tu m'as vendu tous les tuyaux dont j'ai besoin. J'ai déjà les documents de ta sacoche, je n'ai plus qu'à broder autour.

Une crispation subite déforma la face du *capo* dont les yeux se rétrécirent encore.

— Attends. Attends, petit con... Je vais te montrer quelque chose, marmonna-t-il en avançant le bras.

L'Exécuteur suivit des yeux la main qui se tendait en avant, laissa les doigts décharnés frôler la serviette en cuir puis l'écarta d'un geste sec, la plaçant hors de portée du pourri qu'il repoussa dans le fauteuil. Un examen plus attentif lui montra le dispositif de sécurité dont la commande était située sous la poignée. Un système semblable à ceux utilisés par les convoyeurs de fonds, mais miniaturisé et beaucoup plus efficace, couplé à une petite charge incendiaire.

Les yeux de LaRocca lancèrent une lueur de folie.

— T'es vraiment un enfoiré, Bolan. Ça ne te fait pas mal au ventre de faire ça à un vieux mec sans défense, un homme qui a travaillé toute sa vie pour amasser un peu de fric avant sa retraite.

— Tu n'es pas un homme comme les autres, Nick.

— Là c'est vrai, tu ne te trompes pas.

— Tu es une vieille ordure pourrie.

— Qu'est-ce que tu en sais ?
— Où sont les dépôts de came de Fatty Ripper et de ses deux potes ?
— Bien planqués, gloussa le mafioso.
— Ça ne te dérange pas que des dizaines de milliers de gosses crèvent de cette saloperie ?

Le visage de LaRocca était devenu gris, mais ça n'avait rien à voir avec du remords. La vieille crapule paraissait exulter intérieurement.

— Ils en redemandent tous. C'est du business, rien que du business. Putain !... Je suis fatigué, Bolan. Tu devrais me laisser prendre des vacances. J'irais me mettre au vert dans un coin tranquille et tu n'entendrais jamais plus parler de moi. Tu m'as baisé sur toute la ligne, tu as gagné. Qu'est-ce que tu peux me faire de plus ?

— Pas grand-chose.
— Eh bien ! Tu vois...
— Très bien, oui.
— Laisse-moi tranquille, petit.

Pendant deux secondes, Bolan considéra l'être abject qui avait contribué à pourrir la société depuis plus de quarante ans. Pas un muscle ne tressaillit sur son visage tandis qu'il contemplait une dernière fois l'immonde personnage.

— Prends des vacances, lui dit-il, caressant doucement la détente, tandis que le sinistre flingue lui crachait une balle dans la tête.

Ce n'était pas grand-chose en effet. Seulement huit grammes de plomb brûlant, mais c'était quand même beaucoup trop pour Nick LaRocca. Cependant, il en avait encore en réserve pour d'autres types tout aussi déments, comme les Fatty Ripper – « l'Éventreur » –, Ben Siegelbaum, Edward Gould et autres pourrisseurs.

Il finissait de neutraliser le système de sécurité du porte-documents quand le bruit assourdi de plusieurs coups de feu lui parvint à travers la porte. Quelques instants plus tard, une voix féminine filtra dans l'Interphone :

— Vous êtes là ?

Il alla ouvrir à la fille qui se glissa vivement dans la salle blindée. Elle s'arrêta net en fixant la tête de Nick LaRocca qui pendait sur son épaule, dégoulinant d'humeurs et de choses innommables, aperçut ensuite le cadavre de l'énorme Vito Arrighi dont une partie des viscères s'était répandue sur la moquette. Elle se mit à hoqueter, une main devant sa bouche.

— Attrapez ça, lui dit Bolan en lui tendant la serviette.

Les lèvres de la fille tremblaient.

— J'ai... J'ai dû tirer sur un de ces types, articula-t-elle avec difficulté.

— Vous l'avez eu ?

— Je crois, oui. J'ai tiré plusieurs fois. J'ai...

— C'est bon, on sort. Restez toujours derrière moi.

L'attrapant par le bras, il l'entraîna dans la coursiye où un corps gisait, la poitrine trouée de plusieurs balles, puis dans l'escalier, et ils débouchèrent dans le hall du rez-de-chaussée sans rencontrer d'opposition. On n'entendait plus de détonations, mais parfois des appels retentissaient à l'extérieur, des gémissements et des plaintes.

Un silence relatif s'était abattu sur les lieux, lourd, macabre. Dans une partie du parc visible à travers une baie éclatée, des corps stigmatisés par une mort brutale faisaient des taches incongrues sur l'herbe tendre.

Bolan saisit son mini-transmetteur, passa sur émission :

— Cass ! Sniper !

Jackson se signala en premier, à voix contenue :

— Ça va, Striker ?

— Je me replie dans trente secondes vers le ventilateur. Faites-moi un couloir.

— *Roger !* Trente secondes. Il y a encore pas mal de gus planqués à l'est et au nord dans le parc. Fais gaffe.

— Je lancerai une diversion, fit Cassiopéa.

— Je ne suis pas seul.

— Un prisonnier ?

Bolan grimaça un sourire à la blonde.

— Non. Une associée.

Il perçut un petit rire dans l'écouteur.

— *Roger !* Ramène-toi en entier.

— C'est bien mon intention, répliqua-t-il en rem-pochant la radio.

Il lui fallait seulement traverser un parc dans lequel dix ou quinze buteurs tenaient encore la position, arriver jusqu'à l'hélicoptère en contournant la maison et sans savoir quels étaient les risques de ce côté, puis faire décoller l'appareil sous une volée de balles qui n'allaient sûrement pas manquer au tableau. Et tout cela en traînant derrière lui une blonde à moitié vêtue et chaussée de sandalettes. Drôle de situation, et sacrée blague du destin ! Il eut un petit rire silencieux avant de se démasquer sur l'arrière de la villa, tous ses sens en alerte, prêt à cracher la mort.

CHAPITRE XVI

Plusieurs *soldati* s'étaient repliés derrière des véhicules, immobiles et craignant visiblement une reprise du tir meurtrier depuis les collines. Il y en avait d'autres éparpillés dans le parc, couchés au sol ou accroupis, les yeux fiévreux et les mains crispées sur leurs armes.

Plaqué contre un mur criblé d'éclats, Bolan avait repéré les forces en présence, calculant qu'il en aurait à affronter sur son chemin de repli, même après le tir de diversion que Jackson n'allait pas tarder à déclencher.

L'hélicoptère, un Hughes 500, était à environ soixante-dix mètres de là, inoccupé, son pilote ayant préféré prendre la tangente dès le début des hostilités.

Mentalement, l'Exécuteur comptait les secondes. Trois... Deux... Un... Le *braoum* ! de la pièce lourde se fit entendre juste après l'éclatement d'un pare-brise tandis qu'un mafioso partait à la renverse, le torse labouré par une ogive de 12,7 mm.

Résolument, Bolan enfonça une touche sur le boîtier électronique, déclenchant l'explosion d'une charge de C-4 qui pulvérisa une partie de la façade à l'extrémité de la maison.

— Maintenant ! lança-t-il à l'intention de la fille, immobile à côté de lui.

Se décollant du mur, elle partit en même temps que lui, courant maladroitement sur ses sandalettes, et il dut brusquement l'attraper par un bras pour lui éviter une mauvaise chute, lui remit en main la serviette en cuir qu'elle avait lâchée.

Ils avaient parcouru la moitié du chemin jusqu'à l'hélicoptère lorsqu'un projectile miaula aux oreilles de Bolan. D'autres labourèrent la terre tout près de lui en même temps que se faisait entendre le bruit caractéristique d'un fusil d'assaut tirant par rafales. Plus qu'une vingtaine de mètres. Le tir était beaucoup trop précis et le seul moyen de le dérégler était de crocheter rapidement de gauche à droite. L'Exécuteur eut conscience que c'était lui que le tireur cherchait à atteindre depuis une position en hauteur.

Au terme d'un dernier bond, il plongeait dans l'herbe, roula sur lui-

même avant de se retrouver allongé à plat ventre en position de tir. C'était bien ce qu'il avait compris, la mitraille provenait d'une fenêtre à l'étage où une silhouette braquait un AK-47 qui tressautait par à-coups, une flamme crépitante accrochée au bout du canon.

Le H & K immédiatement en ligne, Bolan renvoya le feu, eut la satisfaction de voir des impacts se délimiter sur la façade, autour de la fenêtre, et la silhouette disparut précipitamment.

La fille s'était également couchée à plat ventre à quelques mètres de lui, apparemment indemne. Se relevant d'un bond, il atteignit la cabine de l'hélicoptère dont il ouvrit la verrière tout en faisant un geste du bras à l'adresse de la blonde. Nerveusement, elle franchit les quelques mètres encore à parcourir, tandis que Bolan surveillait l'ouverture dans la façade.

— Embarquez ! jeta-t-il, la poussant à la place du copilote.

En forme de dissuasion, il balança une rafale de 9 mm sur la fenêtre avant de recharger le H & K qu'il tendit à la fille. Puis il lança la turbine du Hughes. Il fallut de longues secondes avant que le rotor atteigne sa vitesse de rotation optimale, quelques-unes encore avant que les pressions d'huiles soient équilibrées. Enfin, il put agir sur la commande de pas général et la carcasse métallique se souleva de quelques centimètres avant de partir en translation pour une prise de vitesse à ras du sol.

À travers la bulle de plexiglas, il distingua au fond du parc une silhouette accroupie qui l'ajustait avec une arme de poing, crocheta d'une légère pression sur les commandes pour fausser le tir et reprit l'axe en rase-mottes. Surpris par la rapidité de la manœuvre, le tireur n'eut pas le temps de se dérober et reçut en pleine tête l'un des patins d'atterrissage avant de retomber inerte.

— Accrochez-vous ! cria Bolan pour dominer le vacarme de la turbine.

En même temps, il enfonça deux touches du boîtier de radiocommande. Instantanément, une boule de feu enveloppa la Cadillac piégée ; un souffle énorme fit tanguer un instant l'appareil, menaçant de le plaquer au sol. Une seconde déflagration répondit en écho. Une partie du toit de la bâtisse venait de s'envoler.

Bolan tira sur le manche, accomplit une montée en chandelle pour revenir inspecter la maison délabrée. Vitesse réduite, il observa les dégâts. Une colonne de fumée montait vers le ciel, sortant d'un énorme trou dans la toiture. L'aile droite tenait toujours et, sur la pente du toit, il vit s'ouvrir un vasistas puis une silhouette qui s'en extrayait rapidement pour s'accroupir et prendre une ligne de visée avec une arme automatique. C'était l'homme qui l'avait mitraillé quelques instants plus tôt depuis une fenêtre. À moins de cinquante mètres, en pleine lumière, l'Exécuteur le reconnut aussitôt. Derrière l'AK-47, le

gars le fixait tranquillement de ses étranges yeux en amande.

— Seymour ! cracha le Guerrier sourdement.

Puis il jeta un bref regard à la fille.

— Couchez-vous !

Tout en poussant brusquement sur le manche pour faire perdre de l'altitude à l'appareil, il donna un coup de palonnier pour partir en glissade sur le flanc et ne redressa qu'à une dizaine de mètres du sol.

Des flammèches jaillissaient du fusil d'assaut qui crachotait toujours quand Bolan piqua droit sur la villa à moitié en ruines. Une traction sur le manche fit remonter l'hélico un peu plus haut que le toit et il eut de nouveau la vision du tueur qui venait de placer un nouveau chargeur dans son arme. Il ressentait presque physiquement sa hargne et sa détermination, imagina l'index crispé sur la détente pour une nouvelle salve, se pencha sur le côté tout en continuant d'observer son adversaire.

Un dernier écart plaça le Hughes 500 sur une trajectoire déviée avant que l'Exécuteur le fasse revenir dans l'axe initial, à quelques mètres du tireur. Celui-ci, brusquement, lâcha son arme et s'allongea sur le toit, tandis que l'AK-47 glissait sur la pente avant de disparaître dans le vide.

Au terme d'une montée en chandelle, Bolan fit pivoter l'appareil à une centaine de mètres de hauteur et le stabilisa afin d'observer la situation. Le type avait disparu. Il avait d'évidence préféré se replier à l'intérieur de la bâtisse.

Le transceiver émit un appel :

— Striker ! Comment ça va ?

C'était Jackson.

— Ça marche, répondit-il dans un grognement, observant l'habitable devant lui.

La bulle de plexiglas était percée de trois trous étonnamment groupés, juste dans l'axe entre les deux sièges avant. Les mêmes orifices figuraient en haut et à l'arrière de l'habitable. Les projectiles avaient suivi une trajectoire en diagonale passant exactement par la position qu'il avait occupée juste avant le déclenchement de la dernière salve.

— On rentre. Repli immédiat, lança-t-il dans la radio avant de la rempocher.

La fille s'essuya le visage avec la main.

— C'était de justesse ! fit-elle en grimaçant.

— C'est toujours de justesse, lui confirma Bolan.

— Si vous vous étiez fait tuer, je ne sais pas comment je me serais débrouillée avec cet engin. Je n'ai aucune notion de pilotage.

Elle ajouta après un petit silence :

— Vous êtes incroyable ! Ça ne vous suffisait pas de sortir d'un enfer,

il a fallu que vous alliez narguer cet assassin...

Dans le ronflement de la turbine et le staccato des pales, le dialogue était difficile. Tout en éloignant le Hughes, il rafla d'une main une paire de casques d'écoute suspendus derrière lui à un crochet et en tendit un à sa passagère qui le coiffa aussitôt. Dès qu'il eut branché les casques sur le tableau de bord, il questionna :

— Vous le connaissez ?

— Vaguement. Il travaille pour un certain Walter Davis.

— Siegelbaum.

— Quoi ?

— Davis s'appelle en fait Ben Siegelbaum.

— Oui, j'ai entendu ce nom aussi. Seymour est un spécialiste des contrats de meurtre et LaRocca paraissait plutôt ennuyé qu'il vienne piétiner son terrain.

Le Hughes venait de franchir les collines depuis lesquelles Jackson et Cassiopée avaient couvert l'Exécuteur durant son blitz. Il aperçut le grand Noir en train de descendre une pente au pas de course, le gros M-82 porté sur son épaule, tandis que Cass rejoignait déjà l'impala qu'ils avaient planquée dans un sous-bois près de la route.

Bolan questionna sans transition :

— Pourquoi m'avez-vous parlé de Dakota, tout à l'heure ?

— Nick Rafalo était mon frère, répondit-elle, la mine sombre.

Bon, la boucle se refermait conformément à ce qu'il pensait. L'ancienne taupe fédérale, assassinée à Philadelphie par la mafia, lui avait parlé d'une jeune sœur qui faisait des études de droit pour devenir flic. Elle avait dix-neuf ans à l'époque et Nick était son aîné de douze ans. À présent, elle devait en avoir vingt-quatre ou vingt-cinq. Elle poursuivit :

— J'ai travaillé pendant un an au F.B.I. J'avais réussi à me faire engager comme assistante quelque temps après la fin de mes études, une licence de droit et une maîtrise d'analyse scientifique. Mais le Bureau fédéral ne me convenait pas, je me voyais déjà en train de passer ma vie dans un labo, à faire des recherches informatiques et à identifier des empreintes, alors que je voulais être sur le terrain.

— Et finir comme votre frère ? grinça Bolan.

— Je sais exactement comment ça s'est passé pour lui, comment ces salauds l'ont torturé avant de le mutiler et de le déposer sur un trottoir, à Philadelphie. Je sais aussi contre quoi il se battait. J'ai juré de le venger... par tous les moyens. J'en étais arrivée à l'idée de me faire passer pour une prostituée afin d'infiltrer l'Organisation, mais ça n'a pas été jusque-là. Mes origines italiennes ont joué quand j'ai rencontré Nick LaRocca. Ça s'est passé au cours d'un cocktail donné par une association Caritative, à Cincinnati. Ce vieux cannibale donnait aux pauvres pour alimenter son image de marque, il s'arrangeait toujours

pour le faire savoir à grands coups médiatiques. Savez-vous qu'il parrainait officiellement cinq associations humanitaires ? En fait, il s'est toujours arrangé pour reprendre d'une main ce qu'il distribuait généreusement de l'autre. Il avait des pions dans ces groupements d'intérêt public, des gens qui lui étaient évidemment tout dévoués.

Après un silence, elle enchaîna :

— J'ai ouvert des yeux ronds quand il m'a proposé d'être sa secrétaire personnelle. En fait, ce vieux débris voulait surtout me traîner dans son sillage pour me montrer à ses associés comme si j'étais une poule de luxe. Il m'a payé des robes à des prix ahurissants, m'a amenée dans les endroits les plus chic...

— Qui vous a présentée à LaRocca ?

— Un type qui avait ses entrées au F.B.I. et qui paraissait connaître tout le monde. C'est d'ailleurs à E-Street que je l'avais rencontré. Je crois qu'il avait aussi des relations gouvernementales. Est-ce important pour vous ?

— Tout ce qui touche à la mafia m'intéresse, assura l'Exécuteur. Comment s'appelle-t-il ?

— Robert Mills. Mais tout le monde l'appelle Bob.

Un petit muscle tressaillit sur la tempe de Bolan.

— C'était un coup arrangé, lâcha-t-il.

— Comment ça ?

— On vous a placée dans les pattes de LaRocca pour l'espionner.

— Qui ? Les fédéraux ?

— Non. Ses propres associés.

— Eh bien ! Si vous êtes dans le vrai, je comprends pourquoi ça a été si facile.

— Ils vous auraient supprimée après vous avoir utilisée. Qu'avez-vous découvert chez lui ?

— Pas suffisamment de choses pour en tirer parti. Je n'avais pas vraiment les coudées franches, d'autant que Lorenzo Lippi tournait sans arrêt autour de moi quand LaRocca n'était pas là... Lippi, c'est son second lieutenant.

— C'était, rectifia l'Exécuteur. Je l'ai descendu dans le hall de la baraque.

— Merci, en tout cas. J'ai vu aussi que vous avez abattu Aldo Parini et David Digger. Ceux-là étaient parmi les pires. Ils sont arrivés hier matin. Bon... Au sujet de mon frère, j'avais compris qu'il vous connaissait et qu'il vous rencontrait parfois.

Bolan voulait éviter ce sujet.

— Quel était votre plan ? demanda-t-il.

Jetant un regard à l'arrière, sur les sièges où elle avait déposé la serviette en cuir, elle répliqua :

— Piquer à Nick les documents qu'il planquait dans sa chambre forte

et tailler la route au plus vite.

— C'était courageux mais suicidaire.

— J'avoue que je commençais à paniquer un peu, et quand je vous ai vu débarquer dans leur tanière, j'ai pensé que c'était l'occasion ou jamais... Je m'appelle Daniela Rafalo, mais je préfère Dany.

Il fit descendre le Hughes jusqu'au sol, le posa dans une prairie que longeait déjà l'impala conduite par Cassiopée. Laissant le rotor tourner au ralenti, il sortit de la cabine et attendit l'arrêt du véhicule. Teddy Jackson arrivait au pas de course.

— Putain de cirque ! s'esclaffa-t-il. Quel est le programme, maintenant ?

— On fait un détour pour éviter les bleus et on va à Greendale. Toi et Cass en voiture, moi avec l'hélico.

— C'est dans l'Indiana...

— Juste après la frontière, oui.

— Pourquoi Greendale ?

— Pour y planquer le Hughes et pour un conseil de guerre.

— O.K. ! J'en suis, hein ?

Bolan lui sourit amicalement.

— Tu en es. Cass aussi. Mais vous faites ce que je vous dis, rien d'autre. Le premier qui marche à côté de ses pompes se fera éjecter.

— Ça me va, dit Jackson, légèrement renfrogné.

Regardant à travers le plexiglas de la cabine, il demanda :

— Et elle, qui est-ce ?

— Un sacré petit soldat. Tu te souviens de Rafalo ?

— Nick Rafalo ?

— C'est sa frangine.

— Merde. Le monde est petit.

— Comme tu dis. Remonte dans ta caisse et tirez-vous. Silence radio jusqu'à l'arrivée.

CHAPITRE XVII

La ferme ne fonctionnait pratiquement plus depuis six mois. Depuis que John Helder avait été contraint d'arrêter toute activité physique à la suite d'un mal sournois qui le rongait sans que la médecine puisse faire quelque chose pour lui. Il avait participé à la guerre du Kosovo en tant que caporal de Marines et c'était un peu moins d'un an après son retour à la vie civile que ça s'était déclenché, lentement d'abord, puis la maladie avait gagné.

Tuberculose osseuse, avait diagnostiqué un médecin militaire, lui prescrivant des examens réguliers et un traitement qui n'avait rien arrangé. Un an auparavant, Coleen – sa jeune femme de vingt-six ans – avait entendu parler d'une association qui menait une campagne pour obtenir du gouvernement une révision du statut des anciens militaires ayant participé à la guerre du Golfe et à celle du Kosovo. Un responsable lui avait parlé de la multitude d'autres cas semblables ; il lui avait en outre fourni une documentation ainsi que des adresses de médecins spécialisés dans ce type d'affection. Au terme d'un examen approfondi, le diagnostic était tombé : contamination par rayonnement nucléaire.

Des rapports d'enquêtes et des expertises faisaient état de la responsabilité du gouvernement : la Maison Blanche avait officieusement couvert la fabrication et l'utilisation massive de projectiles de combat durcis au plutonium et à l'uranium 238 provenant de déchets nucléaires. Mais l'Armée avait nié toute responsabilité. Un lieutenant de la base de Wright Patterson s'était même déplacé à Greendale pour dissuader John Helder d'intenter un procès au Pentagone. Il lui avait également promis une indemnisation qui n'était jamais venue.

Et, depuis, Coleen Helder passait le plus clair de son temps à tenter de sauver son mari, écrivant sans relâche des courriers à l'Administration dont la plupart restaient lettres mortes. John, lui, avait perdu plus de vingt kilos au cours des derniers mois. Ses joues s'étaient creusées, son teint était blême, mais ses yeux brillaient parfois d'un étrange éclat.

— Je mourrai debout, avait-il déclaré à Coleen lorsque, quelques jours plus tôt, elle avait voulu l'obliger à rester alité.

— Tu ne mourras pas, avait-elle répliqué gravement. J'ai entendu parler d'un traitement qui guérit cette saleté, on a encore un peu d'argent...

John lui avait souri en hochant la tête. Quelques dollars, cinq vaches et trois cochons, ainsi qu'une quinzaine de poulets... Un pactole.

Et puis, voilà que quelque chose venait de se produire. Une voiture avait débouché dans la ferme et un type, un grand Black, s'était amené nonchalamment en disant qu'il cherchait un terrain pour poser un hélicoptère.

« On fait des photos aériennes pour la restructuration agricole », avait-il précisé en mettant cinq cents dollars sur la table. Pour les premiers frais.

John avait hoché la tête en souriant.

— Pour cinq cents sacs, vous pouvez même tourner un film porno, si vous voulez.

La machine volante se posa dix minutes après que le même Black eut discuté quelques instants dans un walkie-talkie. Le jeune fermier fixa avec étonnement la somptueuse blonde qui descendait du Hughes 500, seulement vêtue d'un blouson et d'un minuscule maillot de bain, puis il observa avec intérêt l'homme de haute stature qui venait de lâcher les commandes de l'appareil.

Le conducteur de la voiture avait lui aussi rejoint le corps de la ferme.

— Avez-vous quelque chose à manger ? demanda-t-il. On a l'estomac dans les talons.

Coleen Helder disposa des assiettes sur la table et apporta du jambon, du pain et de la bière.

— Nous n'avons pas grand-chose, dit-elle avec un sourire d'excuse. Mon mari est malade et ça coûte cher.

— Irradiation, précisa Helder avec un petit ricanement.

Il encaissa sans sourciller le regard d'acier du grand type et eut la sensation qu'il lisait en lui.

— Bagdad ou Kososo ?

— Kosovo. J'étais trop jeune pour la guerre du Golfe.

Le regard s'adoucit, se fit chaleureux et compréhensif. Helder grogna :

— Dites...

— Oui ?

— Vous n'êtes pas venu faire des photos dans ce coin paumé.

— C'est juste.

— Vous n'appartenez pas non plus au ministère de l'Agriculture.

— Non.

— La télévision ne marche plus, mais nous avons la radio.

Bolan comprit. John Helder n'avait rien d'un idiot.

— Je ne dors pas beaucoup, même avec les somnifères. J'écoute la radio pendant la nuit. Il y a eu des tas de flashes, paraît qu'on recherche quelqu'un de l'autre côté de la frontière.

— On devrait laisser tomber, intervint Cassiopéa. Gardez le fric, c'est pour le dérangement.

— Vous ne me dérangez pas, je voulais juste une confirmation. Maintenant, ça va mieux.

Coleen Helder avait discrètement quitté la salle à manger.

— Nous ne resterons pas longtemps, promet Bolan.

— Restez autant qu'il vous plaira. Pour une fois qu'il y a ici un peu d'imprévu... Nous pouvons mettre deux chambres à votre disposition. Si je peux faire encore quelque chose pour vous, n'hésitez pas. Il y a aussi le téléphone, mais je ne vous conseille pas de l'utiliser, ces salauds du Conseil de sécurité me foutent périodiquement sur écoute pour vérifier où j'en suis de mon procès contre l'armée.

— Merci, dit Bolan.

Deux minutes plus tard, Jackson et Cassiopéa s'affairaient à replier les pales du Hughes qui fut ensuite poussé dans une grange. Puis ils mangèrent rapidement, échangeant quelques phrases au sujet de la maladie de Helder.

La jeune fermière tendit ensuite un jean et un chemisier à Dany Rafalo qui la remercia du regard avant d'aller se changer dans une chambre.

Bolan sortit et marcha jusqu'à la grange, s'assit dans le cockpit du Hughes. Il avait besoin de réfléchir. Durant le trajet aérien jusqu'à la frontière d'État – moins de trente minutes –, il s'était tracé mentalement un plan pour la suite des opérations. Il avait encore à préciser des détails, à analyser la situation en profondeur et à envisager les alternatives. Il lui fallait aussi éplucher les documents pris à l'ennemi.

Ce qui le surprenait le plus, à Cincinnati, c'était la présence d'éléments étrangers dans le cadre d'une magouille nationale, l'implication de types comme Seymour et Siegelbaum.

L'Exécuteur avait pour la première fois lu le nom de Siegelbaum sur un rapport confidentiel, à New York. À l'époque, Hal Brognola lui avait dit qu'il émargeait au budget du Mossad israélien, mais il était également en relation avec des agents de la C.I.A., des types eux-mêmes acoquinés avec les gros *amici* de Manhattan. Il n'y avait rien d'officiel, bien sûr, ces gars de Langley n'étaient que des renégats de l'Agence de renseignements, mais ils maintenaient des contacts occultes avec de grosses légumes politiques de Manhattan. Tout ça constituait un étrange méli-mélo paradoxalement parrainé dans la

coulisse par la toute-puissante agence de sécurité américaine, la N.S.A. Il fallait aussi prendre en compte de nouvelles composantes, notamment la FENCEN, une force de police secrète dépendant soi-disant de l'ONU et qui venait renforcer les effectifs de la C.I.A. Personne, officiellement, ne savait ce qu'était la FENCEN. Même Brognola, le numéro Un du *Justice Department*, n'avait pu éclairer l'Exécuter sur cette question. Tout ce que l'on en connaissait, c'était que cette nouvelle force d'intervention était composée d'environ quarante mille hommes répartis sur tout le territoire américain et ne possédant aucune identité officielle ; et aussi que leurs moyens d'acheminement sur des territoires opérationnels – essentiellement des hélicoptères – étaient peints en noir pour des vols de nuit et n'affichaient aucun signe d'immatriculation. Ça sentait une sale odeur de barbouzerie, et le fait que Brognola n'ait pas été mis au parfum confirmait le côté pourri de la chose.

Sur le CD-rom récupéré à *Ground Zéro*, il était question de ces troupes d'intervention, et notamment dans l'Ohio où une ancienne base des Marines avait été mise à leur disposition. À la réflexion, ça pouvait recouper ce que lui avait appris Jackson au sujet d'un camp paramilitaire secret approvisionné avec du matériel tactique dérobé à l'armée. Jackson avait également précisé que les fonds qui alimentaient cette base semblaient provenir de banques privées plus ou moins sous contrôle de la mafia. Si ces renseignements étaient bons, c'était situé dans Sugar Valley, à un peu moins de cent kilomètres au nord de Cincinnati.

Prélevant la serviette de Nick LaRocca à l'arrière de l'appareil, il la plaça à côté de lui et commença à en sortir les documents qu'il se mit consulter en lecture rapide, s'arrêtant parfois et prêtant une attention particulière à certains passages. Il lui fallut à peu près une demi-heure pour se faire une opinion plus précise des magouilles opérées à Cincinnati et des personnages qui tiraient les ficelles. C'était effarant.

Nick LaRocca avait sûrement passé beaucoup de temps à espionner ses associés. Il s'était constitué une splendide documentation et avait aussi procédé à des enregistrements qui ne laissaient pas d'équivoque quant à leurs activités. Il avait voulu pouvoir à tout moment faire pression sur eux et, pourquoi pas, exiger une part plus importante du gâteau qu'on lui faisait miroiter. Mais les combines dont on avait bien voulu l'entretenir n'étaient manifestement qu'un leurre, un appât pour le faire tenir tranquille, pendant que se déroulaient sous son nez les vraies opérations. Pour les maîtres de la partie, le vieux *capo*, tout malin et rusé qu'il était, ne pouvait pas comprendre ce qui avait été décidé au sommet de la pyramide, ne le devait surtout pas. Mais, en fait, il en avait suffisamment compris pour avoir l'idée de les tenir à la gorge le moment venu.

La scène de Cincinnati s'éclairait de multiples lueurs, et Bolan en avait froid dans le dos.

CHAPITRE XVIII

Harry Gardner était un flic d'une quarantaine d'années. Il dirigeait la Brigade Spéciale d'intervention de Cincinnati et avait été successivement lieutenant de police à Philadelphie puis capitaine à Columbus, au C.P.D.

De taille moyenne, fortement charpenté, il avait un air de bon vivant et nul n'aurait pu deviner, ne le connaissant pas professionnellement, qu'il possédait à son actif un nombre impressionnant d'arrestations spectaculaires allant du simple braqueur au chef de gang.

Il était assis au volant de son véhicule, une Ford grise anonyme, un exemplaire du *New York Times* placé en évidence sur la visière du tableau de bord. Il était un peu plus de 4 heures de l'après-midi quand la portière de droite s'ouvrit sur un grand type costaud qui prit naturellement place à côté de lui.

Le policier esquaissa un sourire contracté.

— John Phoenix ?

— Affirmatif.

— Vous êtes en retard.

— Désolé, Mad Max, répliqua Bolan en étendant ses jambes devant lui. Je vous observe depuis un quart d'heure.

— Je suis réellement seul.

— Ça vaut mieux.

— Il paraît que vous avez une proposition à me faire ?

— Un échange.

L'Exécuteur tira d'une poche de sa veste une enveloppe en papier kraft assez épaisse.

— C'est là-dedans. De quoi vous donner du travail pour plusieurs semaines, à moins que vous soyez vraiment très rapide.

Gardner prit l'enveloppe et la palpa. Puis il alluma une cigarette, souffla de la fumée et demanda :

— C'est quoi ?

— Des documents.

— Je m'en doute. Quel genre ?

— Brûlant. Ça concerne plusieurs réseaux de trafic de stupéfiants,

une organisation de proxénétisme, de nombreux rackets, de jeux clandestins, ainsi que l'énumération précise des receleurs locaux. Vous y trouverez également des noms importants se rapportant à toute sorte de combines.

— Rien que ça !

— Ce ne sont que des photocopies. La prise a été bonne, mais je ne peux pas tout vous remettre.

— De quelle prise parlez-vous ?

— Une descente chez Nick LaRocca.

— Ah ! J'ai reçu un fax, tout à l'heure. Paraît qu'il s'est fait descendre au cours de la matinée.

— C'est exact.

— Il y aurait eu plus de quarante morts. À part ça, je n'ai vu aucun détail technique sur cette opération.

— C'est top secret, fit Bolan.

— C'est drôle, ce que vous dites. Moi, j'ai une autre idée sur cette affaire. Ça sent les Services secrets à plein nez. On m'a dit que vous êtes colonel... D.I.A. ?

— Ce n'est pas intéressant. Lisez plutôt ces papiers, ils sont particulièrement instructifs.

— Je les lirai, fit Gardner. Quelle est la contrepartie ?

— J'ai besoin d'une certaine liberté de mouvement.

— Dans mon secteur ?

— Et à la périphérie.

L'autre eut un sourire en coin.

— Vous ne vous êtes pas gêné jusqu'ici.

— L'opération n'est pas terminée, je ne voudrais pas que vos hommes prennent des éclaboussures.

— Dites plutôt que vous voulez avoir les coudées franches.

— Libre à vous d'interpréter.

— Ouais... C'est tout ?

— Pas tout à fait. Il me faut des renseignements relatifs à diverses personnalités implantées dans votre secteur.

Gardner tira sur sa cigarette pour se donner quelques secondes de réflexion.

— Qui, par exemple ?

— Des types comme Edward Gould, Gabriel Morgan, Bob Mills et Walter Russo.

— Pourquoi vous intéressez-vous à ces gens ?

— Ils sont impliqués dans des combines illégales.

— Quelqu'un m'a déjà posé ce genre de question au sujet d'Edward Gould.

— Qui ?

— La D.E.A. semble s'y intéresser.

— Ce n'est pas mon problème, dit prudemment Bolan.

— Le mien non plus, Phoenix. Je ne peux que m'en tenir aux évidences. Gould est protégé en haut lieu, pas question de l'approcher, c'est clair.

— Vous trouverez dans l'enveloppe l'enregistrement d'une conversation entre Nick LaRocca et Edward Gould qui explique de quelle manière son garde du corps a été amené à liquider chez lui un dealer qui faisait du chambard. Tous les détails y sont. Je pense que ça évoque quelque chose pour vous.

Gardner hocha doucement la tête.

— Une première enquête a été étouffée, il n'y a eu qu'un rapport de principe.

— Maintenant, vous avez de quoi le faire inculper pour complicité de meurtre au premier degré. D'où sort ce type et quelles sont ses activités à Cincinnati ?

— Vous paraissez pourtant renseigné sur lui.

— Pas assez.

— Il a été secrétaire d'État au Foreign Office pendant quatre ans avant d'être muté comme directeur du département des affaires maritimes à New York. On croit savoir qu'à cette époque il avait également un statut de correspondant informel avec la C.I.A., mais ça n'a jamais été confirmé officiellement. Maintenant, il chapeaute ici plusieurs institutions, comme l'Office de coordination logistique de haute technologie et le laboratoire de recherche en armement de Dayton.

— Un gros poisson.

— Sans aucun doute. Nous savons aussi qu'il s'occupe officieusement de l'acquisition de terrains pour l'entraînement d'agents secrets, des sortes de Forces Spéciales.

— Le FENCEN ?

Le flic parut grincer des dents.

— C'est ce que je pense, oui. À part ça, il a un très grand appartement en ville, une villa du côté de Waynesville, en sous-main, et il se rend régulièrement à Camden dans une maison appartenant à un certain Walter Davis.

Un sourire éclaira brièvement le visage de l'Exécuteur. Davis-Siegelbaum devait se sentir parfaitement à l'aise, dans l'Ohio, cautionné par de gros bonnets de la C.I.A. et du N.S.C.

— Si ça peut vous intéresser, Gould a une maîtresse qu'il rencontre souvent, poursuit le policier de la B.S.I. Elle se fait appeler Cathy Sanders mais se nomme en fait Golda Cossimo et vous pouvez la considérer comme une mère maquerele. La villa de Waynesville lui appartient, et elle a aussi une boîte à partouzes à Taylors Creek, fréquentée par une partie du gratin local.

Gardner fit une pause, écrasant sa cigarette dans le cendrier du bord.

— Et pour les autres ? fit Bolan.

— Pour ça, il faut que je consulte mon P.C. Mais je peux vous parler en quelques mots de Gabriel Morgan. Quelles que soient vos intentions à son sujet, je vous déconseille d'y toucher.

— Il a le sida ? sourit Bolan.

— Pire que ça. Prenez-vous-en à lui et vous aurez aussitôt les hommes du Conseil International de Sécurité sur le dos. Autrement dit, les types du FENCEN.

— Quelles sont ses relations avec le Milieu ?

— Apparemment il n'en a aucune, mais il rencontre souvent des responsables du Mossad.

L'Exécuter était au courant. Après quelques secondes de réflexion, il précisa :

— Laissez-moi jusqu'à cette nuit avant de coffrer Gould.

— Vous avez une raison ?

— Il se peut que je vous offre une brochette complète en plus de lui.

— Merde, pourquoi feriez-vous ça ?

— Je ne peux pas m'occuper de tout le monde, grinça Bolan.

— Sonnez le F.B.I. !

— Les fédéraux n'ont pour l'instant aucune raison pour intervenir.

— Et moi donc !

— C'est chez vous que ça se passe. Ramassez ce que vous pourrez, mais pas trop vite.

— Vous me faites l'effet d'un drôle de type, Phoenix. Pourquoi m'avez-vous fait contacter depuis Washington ?

— Vous n'avez pas la réputation de marcher à l'enveloppe. Est-ce que je me trompe ?

— Non.

Bolan pensait aussi que d'invisibles ressorts avaient joué à profusion pour brider les initiatives de flics comme Harry Gardner et que la montée en pression était parvenue à un paroxysme. Certains, moins opiniâtres, laissaient tomber ou finissaient par marcher dans la combine. Lui, non. Il suffirait qu'on lui entrebâille une porte pour qu'il se précipite dans l'ouverture et foute le merdier. C'était en tout cas ce que ressentait l'Exécuter en présence de ce vieux baroudeur.

— Appelez-moi quand vous aurez ces renseignements, lui dit-il.

Il lui indiqua un numéro de portable que le policier nota sur un calepin et précisa :

— Il ne pourra servir qu'une fois.

— O.K. Laissez-moi une heure.

Puis Bolan ouvrit la portière du véhicule.

— Merci, flic.

— Y a pas de quoi, heu... Phoenix. C'est bien John Phoenix, hein ?

— Quelle importance, Harry ? Les noms ne servent qu'à se repérer.
— Comme vous dites, fit Gardner en grimaçant un sourire. Ce ne sont jamais que des apparences.

Bolan lui adressa un clin d'œil et quitta la Ford sans se retourner. Il était 16 h 35. Il avait un autre rendez-vous dans moins d'une demi-heure. Le coupé Camaro de location était garé deux rues transversales plus loin. Il mit le contact en se demandant ce que le flic de la B.S.I. avait compris au sujet du colonel John Phoenix. Les noms ne sont jamais que des apparences. Qu'importait ? Ils étaient du même bord, seules les méthodes différaient, le champ d'action aussi.

CHAPITRE XIX

Le chauffeur était immobile au volant, un balaise au regard obstinément braqué devant lui. Bolan ouvrit la portière arrière de la Cadillac aux vitres teintées, se glissa sur la banquette où se tenait un homme maigre vêtu d'un costume en fil-à-fil rayé de belle facture. Une vitre séparait les places arrière du chauffeur avec lequel on pouvait parler à travers un Interphone.

Dès que la portière se fut refermée, le véhicule décolla du trottoir et s'inséra dans la circulation très dense.

— Par quoi commence-t-on ? articula posément l'homme assis à l'arrière.

— Qui me prouve que vous êtes bien le bon interlocuteur ? répliqua Bolan.

Un silence de quelques secondes plana dans le véhicule, puis un rire grinçant se fit entendre.

— On m'a parlé d'un certain John Phoenix.

— Et vous êtes la planète perdue ? ironisa l'Exécuteur.

— Phaéton, oui. La vingt-troisième.

L'homme était de taille moyenne, avec un visage émacié aux traits tirés, une chevelure grisonnante et clairsemée, mais des yeux vifs et rusés.

— Qui vous a parlé moi ? questionna-t-il de sa voix dissonante.

— Personne. Je sais qui vous êtes.

— Vous prétendez me connaître ?

— En ce qui concerne l'essentiel, oui.

— On m'a laissé entendre que vous m'êtes recommandé par quelqu'un de Washington.

— Il y a maldonne, fit sèchement Bolan.

— Expliquez-moi, alors.

— Il n'y a rien à expliquer.

— Pourquoi tant de réserve, Phoenix ?

— Pourquoi Phaéton 23 ? ricana l'Exécuteur.

— Bonne réponse. Mais je suis dans une position délicate, j'ai une situation à tenir et un rôle important à respecter.

— Vous êtes un agent sous couverture des anti-stups, mais pas seulement. Vous vous appelez Nathan Caldara et vous êtes lié à la mafia.

Le visage osseux se ferma, ses lèvres minces s'abaissèrent aux commissures. Bolan pensa qu'il allait sortir une phrase cinglante, mais l'autre se contint. Enfonçant sa main dans une poche de sa veste, il l'en ressortit nerveusement pour porter à sa bouche deux petites pastilles qu'il absorba en rejetant la tête en arrière.

— Je suis bien obligé d'avoir des relations avec ces gens, répondit-il d'un ton sourd. Comment voudriez-vous que je puisse en obtenir des informations ?

Puis, comme s'il en avait trop dit, il lâcha sèchement :

— Que voulez-vous exactement ?

— Dites-moi plutôt pourquoi vous balancez vos contacts aux *amici*.

— Pardon ?

— Ne jouez pas au con, vous savez de quoi je parle.

— Vous êtes fou !

— Je sais aussi que vous avez une tumeur au cerveau, ajouta Bolan. Je cherche à savoir si c'est une excuse suffisante.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

La longue Cadillac roulait lentement dans une avenue encombrée.

— Jusqu'à quel point êtes-vous contaminé, Phaéton ?

L'homme s'humecta les lèvres.

— On vous a mal renseigné. J'ai simplement fait passer une information, j'ai reçu des consignes.

— De qui, de Nick LaRocca, de Gould ou de Gaby Morgan ? Ou des trois en même temps ?

— Vous n'y êtes pas du tout. La D.E.A. avait perdu le contact avec deux de ses agents dont l'un est venu me voir pour me demander des renseignements.

L'Exécuteur savait que c'était faux. Phaéton n'avait reçu qu'un appel téléphonique de John Cassiopéa, mais il entra dans le jeu :

— Quels renseignements ?

— Au sujet d'un dealer de LaRocca, un certain Mallory, mais je n'ai pas pu lui donner l'information.

Bolan ricana. C'était également faux. Il n'avait fait que lui parler de la boîte à partouzes de Taylors Creek, un renseignement de peu d'importance.

Tandis que le chauffeur s'efforçait de sortir la Cadillac d'un bouchon, Nathan Caldara se plaça une nouvelle pastille dans la bouche et la suçota.

— Chimiothérapie ? demanda Bolan.

— Oui, acquiesça la taupe des Narcotics d'un ton douloureux. Ça ne fait que ralentir la prolifération des métastases. Les dernières radios

que j'ai passées établissent qu'il me reste à peine un an. Quand je me suis aperçu que j'avais un cancer, il était trop tard, une opération n'était plus possible. Qu'est-ce que ça vous ferait si on vous annonçait brusquement que vous êtes foutu, Bo... Phoenix ?

« Voilà, on y est », songea l'Exécuteur, répondant comme s'il n'avait pas saisi le lapsus :

— On me l'a souvent dit, et je suis toujours en vie.

Un rire aigre secoua la maigre carcasse.

— Mais qu'auriez-vous fait à ma place ?... Moi, j'ai eu envie de vivre. Un an, rien qu'un an ! Vous ignorez sans doute ce qu'on peut faire en un an quand on est riche. Vous ne devinez pas ce qu'on peut s'acheter. Tout !... Vous ne pouvez pas comprendre. Vous pensez peut-être que je suis un déséquilibré... Je n'ai jamais été aussi lucide.

Puis il fixa Bolan d'un regard étrange.

— N'est-il pas injuste que vous soyez plein de vie alors que je n'en ai presque plus ?

L'Exécuteur retint un sourire ironique.

— C'est une caisse blindée ? demanda-t-il sans transition.

— Vous parlez de ce véhicule ? Oui, entièrement. La carrosserie, le pare-brise et les vitres sont à l'épreuve des balles. Ça m'a coûté deux cent mille dollars.

— Le fric de la mafia.

— L'argent n'a pas d'odeur, s'esclaffa la taupe. J'ai pu m'acheter un appartement dans West Wood, j'ai une villa avec piscine à Cherry Grove et je peux me payer n'importe quelle fille. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je vois surtout une ordure qui a perdu les pédales, lui renvoya Bolan.

— Vous n'avez rien compris, gloussa Phaéton 23 en glissant de nouveau la main dans sa poche comme s'il cherchait une nouvelle pastille.

Il l'en ressortit armée d'un petit Walter PK 7,65 qu'il tenta de braquer sur son passager, mais celui-ci avait devancé le geste. Un coup sec l'atteignit au poignet et il poussa un cri aigu tandis que le pistolet passait dans la grande pogne de l'Exécuteur.

Le Beretta silencieux se pointa ensuite sur la poitrine chétive.

— Où la veux-tu ? lui demanda-t-il d'une voix glacée.

— Vous ne ferez pas ça ! s'écria l'agent des Narcotiques vendu à l'Organisation. Vous ne pouvez pas, je suis sans défense et malade.

Bolan ne voyait qu'une seule façon de guérir l'ignoble Phaéton 23. Caressant la détente, il lui expédia une pastille de 9 mm qui lui traversa le crâne, lui arrachant une partie de la nuque avant d'aller s'écraser contre une vitre latérale blindée.

Le gorille, immobilisé dans un embouteillage, avait levé les yeux sur

son rétroviseur et, le temps d'une seconde, regarda avec ahurissement le sang qui s'écoulait sur la face de son patron, brandit un .38 en se contorsionnant sur son siège. Mais il n'alla pas plus loin. La vitre de séparation s'étoila sous la poussée d'une ogive Parabellum qu'il prit dans la tempe alors qu'il se retournait et il s'affala mollement sur le volant.

Tout n'était pas blindé dans la Caddie, Phaéton 23 n'avait pas pensé à tout.

Quittant le véhicule en plein embouteillage, Bolan traversa l'avenue et héla un taxi qui passait à sa hauteur au carrefour. Il venait de colmater une dangereuse fuite mais ce n'était qu'une étape intermédiaire de son blitz. À présent, il allait devoir s'en prendre aux gros prédateurs tapis dans l'ombre, les obliger à sortir de leurs tanières et les rassembler pour les détruire. Il n'avait que quelques heures pour parachever son plan d'attaque.

CHAPITRE XX

Jack Grimaldi avait fait décoller le gros transporteur C-130 de l'aéroport de Columbus pour le poser sur le nouveau terrain de Dayton, un saut de puce d'une demi-heure. Un plan de vol permanent lui autorisait tous trajets sur l'ensemble du territoire américain. Outre ses documents de navigabilité, l'appareil avait à son bord un agrément du ministère de la Défense permettant l'accès à toutes les infrastructures civiles et militaires aéronautiques du pays. Cela signifiait que son équipage était autorisé à entrer et sortir de ces installations sans avoir à subir aucun contrôle.

Le document était un magnifique faux établi par le génial Herman « Gadgets » Schwarz, mais Bolan avait réussi à faire figurer l'immatriculation du C-130 sur le listing de *VUS Air Research* en s'introduisant sur son site informatique. Ce n'était qu'une affaire de connaissances techniques et, jusque-là, aucun accroc n'était survenu.

Grimaldi avait ensuite sorti le TACOM de la soute du C-130, le char de combat de l'Exécuteur déguisé en innocent mobil-home. Un engin de sept tonnes équipé aussi bien pour la guerre que pour le repérage et l'espionnage électronique, et possédant une ahurissante puissance de feu.

Au volant du *Tactical Combat Module*, le pilote avait quitté l'enceinte de Dayton Airport par le portail de service, sans autre formalité que de présenter ses documents accreditifs au préposé. Quelques instants plus tard, il avait garé le char de guerre sur un parking de Salem Pike avant de louer un véhicule pour se rendre à Greendale, transportant dans le coffre l'équipement de combat réclamé par l'Exécuteur.

Ils se tenaient à présent dans une chambre mise à leur disposition par les Helder, à l'étage de la ferme.

Bolan avait déplié sur une table une carte de la région et avait tracé au marker plusieurs traits se recoupant sous divers angles.

— Voilà le bunker de Siegelbaum, dit-il en désignant du doigt un point sur la carte. C'est à moins de vingt kilomètres d'ici de l'autre côté de la frontière. Comptons environ une demi-heure pour s'y rendre en

voiture, sans forcer. Avec le Hughes, je n'aurai besoin que de dix minutes et il faudra bien synchroniser l'opération. Sniper prendra la Camaro et Cass partira avec l'impala qui emportera une partie de l'équipement. La manœuvre consistera pour vous à attendre la sortie de Siegelbaum et à marquer sa caisse.

Il alla tirer d'un gros sac en toile kaki une carabine courte et au canon de gros diamètre qu'il déposa sur la table à côté de la carte, y adjoignit une grosse cartouche d'un calibre inhabituel, et commenta :

— Ça, c'est un des L.R.T., expliqua-t-il. *Long Range Radio Target*. Une fois collés sur n'importe quel mobile, ces marqueurs émettent une fréquence pré-déterminée qui rayonne jusqu'à deux cents kilomètres en terrain dégagé et environ la moitié en cas d'obstacles importants, maisons, collines et autres.

— Des radio-balises, quoi ! fit Jackson. Une sorte de *signal-tracer*...

— Exactement. La réception s'opère sur un scanner télémétrique qui donne à la fois la direction du mobile et son éloignement avec une marge d'erreur inférieure à un pour cent. Avec ça, impossible de perdre nos objectifs.

Cassiopéea tendit le bras vers la carabine à gros canon.

— Et c'est avec ça qu'on tire ces trucs ?

— Oui, la charge est de moitié équivalente à celle d'une cartouche de chasse pour une vitesse de seulement cent vingt mètres seconde à la sortie du canon. Ça implique qu'il faut la tirer à moins de quatre-vingts mètres pour toucher le point visé.

— Pas de flèche ?

— Jusqu'à quatre-vingts mètres, on obtient un tir tendu. Au-delà, c'est de l'acrobatie balistique. Le lanceur est muni d'un système de visée Aimpoint pour une meilleure efficacité. Sniper et toi, vous aurez chacun le vôtre et deux cartouches. Il faudra essayer de ne pas rater le premier coup, l'impact idéal est dans le bas de la carrosserie. De nuit, ils ne devraient s'apercevoir de rien.

— Comment ça va tenir sur les caisses ?

— La puissance d'impact a été calculée pour une perforation légère des tôles de carrosserie et la tête du projectile comporte un système d'ancrage.

— Et le bruit ? fit Jackson. Ces gus entendront le coup au départ, même s'ils démarrent sur les chapeaux de roues.

— Ils n'en auront sans doute pas l'occasion, dit Bolan. On leur donnera d'autres choses à entendre. Bon, nous serons évidemment tous reliés par radio, mais il faudra communiquer brièvement pour éviter les repérages, moins de cinq secondes par appels et réponses. Après le cirque de ce matin, soyez sûrs que tous les flics de l'Ohio sont sur les nerfs et qu'ils se tiennent à l'écoute de tout ce qui passe dans l'atmosphère.

— Nos émissions seront codées, objecta Cassiopéa.

— Bien sûr, mais ils peuvent détecter l'onde porteuse, faire une triangulation de repérage et se pointer de notre côté, ce qui n'est pas souhaitable. Depuis des années, toutes les sections policières sont équipées de scanners ultra-sensibles.

— Si c'est le cas, ils pourront localiser aussi les fréquences des radio-balises.

— Non. Les émissions ne sont pas permanentes, il s'agit d'impulsions toutes les dix secondes et sur une fréquence dépassant le gigahertz.

Bolan marqua une pause, fixa tour à tour ses amis.

— Attention, déclara-t-il, pas question d'initiatives personnelles et je ne veux pas vous voir trop près des cibles.

— O.K. Et comment comptes-tu faire sortir les requins ?

— Nous en discuterons tout à l'heure. Maintenant, examinons le secteur de Sugar Valley.

Bolan pointa un endroit sur la carte.

— Tout laisse à penser que c'est par là que se situe le camp où ils entraînent secrètement des mercenaires, avança-t-il. Sniper en a entendu parler et ça apparaît aussi dans certains documents de LaRocca. De plus, Davis-Siegelbaum possède une maison à Camden, près de Sugar Valley, où il retrouve régulièrement d'autres gros poissons. Il y a sans doute une relation.

— S'il s'agit d'un camp militaire, qu'est-ce que foutent là-bas des mercenaires ? demanda Jackson.

— Quelqu'un a de bonnes raisons de penser qu'il s'agit de former des terroristes.

L'Exécuteur évoquait les informations fournies par Mad Max qui, respectant son engagement, l'avait rappelé moins d'une heure après leur entrevue.

— C'est plutôt effrayant, intervint Dany Rafalo qui était restée silencieuse jusque-là. Comment imaginer que l'armée couvre une telle opération ?

— Il ne s'agit pas de l'armée, expliqua Bolan, mais de forces paramilitaires sans aucune affectation officielle. À l'origine, ces troupes constituaient une des forces secrètes d'intervention de l'ONU. C'est déjà difficile à avaler de la part d'un organisme international, mais quand on sait qu'une partie de ces commandos échappe complètement au contrôle des Nations unies, on comprend mieux.

Grimaldi fit entendre un petit grognement.

— Tu veux dire que les *amici* ont mis leur pogne dessus ?

— Exactement. Les *amici* et leurs associés. Mais je ne crois pas que ce soient ces types du FENCEN qu'on entraîne à des actions terroristes, ils ne sont sans doute là-bas que pour assurer la sécurité du périmètre.

— Qu'est-ce que veut dire FENCEN ? questionna la jeune femme.

— *Fédéral Emergency National Center*. On pourrait croire à une sorte de brigade d'intervention de la police fédérale, mais ça ne dépend pas du F.B.I., ni du *Défense Department*.

— Donc, personne n'est responsable, ricana Cassiopéa. Chapeau ! Une armée de l'ombre sans affectation reconnue et sans le moindre signe distinctif. Est-ce que c'est vrai, cette histoire d'hélicos peints en noir et qui ne se déplacent que la nuit ?

— Des appareils furtifs, renseigna l'Exécuteur. Le Bureau fédéral a reçu des rapports à ce sujet, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Mais aucune explication n'a été apportée, ni par le Pentagone ni par la Maison Blanche. Le mieux est d'aller voir ce qui se passe à Sugar Valley.

Quelques coups discrets furent frappé à la porte. Jackson alla ouvrir à John Helder qui apportait des canettes de bière et de Coca qu'il déposa sur la table. Il avait l'air étrangement ragaillardi et ses joues avaient pris un peu de couleur.

— J'ai pensé que vous aviez soif, dit le fermier.

Jetant un coup d'œil sur la carte, il fixa ensuite Bolan et grimaça un sourire.

— Je ne cherche pas à vous espionner, mais j'ai entendu ce que vous disiez au sujet de Sugar Valley. Vous cherchez une base militaire ?

— C'est à peu près ça.

— Je sais exactement où elle se trouve, mais ça n'a qu'une apparence militaire. Vous permettez ?

— Allez-y, lui dit Bolan.

Helder avança la main et désigna un endroit précis sur le papier, au milieu d'un rectangle figurant en pointillés.

— La Zone 34. C'est le nom qui a été donné à ce camp de salopards. Mon père avait une ferme là-bas, avec plus de cinq cents têtes de bétail et des champs sur une soixantaine d'hectares. Il en a été exproprié en 1995 pour que l'Armée y établisse une base. C'était l'époque où des tas de politicards s'étaient réunis à Dayton, soi-disant pour y mettre au point des accords de paix dans les Balkans.

— Dayton dans l'Ohio ? fit Jackson.

— Il n'y a qu'un Dayton, à moins de quatre-vingts kilomètres au nord. Tout le monde sait ce qu'il est advenu de ces accords... le bombardement de la Yougoslavie, des milliers de morts, l'emploi d'armes radioactives, et ensuite le gros bordel dans cette région qui est maintenant sous la tutelle du N.S.C. C'est aussi en 1995 que des camps secrets ont été implantés sur tout le territoire américain pour l'entraînement militaire. J'ai passé quatre mois dans la Zone 34 après mon engagement dans les Marines, en préparation de l'envoi de troupes au Kosovo. Oui, c'était déjà décidé à cette époque, personne ne le savait à part les gros bonnets du Conseil de Sécurité. Je ne savais pas

non plus que cette région des Balkans regorge de pétrole, mais eux étaient au courant, évidemment. Bref... en rentrant, j'ai appris que cette base avait été évacuée par l'armée et qu'elle servait de cantonnement à des unités d'intervention de la police. Une fois, j'ai tenté d'aller voir ce qu'il y avait là-bas, mais une double clôture avait été installée et je n'ai pu apercevoir que des bâtiments que je connaissais déjà, sans plus.

Helder prit une canette de Coca et en but quelques gorgées avant de poursuivre :

— C'est en faisant une balade en avion avec un copain qui fait de l'épandage que j'ai pu jeter un coup d'œil d'un peu plus près. Tout de suite après, ils nous ont tiré une fusée rouge à ras de la caisse, plus quelques coups de feu dans notre direction. Ensuite, le copain en question a eu une suspension de licence. Motif : survol interdit de la Zone 34.

— Il y a longtemps ?

— Moins de trois mois.

— Qu'est-ce que tu as vu ? dit Cassiopéa.

Le fermier prit son temps pour répondre, promenant un regard à la ronde.

— Ce qui ressemble à une belle saloperie. Ils ont un sacré armement et une Vingtaine d'hélicos, rien à voir avec votre Hughes 500. Des Huey Cobra, des UH – 1B, des Apache, la plupart camouflés en bleu nuit... Rien que des appareils d'assaut, comme si ces gars craignaient un soulèvement ou une guerre à l'intérieur du pays ! Et les mecs que j'ai aperçus n'avaient rien à voir avec des soldats réguliers, ils portaient des combinaisons semblables à celles des nageurs de combat et ceux qui nous ont tiré dessus avaient des Kalachnikovs.

— Des quoi ? s'exclama Jackson.

— Vous avez bien entendu. Des AK-47. Malgré mon état général, j'ai encore une bonne vue et je sais reconnaître une Kalach.

— Dans une base soi-disant américaine ? Putain !

— Ouais. On a eu vite fait demi-tour... Mais il n'y a pas qu'un camp. Il y en a un autre, séparé de l'ensemble par des palissades d'au-moins trois mètres de haut et renforcées par des barbelés. J'ai juste eu le temps d'y voir des types habillés un peu n'importe comment, jeans, blousons, baskets... Il y en avait aussi qui étaient vêtus comme des bédouins avec des sarouals et des turbans.

— Des prisonniers ? suggéra Jackson.

— Non, ils allaient et venaient librement et certains étaient armés.

— T'as raison, Striker, ça vaut le coup d'aller jeter un regard là-bas.

— Je peux vous y conduire, dit Helder.

Bolan hochait négativement la tête.

— Nous sommes au complet.

— Ouais... Je comprends. Si vous décidez de vous rendre à Sugar Valley, je vais vous préparer un plan de ce que j'ai vu.

— Ça nous sera utile, acquiesça Bolan.

— Donnez-moi seulement vingt minutes, fit le fermier avant de quitter la chambre.

Lorsque la porte se referma, le silence plana un long moment dans la pièce.

— Ça paraît mal barré, dit enfin Cassiopéa. Tu veux vraiment t'attaquer à cette Zone 34 ?

CHAPITRE XXI

— Un repérage, dit Bolan. D'abord un repérage pour éviter une maldonne. Ensuite, il faudra aviser.

Jackson toussota pour attirer l'attention, perplexe.

— Tu crois que ça pourrait être l'armée ? Enfin, un détachement spécial de l'armée ?

— Je voudrais me tromper. Mais il y a un enregistrement fait en douce par Nick LaRocca d'une conversation entre Siegelbaum et deux pourris qui gravitent à très haut niveau à la C.I.A. et à la N.S.A. Ça ne laisse pas de place au doute. Le but de la manœuvre est de former techniquement des spécialistes en attentats.

— Je ne peux pas le croire !

— Ces gars-là sont déments, Sniper. Pour eux, sacrifier trois cents ou trois mille personnes ne compte pas si ça leur permet de parvenir à leurs fins.

Jack Grimaldi déboucha une canette de bière.

— Tu auras besoin de moi pour piloter le Hughes, dit-il.

Bolan faillit lui répondre par la négative mais se ravisa. Il s'en était bien tiré dans la matinée pour se replier après son blitz contre le fortin de LaRocca, mais il n'avait ni l'entraînement ni le savoir-faire de Grimaldi. De plus, il lui faudrait avoir les mains libres.

Il hocha doucement la tête.

— O.K., Jack. Reste le problème de l'acheminement du TACOM sur place. J'avais prévu que tu t'en chargerais.

— Tu veux amener ton gros veau là-bas ? sourit le grand Black.

— Il n'en est plus très loin, à peine vingt kilomètres.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Dany Rafalo.

Grimaldi répondit, laconique :

— Sept tonnes de puissance de feu camouflées en mobil-home.

— Je pourrais m'en charger, déclara la jeune femme. J'ai suivi un stage pour conduire des poids lourds et toute sorte de véhicules hors normes.

— On verra ça, répondit l'Exécuteur en quittant la chambre.

Descendu dans la cour de la ferme, il utilisa son portable pour

appeler Harold Brognola.

— La dernière phase est prévue pour ce soir, annonça-t-il au superflic de Washington.

— Comment se présentent les choses ?

— Il y a du bon et du moins bon. Les gros requins sont dans le collimateur et je peux en finir avec eux, mais ils ne sont pas seuls.

— Que veux-tu dire ?

— As-tu déjà entendu parler de la Zone 34 ?

— Non. Qu'est-ce que c'est ?

— Une installation soi-disant militaire dans Sugar Valley, à l'ouest de Dayton. Tu peux te renseigner ?

— Je vais essayer.

— Sois discret.

— Oui. Je suppose que tu veux ça tout de suite ? ricana le numéro Un du *Justice Department*.

— Le plus tôt sera le mieux, il me faut une certitude. Au fait, parle-moi de Bob Mills, Hal.

— Robert Mills ?

— Comme tu veux, c'est le même. Il paraît qu'il ouvre toutes les portes chez toi.

— Exact. Il est cautionné par l'Exécutif, c'est en quelque sorte l'agent de coordination entre le N.S.C. et nous, mais on ne le voit plus depuis quelque temps.

— Le Conseil National de Sécurité ?

— Oui. Pourquoi ?

— Bob Mills bouffe le caviar de la mafia.

Bolan sentit le raidissement de Brognola.

— Tu es sûr de ça ?

— Il n'y a pas l'ombre d'un doute.

— Doux Jésus ! ricana le flic de Washington. Je comprends mieux certaines choses.

— Quoi, par exemple ?

— Je t'en parlerai plus tard, je vais d'abord essayer d'avoir ton renseignement.

— À tout de suite, répliqua Bolan avant de couper l'émission.

Il se rendit dans la grange servant d'abri au Hughes 500, fouilla dans la serviette de LaRocca, vérifia le niveau de carburant, puis referma la cabine et rejoignit le corps principal de la ferme. Coleen Helder était affairée à donner du grain aux poulets et elle lui adressa un petit sourire inquiet lorsqu'il arriva à sa hauteur.

— John a proposé de se joindre à vous ? questionna-t-elle.

Bolan lui rendit son sourire.

— N'ayez pas ce souci.

— Il m'a dit un jour qu'il voulait mourir debout.

— Il vivra.
— C'est ce que je lui ai répondu. Il n'y a pourtant pas beaucoup d'espoir, son état s'aggrave de mois en mois.

— Il a vu des spécialistes ?

— Oui, plusieurs. Il y en a même un à Boston qui a paraît-il mis au point un traitement permettant de guérir ce qu'il a, un nouveau produit associé à des injections de cellules fraîches. Un soldat qui était en même temps que lui au Kosovo a été traité de cette façon et son état s'est nettement amélioré depuis un an.

— Pourquoi ne pas aller voir ce spécialiste ?

Elle haussa silencieusement les épaules, détournant la tête. Bolan comprit.

— Combien coûte ce traitement ?

— Beaucoup plus que tout ce que nous avons. Ce n'est qu'un rêve.

Il l'obligea à le regarder, lut le désespoir dans ses yeux et grogna, la gorge nouée :

— Ce n'est pas un rêve, Coleen. Il vivra.

D'un geste à peine perceptible, il tira de sa poche une enveloppe rebondie qu'il déposa dans le panier de grains.

— Ma quote-part, dit-il. Le reste dépend de vous.

L'enveloppe s'était à moitié ouverte et la jeune fermière regardait d'un air incrédule la liasse de billets verts à l'intérieur.

— Je... Je ne peux pas accepter, bredouilla-t-elle.

— J'ai obtenu facilement cet argent, ne le refusez pas. Amenez John à Boston, traînez-le s'il le faut, mais n'attendez pas.

Puis il s'éloigna, laissant Coleen Helder figée de stupeur devant la liasse de cent mille dollars. Ce n'était qu'un peu de fric dérobé à la mafia au cours de la matinée. L'argent n'a pas d'odeur, lui avait dit, peu avant de mourir, l'abjecte créature qui se faisait appeler Phaéton 23. En cette occurrence précise, l'Exécuteur était tout à fait d'accord avec lui.

Harold Brognola rappela douze minutes plus tard, annonçant sans détour à l'Exécuteur :

— Il n'existe aucune Zone 34 dans Sugar Valley, pas plus que dans tout l'Ohio. Cette référence a été effectivement établie entre 1995 et 1998 en tant que base d'entraînement pour le *Marines Corp*, mais elle n'existe plus aujourd'hui. Mon informateur est formel, il est à haut niveau au Pentagone et je réponds de lui.

— Alors, il s'agit d'un mirage, ricana Bolan.

— Tu as vu quelque chose ?

— Des témoins ont vu.

— Et ça ressemble à quoi ?

— Vu de loin, à un camp militaire, avec des hélicoptères d'assaut et un armement important.

— C'est officiellement impossible.
— Officiellement... Il y aurait aussi des civils, ou plus probablement des barbouzes.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que tu as déterré, Striker ?

— Peut-être bien le plus énorme merdier depuis le début de ma guerre contre la mafia.

— Je vais essayer d'avoir d'autres tuyaux.

— Pas la peine, fit Bolan. Tu viens de confirmer ce que je pensais déjà.

— Il y a peut-être une explication, reprit Brognola, hésitant. La N.S.A.

— Le Pentagone serait au courant.

— Pas obligatoirement. À elle toute seule, la N.S.A. accapare soixante-quinze pour cent du budget réservé à tous les services de sécurité du pays. C'est devenu un monstre, une entité omnipotente dont le pouvoir se place pratiquement au-dessus de l'Exécutif.

— J'ai effectivement entendu parler ici de types ayant une relation directe avec la N.S.A., mais il n'y a pas qu'eux. Des gars de la C.I.A. et du C.F.R. sont dans le coup. Une question, Hal... tu ne sais toujours pas de qui ou de quoi dépend le FENCEN ?

— C'est la question que beaucoup de monde se pose. On nous assure aux Nations unies que ces troupes ne sont absolument pas sous leur contrôle.

— Est-ce qu'on sait au moins qui dirige le pays ? grinça l'Exécutif.

Brognola soupira.

— C'est aussi la question que j'arrive à me poser. Bon, à mon avis, tu devrais tout lâcher, Striker. Ça pue trop.

— Comme tu dis. C'est pour ça que je ne lâche rien du tout.

— C'est de la démente ! Si tu ne te goures pas, ça signifie que les *amici* ont des protections tout en haut de la pyramide gouvernementale. Tu m'as toi-même parlé du C.F.R. Sais-tu que ces gus ont secrètement la mainmise sur le Département d'État et celui de la Justice ?

— Je suis tuyauté, Hal.

Bolan entendit un claquement de briquet, puis un souffle passa dans l'écouteur et Brognola annonça d'un air catastrophé :

— Je vais te donner une autre information. J'ai hésité avant de t'en parler, mais il faut que tu saches. On m'a donné l'ordre d'expédier un détachement d'agents fédéraux dans l'Ohio. Sais-tu qui figure comme cible sur l'ordre de mission ? Je te le donne en mille... Rien d'autre qu'un certain Mack Bolan, un putain de criminel recherché depuis des années par toutes les polices du pays !

Bolan rigola.

— Et ça te fait rire ! grogna Brognola.

— Oui. Il n'y a rien de nouveau.

— C'est de l'inconscience à l'état pur. Je vais te dire aussi d'où vient la directive, elle émane en droite ligne de la Maison Blanche avec une mention prioritaire et le cachet présidentiel. Je ne sais pas quel est le service qui a obtenu cette signature, mais je ne peux rien pour toi, Striker, ni retarder l'envoi des troupes, ni modifier l'ordre de mission. En ce moment même, je prends des risques énormes en te parlant, je sais que toutes mes communications téléphoniques sont enregistrées et qu'ils finiront par les décrypter. C'est juste une question de temps.

— Une raison de plus pour que je m'accroche ici. Au cas où je raterais mon coup, je t'ai expédié un colis, des papiers qui te permettront de reprendre la main et de faire pression sur des tas de salopards haut placés. Mais si j'arrive à foutre leurs affaires en l'air, ceux de New York seront forcés de mettre les pouces s'ils veulent échapper au scandale.

— Ce n'est pas si simple que ça.

— C'est beaucoup plus simple que tu le crois, Hal, je t'ai dit qu'ils sont déjà dans mon collimateur. Je vais raccrocher, *ciao*.

Bolan trouva John Helder dans la salle à manger de la ferme. L'ancien G.I. lui tendit une feuille de papier sur laquelle il avait dessiné un plan et porté des indications, des distances, et sur lequel figurait une double clôture d'enceinte.

— Ce n'est pas vraiment à l'échelle, précisa-t-il, mais l'orientation est bonne. Ce que j'ai porté en grisé, c'est la partie du camp où j'ai vu des civils. Enfin, des gars habillés différemment.

— Merci, dit l'Exécuteur en empochant la feuille. J'ai échangé quelques mots avec Coleen, tout à l'heure.

— Oui ?

— Je lui ai dit que tu t'en sortirais.

— Je ne vois pas trop comment.

— Elle t'en parlera.

Helder eut un mouvement de tête hésitant.

— Vous ne recrutez toujours pas ?

— Ta place est ici, soldat. Garde la tête froide et fais pas le con.

— Bien sûr. Quand allez-vous déclencher le grand cirque ?

— Bientôt, fit Bolan en consultant sa montre.

Il était 18 h 40. La nuit s'annonçait dans moins de deux heures.

— Écoute la radio, ajouta-t-il. Et merci.

— C'est à moi de vous dire merci, Bolan. Ça ne fait que quelques heures que vous êtes arrivé, mais j'ai déjà compris qu'il faut que je me batte moi aussi. Vous avez raison, je m'en sortirai d'une façon ou d'une autre.

— Tiens bon, John, lui dit Bolan en s'éloignant pour rejoindre ses amis, pas plus étonné que ça que le jeune homme l'ait appelé par son véritable nom.

L'ancien Marine avait lui aussi un combat à mener, un combat pour sa propre survie.

CHAPITRE XXII

— Où est Seymour ? demanda le petit homme rabougri qui faisait face à Ben Siegelbaum.

Il s'appelait Gabriel Morgan. C'était un haut fonctionnaire du Département d'État qui avait, parallèlement, des attaches avec la *National Security Agency* et le *Council of Foreign Relations*, deux entités super-puissantes qui, en cas d'urgence nationale, pouvaient prendre des initiatives sans même en référer au Président. Morgan avait donc le bras très, très long, mais, en réalité, il mettait la plus grande partie de son pouvoir au service de ce que certains médias appelaient depuis quelque temps le Gouvernement Invisible de la Nation. Sous une apparence aimable et pondérée, il n'était qu'une infâme crapule, responsable de la mort de milliers de personnes à travers d'innombrables manipulations aussi occultes que machiavéliques.

— Je l'ai écarté, répondit Ben Siegelbaum, installé confortablement dans le grand fauteuil en cuir de son bureau. Après son échec de ce matin et le massacre chez Nicky, on ne pouvait pas le garder près de nous.

— Il est... là-bas ?

Hochant la tête, l'agent du Mossad questionna :

— On n'a toujours pas localisé Bolan ?

— Le périmètre de recherche s'est resserré vers la frontière de l'Indiana et il y a eu un premier écho à proximité de Greendale.

— Je croyais que vos moyens techniques étaient plus efficaces qu'il n'y paraît, dit Siegelbaum d'un ton mordant.

Il jeta un regard vers la baie vitrée, fixant la nuit comme si elle pouvait lui apprendre quelque chose.

— Le satellite Sam 12 n'est pas dans le bon alignement, rétorqua Morgan. Il faudra préciser la recherche en envoyant un hélicoptère dans ce secteur.

— Et cette fille ?

— Tant qu'elle sera avec lui, nous serons certains de ne pas perdre le contact.

— Je l'espère ! Ed m'a appelé, il dit que des fédéraux vont débarquer cette nuit. Ce n'est pas très malin.

— Je n'y suis pour rien, Ben. Ça vient de Mills, il a fait pression sur notre contact à Washington.

— Mills est un con. Les opérations devraient être mieux coordonnées.

Siegelbaum allait ajouter un mot quand son portable tinta sur le bureau. Il s'en saisit et aboya :

— Ouais, qui est-ce ?

— Ben ? entendit-il dans l'appareil.

— Ouais ! Qui appelle ?

— Tu ne devines pas ?

— Je ne joue pas aux devinettes.

— À quoi joues-tu avec tes petits copains ?

— Merde ! Qui est-ce ?

Un rire fusa dans l'écouteur.

— Tu as fait un mauvais choix en m'envoyant Seymour, il est nul.

L'agent du Mossad mit encore une seconde avant de comprendre. Son visage se tordit subitement de rage et il hurla dans l'appareil :

— Connard ! Tu ne perds rien pour attendre, tu es foutu ! T'entends ? Terminé !

— Négatif, Ben. C'est toi qui vas y passer.

— Va te faire foutre !

Subitement, un gros bruit de hachoir se fit entendre à l'extérieur, s'amplifiant en quelques secondes pour devenir assourdissant. Un mouvement attira l'attention de Siegelbaum dans le cadre de la baie qu'il fixa d'un regard incrédule. Bon Dieu ! Qu'est-ce que venait foutre ce Hughes dans sa propriété, en plein devant ses fenêtres ?

— Je te vois, Ben. Tu n'as pas très bonne mine.

Jurant et brandissant le poing, Siegelbaum se rua sur un talkie-walkie dans lequel il cracha :

— Nat ! Walsh !

— Oui, c'est Nat, répondit vivement un type sur un ton inquiet. On se demandait pourquoi Sam pose pas son taxi...

— Ce n'est pas Sam, putain de merde ! Je veux qu'on me descende cette saloperie, tu entends ?

— Vous voulez qu'on flingue le Hughes ?

— Oui ! C'est exactement ce que je veux. Qu'est-ce que vous attendez, merde ?

Interrompant abruptement l'émission, il fit face à la baie, un rictus de défi lui tordant le visage. Dans la seconde qui suivit, il y eut un bruit à la fois sourd et grinçant et la grande vitre s'étoila avant de se disperser dans la pièce en de multiples éclats. Siegelbaum se jeta au sol, se protégeant la tête de ses bras, s'aplatit sur la moquette avec laquelle il essaya de se confondre, tandis que Morgan s'abritait derrière

un fauteuil. Puis des frelons véloce se jetèrent avec avidité à travers l'ouverture béante, arrachant des morceaux de plâtre et de ciment sur le mur opposé, détruisant les appliques lumineuses et saccageant le mobilier.

Le tir dévastateur paraissait interminable. Juste après deux secondes d'accalmie, une nouvelle et longue salve crépita encore, labourant un peu plus l'intérieur du bureau. Enfin, l'agent du Mossad, n'entendant plus que le lourd staccato des pales, ouvrit prudemment les yeux en comprenant que le vacarme s'éloignait. Risquant un regard à travers l'orifice obscur, il eut juste le temps d'apercevoir le Hughes qui s'éloignait dans une brusque chandelle, tandis que des coups de feu retentissaient enfin au-dehors.

En quelques secondes, l'appareil disparut à sa vue, comme absorbé par la nuit.

— Ces abrutis n'ont même pas été capables de le descendre ! fulmina Siegelbaum.

Morgan venait de se dégager du fauteuil derrière lequel il s'était planqué et regardait le mur d'un air horrifié. Dans la lumière du plafonnier miraculeusement intact, il fixait la multitude d'impacts dont l'ensemble dessinait deux courbes dans la cloison ; deux arcs de cercle encadrant les emplacements que les deux hommes venaient de quitter, l'un à une cinquantaine de centimètres seulement du plancher sur lequel Siegelbaum s'était aplati.

— Merde ! éructa Morgan. Ce fumier nous a ratés de peu...

— Tu n'as pas bien compris son jeu, cracha l'agent du Mossad en se redressant.

— Tu veux dire qu'il nous a évités... exprès ?

— Cette ordure veut nous exposer, il essaie de nous foutre les fédés dans les pattes, merde ! Et ce con de Will qui...

Le bruit sourd d'une explosion dans le parc lui coupa la parole et une lueur blanche bordée d'orangé illumina les lieux un bref instant, suivie immédiatement après d'une seconde déflagration à l'opposé de la propriété.

— Fumier ! hurla Siegelbaum, les dents serrées à en craquer.

Le grand salaud avait largué des charges explosives à retard avant de se tirer ! Après ça, une meute de flics allait venir grouiller sur les lieux, posant des conneries de questions et reniflant partout, malgré l'immunité diplomatique censée le mettre à l'abri de toute cette merde !

— On s'appellera plus tard, fit Morgan en s'acheminant à grands pas vers la sortie.

— Attends ! lui intima hargneusement le maître des lieux. On se casse, oui, mais tu viens avec moi.

— Pour aller où... Là-bas ?

- Tu veux peut-être te planquer chez toi, après ce qui vient de se passer ?
- Se plaçant devant la porte, il lança dans le walkie-talkie :
- Nat, tu es là ?
- Oui, fit une voix nerveuse. On a trois de nos hommes sur le carreau.
- Ne touche à rien. Dis à Walsh qu'il reste sur place et qu'il attende la police. On vient de subir un attentat terroriste, tu as compris ?
- Heu, oui. Un attentat, hein ?
- C'est bien ça.
- J'ai entendu, s'intercala une autre voix.
- Rien d'autre, hein, Walsh ! Tu n'es au courant de rien d'autre. Et tu veilleras à ce que les flics n'aillent pas fouiner dans la salle des archives. Par précaution, appelle aussi notre consulat et qu'on nous envoie quelqu'un.
- Ce sera fait, Ben, je m'en occupe.
- Nat !
- Ouais.
- Mets le Cherokee en marche et fais ouvrir par l'arrière.

Dans le ronronnement saccadé de son rotor, le Hughes plafonnait à trois mille pieds d'altitude, invisible dans la nuit et se dirigeant à faible vitesse vers le nord. Jack Grimaldi tenait les commandes, apparemment décontracté, mais attentif et vigilant.

Assis à la place du copilote, l'Exécuteur observait le terrain en contrebas. Sous un trench-coat, il portait sa légendaire combinaison de combat noire que barrait un ceinturon militaire et une sangle de poitrine où étaient fixées toutes sortes de munitions. Chaudement niché sous son aisselle gauche, le Beretta 93-F n'attendait qu'une prise en main pour cracher sa grenaille silencieuse, et le monstrueux automatique *Big Thunder* pendait contre sa hanche dans un étui en cuir. Derrière lui, sur un siège, il avait déposé le Heckler & Koch MP 5 à silencieux incorporé, équipé d'un chargeur de trente cartouches de 9 mm Parabellum. Des chargeurs supplémentaires pour toutes ces armes étaient logés dans les poches de sa combinaison, et il réglait un scanner de localisation quand le transceiver lança un appel.

- Traqueur Deux pour Condor !
- C'était Cassiopée à bord de l'impala.
- Je te reçois, Traqueur Deux, fit Bolan.
- Ça y est ! Traqueur Un a épinglé l'objectif, un Cherokee noir avec cinq gus à bord.
- De Traqueur Un, s'annonça Jackson, j'ai eu le bol de l'attraper juste au-dessus du pare-chocs arrière. T'avais raison, c'est pas trop bruyant.

— Tu ne devrais pas tarder à recevoir le signal, ajouta Cassiopée.

— *Roger !*

Bolan avait allumé un appareil fixé par un scratch contre le tableau de bord, une sorte de G.P.S. doté d'un large écran sur lequel apparaissait une carte déroulante, avec une croix représentant la position du Hughes. Bientôt, un petit spot lumineux apparut en aval, clignotant régulièrement.

— À Traqueurs Un et Deux, annonça-t-il. Objectif cadré, s'éloigne vers le nord. Bien joué.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Maintenez vos distances. En douceur.

L'hélicoptère se tenait dans l'axe du Freeway 275.

D'une telle hauteur, les routes n'apparaissaient que comme de minuscules bandes parcourues de stries lumineuses formées par les multiples phares. D'après la position du spot sur l'écran et les indications chiffrées de distance, le Cherokee avait presque atteint l'embranchement avec le Highway 52. En effet, le spot changea bientôt de direction, infléchissant son axe vers le nord-est, jusqu'à atteindre la 127 qui piquait plein nord.

Dans le ronflement du moteur, Grimaldi demanda :

— Qu'est-ce que tu penses de cette fille, Striker ?

— La frangine de Rafalo ?

— Oui, on dirait qu'elle tombe comme un cheveu sur la soupe.

— C'est à peu près ça. Elle cherchait à infiltrer les *amici* et ça s'est fait pratiquement tout seul.

— C'est dur à avaler !

— À priori, non. Elle a été présentée à LaRocca par un de ses gros associés. Le type avait ses entrées à E-Street.

— Chez Hal ?

— Dans tout l'immeuble. Il était chargé de la liaison avec le Conseil National de Sécurité, et la Maison Blanche le cautionnait.

— Waooh ! Hal est au courant ?

— Il l'est depuis cet après-midi. La balle est dans son camp.

— J'espère qu'il ne va pas en prendre plein la tête, soupira le pilote. Qu'est-ce que dit ton bidule électronique ?

Bolan examina le cadran de l'appareil.

— Ils roulent comme s'ils avaient le feu au cul, ils sont déjà près de Camden.

Vingt minutes plus tard, il vit le spot lumineux changer de direction à angle droit comme si le Cherokee se dirigeait vers le petit village de Fairhaven. Puis l'objectif ralentit avant de s'immobiliser.

— On dirait un terminus, s'exclama Grimaldi.

— Ça en a tout l'air. Garde l'altitude, on attend un peu.

L'Exécuteur appuya sur la touche d'émission du transceiver :

— Traqueurs !
— Traqueur Un, fit aussitôt Jackson. Traqueur Deux est à cinq cents mètres derrière moi, on arrive à Collinsville.
— Dépassez et accélérez. Traqueur Un stationnera avant Camden et Traqueur Deux ira déposer l'auxiliaire pour une prise en charge du gros veau.

— *Roger.*
— *Roger.* C'est parti. Descends un peu, demanda ensuite Bolan à Grimaldi.

Tandis que l'appareil perdait de la hauteur, le Guerrier inspecta le terrain en contrebas à l'aide d'un Startron de vision nocturne. À la recherche du point indiqué sur le scanner électronique, il aperçut bientôt le Cherokee à l'arrêt contre une maison massive comportant deux ailes en équerre ; une bâtisse isolée de tout voisinage, plantée à une centaine de mètres d'un petit bois. Aucune route n'y conduisait, seulement un chemin de terre par où étaient également venus deux autres véhicules en stationnement devant le Cherokee.

Braquant un détecteur d'infrarouges sur les deux voitures, il constata que les capots étaient encore chauds. Mais il n'y avait pas que les véhicules. Une cinquantaine de mètres à l'écart de la grande maison, une masse sombre apparut graduellement à mesure que le Hughes perdait de l'altitude.

— On dirait... On dirait bien un UH-1B, signala Grimaldi. Ce n'est pas évident, j'ai l'impression qu'il y a un camouflage.

— Confirmé, répliqua Bolan qui avait repris le Startron pour observer le terrain en contrebas. Camouflage au noir sur un UH-1B.

Une nouvelle mesure de rayonnement infrarouge lui arracha un petit sourire. La turbine du gros hélico était également brûlante.

— O.K., Jack. Prends un peu de recul et largue-moi derrière le bois.

— On y va !

— En douceur. Tu resteras ensuite en *stand-by*.

— Cramponne-toi, jeta Grimaldi, on va se payer une auto-rotation.

Réduisant les gaz, il obligea l'appareil à piquer du nez tout en jouant sur le pas général du rotor. Aussitôt, le Hughes partit sur une trajectoire de descente rapide, comme si son pilote voulait lui faire percuter le sol. Le bruit de la turbine n'était pratiquement plus audible, ils n'entendaient plus que le sifflement des pales qui hachaient l'air dans la descente vertigineuse. C'était une manœuvre audacieuse, un exercice que Grimaldi avait des centaines de fois répété, et l'Exécuteur lui faisait une confiance aveugle, se demandant pourtant, chaque fois, à quelle hauteur il allait redresser son appareil.

Les traits légèrement tendus, le pilote laissa glisser le Hughes derrière le bois plongé dans les ténèbres, conservant toujours la même pente, et ce ne fut qu'à quelques mètres du sol qu'il tira sur le manche

en augmentant brusquement le calage des pales. Bolan se sentit violemment plaqué sur son siège, puis il lui sembla flotter dans les bretelles de sécurité et, l'instant d'après, les patins métalliques effleurèrent doucement l'herbe de la prairie avant l'arrêt complet.

Attrapant le H & K, Bolan ouvrit la verrière et se laissa glisser au sol, ôtant le trench-coat qu'il jeta sur le siège qu'il venait de quitter. Il leva le pouce vers Grimaldi, lui adressa un clin d'œil et s'éloigna dans la nuit.

La Mort silencieuse était en marche.

CHAPITRE XXIII

Ben Siegelbaum avait l'impression qu'on le regardait comme s'il était responsable d'une catastrophe. Six paires d'yeux le fixaient sans aménité.

— Tu n'aurais pas dû venir ici avec Gaby et les autres, fit remarquer Walter Russo, un gros homme aux yeux globuleux et à la lippe mauvaise. C'était la dernière chose à faire. Qui te dit que le grand fumier ne t'a pas filé le train ?

— Personne ne nous a suivis, Walt. Et même si c'était le cas, il ne peut rien contre nous ici. Pas avec tous ces types qui sont prêts à intervenir en quelques instants.

— Ce n'était pas dans nos conventions, fit encore remarquer un homme grand et costaud à l'allure militaire.

Celui-là se nommait Carl Griffith, il avait été colonel dans les *Spécial Forces* pendant la guerre du Golfe avant de se vendre à la mafia. Il poursuivit :

— Tu nous mets tous en danger en te pointant ici, Ben. Ce n'était déjà pas très futé de nous envoyer Sam.

Sam Seymour fit une grimace à l'adresse de Siegelbaum. Il se tenait adossé contre un mur, la mine renfrognée. À l'opposé de la pièce, deux autres hommes gardaient le silence, comme s'ils ne tenaient pas à s'engager dans le débat. L'un d'eux pesait un peu plus de cent vingt kilos pour moins d'un mètre soixante-dix, un immonde tas de graisse qui se faisait appeler Andy Roy mais qui, en réalité, se nommait Tony Lavallo. Autrement dit, « Fatty Ripper », l'ancien *capo* de New York. Il était avachi sur un canapé, à côté d'un type de taille moyenne au regard sans cesse en mouvement et qui lui servait de conseiller.

Une demi-douzaine de gardes du corps occupait une pièce contiguë dont on avait fermé la porte pour éviter les indiscretions.

— Écoutez, dit Siegelbaum d'un ton apaisant, il n'y a que quelques heures à patienter avant l'arrivée des fédéraux...

— Oui, ce n'est pas si grave, intervint Fatty Ripper. Tout va rentrer dans l'ordre.

Carl Griffith haussa les épaules et annonça, avant de se diriger vers la

porte :

— Je retourne là-bas, démerdez-vous.

— Si on a besoin de toi, on te sonnera, ricana l'ancien *capo* de New York.

L'autre le fusilla du regard, lâcha un sourd juron puis s'achemina vers la sortie.

Il faisait frais à l'extérieur, presque froid. Remontant le col de sa gabardine, il marcha d'un pas rapide vers la masse sombre de l'hélicoptère, eut vaguement conscience d'une présence et voulut se retourner, quand il se sentit saisi à la gorge et décollé du sol avant d'être brutalement plaqué. La respiration coupée, il tenta de lutter, mais une poigne d'acier le clouait sur place. Puis il y eut un contact glacé contre sa joue et il cessa de se débattre, les yeux exorbités, fixant la silhouette noire penchée sur lui.

— Tu la fermes ou tu y passes, gronda une voix qui lui parut sortir d'outre-tombe.

Il cilla par deux fois, voulant montrer qu'il avait compris, puis loucha sur le Beretta dont le silencieux lui comprimait la joue. Bolan le releva d'une traction puissante, le traîna jusqu'au UH-1B près duquel il y avait une silhouette étendue dans l'herbe humide.

— Vous l'avez descendu ? fit Griffith, jetant un regard sur le pilote.

— Je l'ai liquidé, oui.

— Et moi, vous allez aussi me tuer ?

— Patiente un peu, ironisa l'Exécuteur.

Il avait identifié l'ancien militaire, une ordure de la pire espèce qui s'était rendue coupable de toutes sortes de trafics lorsqu'il dirigeait un détachement des *Spécial Forces* durant la guerre du Golfe et ensuite en Afghanistan. La drogue et le détournement d'armes lui avaient rapporté une fortune en quelques années, mais ce n'était pas le pire. Carl Griffith avait été un spécialiste de la torture dans les territoires occupés. Soi-disant pour obtenir des renseignements militaires, il avait supplicié des centaines de prisonniers civils pour leur faire avouer où ils dissimulaient leurs économies, les assassinant ensuite froidement pour les faire taire.

Bolan avait eu en main un rapport détaillé de ses exactions, obtenu deux ans auparavant à Détroit(5).

Carl Griffith avait été aussi l'un des plus importants pions de la COMSAK, une division paramilitaire formée par la C.I.A. pour assurer la sécurité des négociations pour la paix au Proche-Orient. En fait, il s'agissait d'un ramassis de truands sortis de taules et d'anciens militaires dévoyés qui s'étaient enrôlés pour fuir la justice américaine. Une troupe de salopards prêts à tout, des assassins et des tortionnaires sans foi ni loi, mais qui bénéficiaient d'une couverture gouvernementale. Leur rôle avait essentiellement consisté à espionner

les deux clans, israélien et palestinien, ainsi qu'à provoquer des attentats et des sabotages afin d'attiser les haines et les représailles. Il fallait bien sûr alimenter l'industrie de guerre qui rapportait chaque année des centaines de milliards de dollars.

La COMSAK avait été dissoute et les faux soldats de la paix mis en disponibilité ou inculpés. Griffith, lui, avait été traduit en conseil de guerre, cassé de son grade et condamné à quatre années de forteresse. Il n'y était pourtant resté que cinq mois. Des pressions avaient joué, des puissances occultes l'avaient tiré d'affaire, et il avait repris du service dans les rangs du FENCEN, une police parallèle sans existence légale et sans aucun autre contrôle que celui des êtres crépusculaires qui tiraient les ficelles, planqués et enracinés dans les structures de la Nation.

Quant à l'homme que Bolan avait surpris dans l'habacle du UH-1B, il n'était lui aussi qu'un renégat de l'armée, un complice de l'ancien colonel, qu'il avait secondé dans ses immondes besoins.

— Vous voulez peut-être qu'on discute, c'est ça ? fit Griffith qui reprenait du poil de la bête.

— Parle-moi de la Zone 34. Quels sont les effectifs ?

L'autre respira profondément. Il eut ensuite un petit rire aigre.

— Ils sont beaucoup trop nombreux pour que tu t'en sortes.

— Combien ?

— Je t'encule, Bolan.

— Tu n'es pas dans la bonne position. Tu as deux secondes.

— Donne-m'en dix, ça changera rien.

L'Exécuteur comprit qu'il n'en tirerait pas un mot.

Griffith n'était qu'une immonde crapule, mais c'était un dur, un être habitué à faire plier les autres sous son joug.

— Tu es sûr ?

— Tu n'oseras pas me buter, pauvre con. Tu n'es qu'un troufion de merde, un connard qui n'a rien compris. Tu veux protéger des moutons qui sont juste bons à se faire tondre, hein ? C'est ça ton cirque ?

— *Ciao*, grinça Bolan, appuyant sur la détente.

Le Beretta toussa et une partie du crâne du pourri s'envola dans la nuit. Tandis que son corps s'affaissait, l'Exécuteur marcha vers la maison et procéda à une dernière observation à travers les fenêtres du rez-de-chaussée. Quelques minutes auparavant, il s'était déjà renseigné sur les occupants, scrutant leurs visages, étudiant leurs positions et notant la présence de gardes du corps dans une pièce contiguë. Tous se sentaient apparemment en sécurité dans cette baraque isolée en pleine campagne, à une relative proximité d'un camp de mercenaires puissamment armés et n'attendant sans doute qu'un ordre pour accourir.

Détachant une grenade de sa ceinture, il la dégoupilla, la laissa

palpiter deux secondes dans sa main avant de la projeter avec force à travers la fenêtre derrière laquelle discutaient les porte-flingues.

À l'instant même où l'engin de mort éclatait, il se lança contre la porte d'entrée, franchit d'un bond un hall éclairé et se projeta dans la salle de réunion. Il y avait là une magnifique brochette de scélérats, des canailles de haute volée qui venaient d'être violemment secouées par la déflagration de la grenade de l'autre côté de la cloison et qui, maintenant, fixaient avec horreur la haute silhouette noire jaillie de la nuit.

Bolan laissa filer une seconde, le temps d'englober la scène et de la graver dans sa mémoire. Dans une étrange sensation de ralenti, Ben Siegelbaum lança sa main de côté pour saisir le .38 spécial fixé à sa ceinture. Seymour, au même instant, fit un pas de côté tout en dégainant un gros .45 Desert Eagle, tandis que l'énorme Fatty Ripper essayait de se jeter au sol, entraînant avec lui son conseiller et le canapé dans lequel il restait coincé. Morgan et Walt Russo amorcèrent un mouvement précipité vers la pièce contiguë alors que Robert Mills levait aussitôt les mains vers le plafond.

Au terme de cette ultime seconde, le H & K entama en sourdine son chant de mort, crachant une nuée de projectiles qui s'enfoncèrent dans les chairs de la racaille gémissante et tressautante, les faisant pirouetter comme d'affreuses marionnettes. Seymour écopa le premier, son sang giclant de sa poitrine et de sa gorge, à moins de deux mètres de Siegelbaum qui lâcha son .38 Spécial pour comprimer ses intestins. Les yeux exorbités, Fatty Ripper vit la tête de Walter Russo se désagréger d'un coup avant que de mortels frelons viennent s'enfoncer dans son corps obèse d'où giclèrent des humeurs jaunâtres. Morgan espérait encore atteindre la porte convoitée quand la rafale silencieuse le rattrapa et le projeta, tête en avant, contre le panneau à moitié arraché.

Quand le H & K cessa de tousser ses quintes de mort, seul Mills restait debout au milieu des corps affaissés, certains encore agités de spasmes d'agonie. Quelques coups de feu chuintants crachés par le Beretta firent cesser les convulsions, puis l'Exécuteur fit tomber le chargeur vide du H & K, en engageant aussitôt un nouveau sous la culasse dans un bruit métallique qui fit tressaillir le survivant.

— Pour... pourquoi ? couina-t-il, hypnotisé par la grande silhouette noire qui le fixait silencieusement.

— Robert Mills ?

Il tressaillit une nouvelle fois.

— Oui... Oui, je suis Robert Mills. Pourquoi... un tel massacre ? Savez-vous à qui vous avez affaire ?

— Sans aucun doute, répondit l'Exécuteur d'une voix réfrigérante.

— Vous devez donc savoir que je... que j'ai un mandat de...

Bolan ricana.

— De l'Exécutif et de la N.S.A. Tu fais également partie du C.F.R. et tu as tes entrées chez les fédéraux. Tu vois, je suis parfaitement renseigné.

— Alors, vous savez que je n'ai rien à voir avec ces gens ! Ma mission était de les infiltrer pour les faire coffrer ensuite.

— Perds pas ton temps, tu n'en as plus beaucoup.

— Vous n'allez quand même pas me tuer ! Renseignez-vous, Bolan, téléphonez à la Maison Blanche, on vous dira qui je suis vraiment.

— Une ordure importante, je sais.

Un walkie-talkie posé sur une table lança un appel :

— Base à Point Charlie !

— Ouais, cracha l'Exécuteur dans l'appareil.

— Qu'est-ce qui se passe de votre côté ? On a entendu une explosion.

— Vous occupez pas, renvoya-t-il en imitant les intonations sèches de Griffith, l'affaire est réglée.

— Tout va bien ?

— Ouais. Terminé.

Puis il jeta à Mills :

— Tourne-toi.

— Mais je...

Une bourrade fit pivoter le haut fonctionnaire dévoyé. L'instant d'après, la crosse du H & K le frappait sèchement à la tête et il s'écroula. L'Exécuteur le chargea sur son épaule et l'emporta au-dehors avant de lui attacher les mains dans le dos avec un garrot en Nylon. Ensuite, il contacta Grimaldi par radio.

— Jack ! Amène le taxi.

— *Roger !* J'arrive, renvoya le pilote.

Tandis qu'il percevait la mise en puissance de la turbine du Hughes, le Guerrier marcha jusqu'au cadavre de Carl Griffith dont il fouilla les vêtements. À part une assez grosse somme d'argent, l'ancien colonel n'avait sur lui qu'un badge en plastique comportant un numéro d'identification. Il l'empocha avant d'actionner de nouveau son transeiver :

— Traqueurs... Position ?

— Traqueur Un en attente sur Camden.

— Traqueur Deux à Morning Sun. L'auxiliaire a amené ton gros veau au point convenu.

— Récupère l'auxiliaire, Cass. Dégagez-moi le terrain.

— O.K., Condor. C'est parti !

Le Hughes arriva ensuite dans un gros déplacement d'air, se posa en souplesse sur l'herbe et Grimaldi accourut à la rencontre de Mack Bolan qui lui désigna le UH-1B.

— On va prendre ce gros bébé et larguer le Hughes.

— Chouette de taxi !... Qui est ce gus ?

— Un type très important, et aussi un cadeau pour Hal. Ne perdons pas de temps, Jack, coupe le Hughes et fais-moi décoller ce bahut.

Tandis que le pilote s'éloignait, l'Exécuteur transporta Mills dans la cabine de l'hélicoptère militaire, s'attendant sous peu à ce qu'une patrouille de la Zone 34 vienne aux nouvelles. Les réponses qu'il avait brièvement fournies par radio n'allaient sûrement pas satisfaire ces gars-là très longtemps.

Bientôt, les longues pales commencèrent à tourner, Grimaldi surveillant les cadrans du tableau de bord. L'appareil avait été conçu pour le transport d'équipes d'assaut et ses portes pouvaient s'escamoter entièrement pour le largage. Il possédait aussi un armement auxiliaire, une mitrailleuse de .50, et quatre petites roquettes fixées le long de la carlingue. Une prise de guerre dont il devrait rapidement se débarrasser mais qui pouvait constituer un atout dans la dernière scène qui restait à jouer.

CHAPITRE XXIV

Le TACOM était positionné sur une petite élévation de terrain, adossé contre une forêt de conifères qui le noyait dans son ombre. Le UH-1B se tenait en attente dans une clairière où Grimaldi l'avait fait atterrir, stoppant aussitôt le moteur, mais prêt à redécoller.

Assis sur un strapontin dans le module opérationnel du char de guerre, Mack Bolan surveillait l'écran vidéo des caméras de vision nocturne. Celles-ci pouvaient être commandées depuis le clavier de l'ordinateur ou à l'aide d'un petit manche semblable à celui qu'on utilise pour les jeux vidéo. Mais le jeu que l'Exécuteur s'apprêtait à poursuivre n'avait rien de virtuel, ne laissait pas la place à la moindre erreur de manœuvre.

Il avait repéré le camp des mercenaires de la mort depuis une vingtaine de minutes. Ce qu'il voyait était conforme au croquis de John Helder. Au-delà d'une double rangée de grillage s'étaient une douzaine de bâtiments en préfabriqué, certains faiblement éclairés, d'autres obscurs. Il y avait aussi une enclave moins importante, comportant quatre constructions en matériaux préfabriqués et, trônant au milieu de cette base insolite, une tour en poutrelles d'acier supportait plusieurs antennes à une cinquantaine de mètres de hauteur.

Bolan estimait à une bonne vingtaine le nombre d'hommes aperçus à l'extérieur des bâtiments, qui vauquaient à des occupations diverses près des hélicoptères stationnant sur un grand parking, ou transportant des caisses qui semblaient lourdes et pouvaient contenir des munitions. Combien d'hommes encore y avait-il dans ces baraques de plain-pied ? Trente, cinquante, plus ?

La tourelle lance-missiles était sortie de son logement, en place sur le toit du char de guerre, braquée sur la Zone 34, et il n'y avait qu'un simple geste à faire pour en activer la mise à feu. Mais Bolan hésitait.

La plupart des types entassés là-bas, à moins de trois kilomètres du TACOM, n'étaient que de la racaille récupérée dans les bas-fonds de la société et formée pour des tâches ignobles. Mais il y avait peut-être parmi eux de vrais soldats que l'on avait trompés, leur faisant croire

qu'ils participaient à des opérations spéciales. Non... À l'examen, ça ne tenait pas. Ce n'était pas crédible, pas avec des types comme Fatty Ripper, Siegelbaum et les autres bêtes puantes réunies dans une même infâme combine.

Mais il y avait un doute. Bolan n'avait jamais détruit un objectif sans en avoir méticuleusement étudié les composantes. Il venait d'éliminer les financiers et les meneurs du jeu sordide. Il n'avait épargné Bob Mills que pour le remettre entre les mains de Harold Brognola qui, cette fois, ne laisserait sûrement pas ses complices le tirer d'affaire. Bob Mills qu'il avait soigneusement attaché à l'arrière du van, dans la mini salle de bains fermée à clé. Harold Brognola avait été prévenu un peu plus tôt, il s'était décidé sans délai à débarquer à Cincinnati au cours de la nuit à bord d'un avion spécial.

Bolan avait-il le droit d'anéantir tous ces individus entassés dans la Zone 34, sans leur laisser la moindre chance de s'expliquer devant la justice ?

Il y avait aussi ce camp annexe accolé à la base, où l'Exécuteur avait examiné bon nombre d'individus, la plupart arabes ou indo-européens. Se pouvait-il que des détraqués tout-puissants en fassent des terroristes lâchables à volonté vers des objectifs civils en vue de favoriser des représailles à grande portée ? La réponse était évidente : oui, c'était possible ! Et ce que l'Exécuteur avait sous les yeux confirmait ce qu'il savait de manigances démentielles des grands maîtres occultes du jeu.

Les méthodes étaient bien connues : lavage de cerveau, conditionnement, endoctrinement jusqu'à la fanatisation. Et pour les réfractaires ou ceux jugés insuffisamment sûrs, il y avait un traitement définitif : une balle dans la nuque et disparition pure et simple. Des individus tels que Carl Griffith et ses acolytes étaient des spécialistes en la matière, bien qu'ils ne fussent que des exécutants.

Bolan eut un instant de découragement. Il pensait que la tâche était trop écrasante pour être menée à bout. Il n'était pas un surhomme, rien qu'un humain qui se battait pour un idéal de justice et d'équité, afin que d'autres hommes puissent vivre sans avoir à subir les affres d'une tyrannie sans cesse grandissante.

Il se raidit en voyant un mouvement sur son écran. Un hélicoptère semblable à celui qu'il avait emprunté aux cannibales quittait son aire de stationnement, prenant rapidement un axe dirigé vers la maison dévastée par sa récente attaque. Les caméras lui permirent d'en suivre avec précision la trajectoire. C'était bien ça, le gros volatile métallique ne mit que deux minutes pour effectuer le trajet avant de se poser dans la propriété. Le Guerrier imaginait ce qui allait s'ensuivre : une inspection systématique des alentours et le déclenchement d'une riposte...

Reportant son attention sur l'écran, il vit un second appareil prendre l'air, un Huey Cobra, cette fois, un hélicoptère d'assaut bardé d'armes tactiques. Puis la voix de Cassiopée passa dans la radio :

— Striker, un gros moustique est en train de tourner au-dessus de nous, je crois que je vais devoir... Merde ! On dirait...

— Traqueur Deux, quelle est la situation ?

Mais la radio resta muette.

— Traqueur Un ! cracha Bolan.

— Ouais, fit nerveusement Sniper Jackson. C'est mauvais, mauvais... J'ai juste eu le temps d'apercevoir le moustique signalé par Traqueur Deux, avant un piqué jusqu'au sol dans sa direction.

— Repli immédiat ! Dégage le terrain !

— *Roger !*

Il ne fallut pas longtemps à l'Exécuteur pour comprendre la situation. Le UH-1B ralliait le camp de base, volant bas, avant de se stabiliser sur l'aire d'atterrissage. Un zoom rapprocha l'image de l'appareil dont on venait d'ouvrir la porte latérale, laissant apparaître un type en combinaison qui sauta au sol. Bolan grimaça en apercevant deux autres silhouettes quitter la carlingue, suivies de trois hommes équipés comme des commandos qui les poussèrent brutalement devant eux. Cass et Dany Rafalo disparurent ensuite du champ de la caméra entre deux bâtiments.

Bolan respira lentement, le regard fixe, mâchoires serrées. Les événements venaient de décider de l'action à engager.

— Jack ! appela-t-il, rapplique immédiatement.

Puis il se rendit dans le module habitable, détacha Robert Mills et le poussa sans ménagement hors du TACOM. L'hélicoptère s'annonçait déjà, volant à ras du sol dans le chuintement de son moteur en mode silencieux.

L'Exécuteur avait passé une gabardine sombre par-dessus sa combinaison, dissimulant le Beretta et le H & K. Il avait accroché sur sa poitrine le badge de Griffith.

— Quel est l'indicatif ? demanda-t-il brutalement à Mills, lorsqu'ils furent installés dans l'habitable.

Il se doutait bien qu'il y avait un mot de passe à la clé.

— Je ne vois pas ce que..., entama le haut fonctionnaire dévoyé.

— T'as intérêt à voir vite fait, si tu veux vivre encore trois minutes, cracha Bolan en lui appliquant le mufle du Beretta contre la tempe.

La réponse ne se fit pas attendre.

— Del... delta quinze cinquante, bredouilla Mills. Quinze vingt-cinq pour nous.

Bolan lui fit répéter l'indicatif tandis que le UH-1B décrivait un arc de cercle ascendant avant de piquer vers la Zone 34. Il ne fallut que trois minutes, détour compris, avant qu'un contact s'établisse sur la radio de

bord :

— Delta Force, quel est votre identifiant ?

— Delta quinze vingt-cinq, en final pour quinze cinquante, renvoya sèchement l'Exécuteur.

Un instant s'écoula avant que l'opérateur reprenne :

— Delta quinze vingt-cinq, on avait perdu tout contact. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On a pu s'en tirer. On se pose.

— O.K. Contactez 138,6 au sol.

— *Roger !*

Jack Grimaldi poussa sur le manche et l'appareil entama doucement sa trajectoire vers l'aire de stationnement balisée de petites lumières bleues, posa délicatement les patins du UH-1B au milieu d'un cercle jaune, entre un Huey Cobra et un Apache.

Deux hommes se tenaient en attente, à l'écart du souffle du rotor, vêtus de combinaisons léopard.

— Tâche de pas te tromper, gronda Bolan dans l'oreille de Mills. Une seule connerie et tu rejoins tes potes en enfer. Pigé ?

Il allait jouer un quitte ou double sur sa vie et celle de ses compagnons. Son seul atout était la rapidité d'exécution du plan bâti à la hâte, ainsi que la connaissance qu'il avait de l'organisation d'un camp militaire, même si celui-ci n'en était qu'une parodie.

Marchant tout contre Mills, il s'approcha des deux types en attente, les fixa durement.

— Où a-t-on conduit les prisonniers ?

Sans la moindre hésitation, l'un d'eux répliqua :

— Dans le bâtiment 6. Le capitaine Waters dirige l'interrogatoire.

— Conduisez-nous, ordonna-t-il sèchement.

Après un bref hochement de tête, les deux gars se mirent en marche vers une allée goudronnée longeant une enfilade de bâtiments bas parcimonieusement éclairés, s'arrêtant bientôt devant une porte métallique enchâssée dans une façade en béton. La construction ne comportant aucune fenêtre ressemblait à un affreux blockhaus.

L'un des gardes appuya sur un bouton, près de la porte, et une voix sourde passa dans un Interphone :

— Oui ?

— Leader Trois vient d'arriver, vous ouvrez ?

Un bruit de gâche électrique se fit entendre et le battant s'entrebâilla. Bolan le repoussa complètement, laissant ostensiblement le passage à Mills qui s'engoua dans un couloir devant lui.

— Attendez ici, ordonna l'Exécuteur aux deux gardes qui se figèrent dans un simulacre de garde-à-vous.

La porte se referma. Le Beretta appuyé contre les reins, l'important pourri se dirigea sans hésitation vers un panneau en acier contre lequel

il s'arrêta, jetant un regard inquiet à Bolan.

— Vas-y, Leader Trois, grinça ce dernier.

Le battant pivota, démasquant une pièce éclairée par des tubes fluo au plafond, aménagée dans un but évident. Des attaches étaient fixées aux murs, des chaînes et des anneaux, et il y avait plusieurs tables en inox au centre de la salle, ainsi que des étagères supportant des flacons et des instruments de chirurgie. Cassiopée et la blonde Dany étaient allongés sur deux de ces tables, poignets et chevilles attachés par des anneaux d'acier, la poitrine dénudée. Cass avait un œil tuméfié et du sang aux commissures des lèvres. À quelques mètres de lui, un grand maigre en blouse blanche approchait un scalpel du visage de la fille, un rictus figé sur ses lèvres minces.

Adossé contre une cloison, un homme corpulent vêtu d'une combinaison bariolée fumait tout en surveillant la scène, tandis que deux types plantés à l'écart, affichaient un air faussement indifférent. Des mercenaires, sans doute.

Les ordures n'avaient pas perdu de temps. Bien sûr, il y avait urgence pour leur sécurité, des aveux devaient être obtenus sans délai.

L'Exécuteur n'avait jamais entendu parler d'un capitaine Waters, mais il identifia immédiatement l'individu à la silhouette massive appuyé contre le mur. Il avait vu sa photo dans un rapport confidentiel émanant du F.B.I., mais le nom ne collait pas : Claus Hartzein, l'un des complices de l'ex-colonel Griffith, un tortionnaire réputé pour sa froide cruauté et son cynisme.

Le grand maigre en blouse blanche avait suspendu son geste lorsque la porte s'était ouverte. Le scalpel scintilla, renvoyant un éclat de lumière. Claus Hartzein darda ses yeux délavés sur les arrivants et grogna, visiblement mécontent d'être dérangé dans sa basse besogne :

— Vous n'avez rien à faire ici, Mills. Qu'est-ce que vous...

— La ferme ! l'interrompit sèchement Bolan. Je prends l'affaire en main.

— Merde, qu'est-ce que ça veut dire ?

Mills s'était raidi, quelques mètres devant l'Exécuteur. Ce dernier ne pouvait voir son visage, mais il comprit d'instinct qu'il allait jouer son va-tout. Subitement, tandis que Hartzein se décollait du mur, l'homme de la N.S.A. bondit en direction d'un établi en inox tout en hurlant :

— C'est Bolan ! Descendez-le !

Tout se déroula ensuite en quelques fractions de seconde. Le Beretta toussa une pastille de 9 mm qui fit éclater la face de Claus Hartzein alors qu'il avançait la main sur la crosse de son pistolet, vomit encore deux ogives vers les gardes en tenue léopard, stoppant leur intervention dans un flot de sang tandis que le type au scalpel se mettait à glapir :

— Arrêtez ! Je suis médecin ! Je suis médecin !

Bolan fit taire ses vagissements d'une balle dans la tête, fixa ensuite son regard sur la table en inox renversée derrière laquelle s'était réfugié Robert Mills. Deux ogives blindées traversèrent le métal ainsi que le corps de l'être abject qui se redressa dans un sursaut involontaire et un troisième impact mit une fin définitive à ses agissements criminels.

— Nom de Dieu ! souffla Cassiopée, grimaçant de douleur.

Les bracelets sautèrent, libérant ses poignets et ses chevilles.

— Tu peux marcher ?

— Oui. Je dois avoir quelques côtes fêlées, mais ça ira.

L'Exécuteur libéra la jeune femme qui se baissa aussitôt pour ramasser ses vêtements au pied de la table. Les traits tirés, très pâle, elle hocha la tête et esquissa un sourire.

— Ça ira pour moi aussi.

— Dehors, vite, murmura Bolan, passant en tête pour gagner la sortie du blockhaus.

Les deux mercenaires en tenue camouflée étaient toujours en place près de la porte.

— Conduisez ces deux-là sur le parking, leur intima-t-il.

D'évidence, ils ne comprenaient pas ce qui se passait mais ne posèrent aucune question, se contentant de pousser les deux prisonniers devant eux, pendant que Bolan marchait sur leurs talons. Ils ne croisèrent que trois hommes vêtus de la même façon et qui ne leur prêtèrent qu'une vague attention.

Le reflux s'opéra en souplesse. Aux commandes du UH-1B, Grimaldi se retourna pour observer l'arrivée de ses passagers, marmonna quelques mots indistincts et poussa la manette des gaz tandis que le portillon latéral se fermait.

Une dizaine de secondes plus tard, l'appareil s'éloignait vers l'est, volant à plein régime et disparaissant rapidement dans la nuit pour effectuer ensuite un changement de cap à angle droit.

CHAPITRE XXV

— On y est dans soixante secondes, annonça Grimaldi en réduisant la puissance.

Il soupira, puis un petit rire le secoua.

— Je crois que je me fais vieux pour ce genre de coup. Tu sais combien j'ai attrapé de cheveux blancs en vous attendant ?

— Les cheveux blancs ne tombent pas, dit Cassiopéa d'une voix zozotante. C'est pas comme les dents.

Le pilote se tourna à moitié.

— Ils t'ont pété des dents ?

— J'ai cru qu'il m'avait bousillé toute la mâchoire, mais c'est du solide. Je pourrai manger autre chose que de la bouillie.

— Comment t'es-tu fait repérer ? questionna Bolan.

— Aucune idée. On a entendu un zinc tourner au-dessus de nous et, brusquement, on l'a vu devant nous, à moins de vingt mètres et au ras du sol. Il y avait une mitrailleuse à bande pointée sur nous et ils ont allumé un projecteur. Ça s'est passé comme s'ils savaient exactement où nous trouver.

— Un détecteur ? suggéra Grimaldi.

— Ou une radio-balise, proposa Bolan.

— Comme les L.R.T. ?

— Oui, mais je ne vois pas comment ils nous auraient collé ça sur la caisse.

— Ce type..., intervint Dany Rafalo, c'est lui qui m'avait présentée à LaRocca.

— Bob Mills ?

— Oui.

L'Exécuteur se souvenait qu'elle lui en avait déjà parlé. Les portes du F.B.I. s'ouvraient toutes grandes devant Mills...

— Combien de fois l'avez-vous vu ? questionna Bolan.

— Plusieurs fois. Il me semblait sympa et prévenant, un peu comme un bon papa tranquille. Si j'avais pu me douter !

L'appareil n'était plus qu'à quelques mètres du sol, à proximité du TACOM. Il toucha l'herbe dans une petite secousse molle et Bolan

descendit le premier, aidant la fille à sortir, puis il alla déverrouiller la sécurité du char de guerre, allumant aussitôt un scanner.

— Je n'avais rien vu de tout ça, s'exclama la fille en tournant sur elle-même pour regarder les installations du module opérationnel.

Elle n'avait fait que conduire le gros veau à pied d'œuvre, sans avoir accès à l'arrière.

— Si vous aviez essayé de forcer un portillon, vous auriez pris une décharge de plus de cent mille volts.

— Heureusement que je ne suis pas trop curieuse, répliqua-t-elle en plissant comiquement le nez.

Bolan s'approcha d'elle, un détecteur de fréquence en main.

— Vous allez m'ausculter ?

— Ce ne sera peut-être pas inutile. Ne bougez plus.

Il lui passa l'appareil plusieurs fois le long du corps, jusqu'à ce que retentisse un petit couinement électronique plusieurs fois répété.

— Relevez votre chemise, grogna-t-il.

Elle obtempéra, repoussant en même temps son jean et mettant en évidence une petite cicatrice sur la hanche, deux minuscules incisions en forme de croix.

— J'avais un grain de beauté, expliqua-t-elle sans vraiment comprendre où il voulait en venir.

— Serrez les dents, miss. Ça ne va durer qu'une seconde.

De la pointe d'un couteau, Bolan incisa la peau qu'il venait de pincer entre ses doigts et la fille poussa un bref gémissement, puis considéra avec stupeur la minuscule capsule qu'il venait de recueillir dans la paume de sa main.

— Merde ! Qu'est-ce que c'est ? s'exclama Cassiopée.

— C'est avec ce truc qu'ils vous ont localisés, laissa tomber l'Exécuteur.

— Mais qu'est-ce que c'est ? fit Dany Rafalo, les yeux ronds.

— Une puce électronique. Il paraît que tout le monde en portera sur soi dans quelques années. Ça émet en hyperfréquence jusqu'à plusieurs kilomètres et ça fonctionne à partir de la bio-énergie stockée dans un accus microscopique.

— Putain ! cracha l'ancien G.I. J'ai lu un article de presse là-dessus, mais je pensais à de la science-fiction.

— Balance ça dans l'hélico, dit Bolan en tendant la puce à Grimaldi.

— Ne me le dis pas deux fois, bon Dieu !

Tandis que le pilote quittait précipitamment le van, Bolan brancha les caméras longue portée vers la Zone 34 où l'on s'agitait dans tous les sens. Il n'en fut pas surpris, s'étant attendu à ce qu'on découvre rapidement les traces de son passage.

Dès que le pilote eut réintégré le van, Bolan passa à l'avant et fit démarrer le gros moteur Toronado, déplaçant doucement le gros engin

le long de la forêt. Deux cents mètres plus loin, il manœuvra pour le placer face à un chemin de terre qui rejoignait une route secondaire en contrebas. Puis il retourna s'installer au pupitre de commandes, zoomant aussitôt sur le camp dont un hélicoptère venait de décoller. C'était un Apache, ce qu'on faisait de mieux en matière offensive, un appareil d'assaut équipé de canons, de mitrailleuses lourdes et de roquettes, capable de détruire un village de moyenne importance en quelques secondes.

L'engin arriva très vite à proximité de la forêt, ralentit et se mit à décrire des va-et-vient répétés, à basse altitude.

— On dirait qu'il flaire quelque chose, commenta la jeune femme.

— Tu crois qu'il cherche à attraper la puce ? fit Cassiopéa avec un sourire un peu crispé.

Un appel passa dans le haut-parleur du scanner, près de Bolan :

« — De Quinze trente-cinq... Cible en acquisition !

— Confirmez, fit une autre voix.

— Acquisition confirmée.

— O.K. Armez et larguez.

— *Roger !*

L'Apache apparaissait en gros plan sur l'écran vidéo et l'Exécuteur dut brusquement agrandir le champ pour suivre la trajectoire du mince trait lumineux qui venait de jaillir du nez de l'appareil. Il ne fallut qu'une seconde et demi au projectile pour atteindre son objectif. Une boule de feu se développa instantanément, projetant dans l'atmosphère des débris du UH-1B qui dansèrent ensuite en retombant. L'onde de choc fit quelque peu vaciller le TACOM et le silence retomba, rompu très vite par un échange radio :

— Cible détruite. Demande instructions.

— Vu. Réintégrez la station.

— Et voilà ! ricana Cassiopéa. C'est marrant, je ne m'aperçois même pas que je suis mort ! Dis donc...

Il s'était interrompu en observant l'écran vidéo, alors que l'Exécuteur venait de faire pivoter la caméra pour une surveillance générale.

— Oui, dit Bolan, la cavalerie arrive.

Une dizaine de points lumineux avançaient rapidement en file indienne, assez loin sur le Freeway 127 et se dirigeant vers le nord. L'ex-G.I. soupira.

— On dirait que Hal a précipité les choses.

— Qui est Hal ? s'enquit la blonde.

— Quelqu'un d'important, et personne en même temps.

— Avec ça, je suis servie !

— Base à Quinze trente-cinq ! débita soudain le haut-parleur.

— Quinze trente-cinq en écoute.

— Cible en visuel.

- Négatif, nous venons de la détruire.
- Acquisition erronée ! Objectif en visuel sur radial 185.
- Merde ! Vous êtes sûrs ?
- Affirmatif. Montez à cinq cents pieds et tenez-vous prêts, on va l'éclairer.

Bolan jura sourdement en comprenant l'exacte signification des consignes entendues. L'adversaire possédait des moyens tactiques au moins équivalents à ceux du TACOM qui avait été repéré au Startron ou à l'aide d'optiques à infrarouges. Ceux d'en face allaient « l'éclairer » avec un faisceau laser sur lequel l'Apache n'aurait plus qu'à se référer pour larguer ses roquettes. Ce n'était l'affaire que de quelques secondes.

Le massif appareil d'assaut spiralait déjà au-dessus de la Zone 34 pour atteindre l'altitude requise.

— Banco ! grinça l'Exécuteur en déverrouillant l'armement des missiles.

Centrant les croisillons de visée sur son objectif, il passa en tir manuel, attendit la stabilisation gyroscopique de la tourelle, puis il enfonça résolument la touche de mise à feu. Immédiatement, un grondement se fit entendre au-dessus du toit du van et un éclair bleuté jaillit dans l'obscurité, traçant une fulgurante trajectoire.

— Trois... deux... Impact ! prononça-t-il sourdement.

L'oiseau de feu percuta son objectif qui disparut dans un énorme flamboiement silencieux, projetant des débris métalliques en tous sens et illuminant la nuit. Une partie de la carlingue s'étant désolidarisée du reste de l'appareil retombait dans un tournoiement rapide, bien visible dans la lueur persistante de la déflagration.

L'onde de choc mit de longues secondes avant d'arriver jusqu'à l'orée de la forêt. Elle se doubla d'un vacarme infernal lorsqu'une série d'explosions retentit après que la carcasse métallique se fut violemment enfoncée au milieu des autres appareils en station sur le parking du camp. Criblé d'éclats, un réservoir de carburant péta sourdement, puis un autre projeta rageusement des fragments contre les autres engins de combat entassés trop près les uns des autres. Il y eut encore quelques pétarades, puis le silence retomba sur la Zone 34 dévastée et fumante, auréolée de feu.

Le silence s'était également appesanti à l'intérieur du TACOM, dans une atmosphère lourde et comme électrifiée. Puis l'agent de la D.E.A. souffla l'air trop longtemps retenu dans ses poumons.

— On devrait peut-être se casser, maintenant, lâcha-t-il d'une voix qui lui sembla irréaliste.

Bolan hocha la tête. Il était bien d'accord. Les fédéraux pourraient s'occuper du reste et il ne tenait pas à traîner dans le secteur. Dans la panique et la confusion qui allaient s'installer à Sunny Valley, il lui

fallait disparaître en sourdine, cap au nord et pleins gaz. Ensuite, il lui faudrait revenir sur les *banks* de l'Ohio, pour ne pas manquer un rendez-vous.

— Traqueur Un ! appela-t-il. Repli immédiat. Vers le nord.

ÉPILOGUE

Harold Brognola tenait entre deux doigts un petit cigare dont la cendre s'allongeait de minute en minute sans qu'il s'en aperçoive. Assis à côté de lui sur la banquette arrière d'une Oldsmobile grise, Mack Bolan termina son exposé et soupira :

— Désolé d'avoir dû liquider ce gus, Hal. J'aurais préféré t'en faire cadeau.

— C'est mieux comme ça, répondit le numéro Un du *Justice Department*. Bob Mills aurait sans doute réussi à bluffer une commission d'enquête. Tu m'as dit que ces types l'appelaient Leader Trois...

— Oui, et je me demande qui sont les numéros Un et Deux.

— Et combien il y en a après lui ! Dis-moi... cette histoire de puce électronique, comment a-t-on pu lui coller ça sous la peau ?

— Elle s'était fait retirer un grain de beauté, répondit l'Exécuteur en souriant. Mills lui avait conseillé un chirurgien de ses relations. Tu imagines le reste...

— Ouais. Tu penses vraiment qu'elle est sûre ?

— Aucun doute. Essaie-la, elle a déjà fait un stage à E-Street. Ça m'étonnerait qu'elle te déçoive, c'est une battante et elle n'a pas froid aux yeux.

— Si elle est comme son frangin, ça vaut le coup d'essayer, oui. Je crois que tu voulais m'envoyer un colis... Les papiers secrets d'un certain Nick LaRocca.

Le Guerrier se pencha pour ramasser une mallette à ses pieds, la tendit à Brognola, un pli amer aux commissures des lèvres.

— Tout est là-dedans, Hal. Amuse-toi.

— Merci. Ça a été dur, cette fois ?

— Pas plus que les autres fois.

— Tu ne me parais pas trop dans ton assiette.

— Ça passera.

— J'ai l'impression que ça passe plutôt mal.

— Je me suis posé une question avant d'appuyer sur le bouton, Hal.

— Oui ?

— J'ai failli laisser tomber.
— C'est ce que tu aurais dû faire depuis longtemps. Pourquoi ne raccroches-tu pas ?
— Peut-être. Merde ! Il y en a trop, Hal.
— C'est ce que je t'ai toujours dit.
— Tu ne comprends pas. Il y en a beaucoup trop pour que je laisse tomber.

La cendre du cigare tomba sur le pantalon de Brognola qui la balaya d'un revers de main.

— Arrête, bon Dieu ! Largue tout et profite un peu de la vie. Il ne s'agit plus seulement de taper contre les *amici*, Mack. Le complot se situe au sein même du gouvernement et de l'administration, c'est trop gros pour toi.

Le regard du Guerrier se figea. Il pensait aux milliers de vies qui étaient en jeu, aux milliers de morts que d'ignobles cannibales n'hésitaient pas à provoquer pour satisfaire leur insatiable soif de puissance et de fric. Oui, Hal avait raison, le complot s'était installé dans les structures du pays, que d'immondes reptiles avaient infiltrées, depuis très longtemps sans aucun doute. Et leur projet démoniaque était déjà largement passé dans sa phase active. Combien d'autres camps semblables à celui-ci y avait-il dans le monde ? Combien de milliers de morts encore, combien de gosses mutilés, brûlés ou irradiés... Dans quel gouffre de l'horreur la société était-elle en train de sombrer ?

Pouvait-on laisser des individus omnipotents fabriquer dans l'ombre des bombes humaines pour les lâcher ensuite sur des cibles prédéterminées ?

C'était un cauchemar d'y penser. La tâche était quasiment insurmontable, mais il n'avait pas l'intention d'abandonner. Tant qu'il en aurait la force, il ne s'arrêterait pas. Mais un jour... oui, évidemment, il tomberait sous les balles adverses. Ou peut-être celles des flics, sachant que jamais il ne leur rendrait le feu.

Il posa la main sur la poignée de portière, regarda son vieil ami qui avait tenté une nouvelle fois de le convaincre d'abandonner.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant, Striker ?

— J'ai besoin de vacances, lui dit Bolan avec un large sourire.

Un coupé Camaro était stationné à quelques mètres devant l'Oldsmobile. Le G'man ricana.

— J'ai déjà entendu ça ! Pourquoi pas la Californie ?

— C'est une idée, renvoya Bolan. Paraît qu'il fait très beau à San Diego.

— Oublie un peu les *amici*, Mack, dit encore Brognola alors que la portière se refermait.

Il se mordit aussitôt les lèvres. Il avait gaffé. Les *amici*, eux, n'étaient

pas près d'oublier Mack Bolan. Et même si cela arrivait, Hal en était certain, l'Exécuteur irait les débusquer jusque dans leurs tanières pourries. Sans aucun doute.

FIN

-
- 1 Agonie en Pennsylvanie. L'Exécuteur N°101.
 - 2 Les fossoyeurs de Manhattan. L'Exécuteur N°193.
 - 3 Les fossoyeurs de Manhattan. L'Exécuteur N°193.
 - 4 Massacre à Beverly Hills. L'Exécuteur N°2.
 - 5 Big Bang à Detroit. L'Exécuteur N°155.